

FNA 0710-Bera Paul-La nuit est morte

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION
F N
FICTION
Paul BERA

LA NUIT EST MORTE



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

La planète maudite

Les Êtres de lumière

Terre d'Arriérés

Espace Interdit

Race de conquérants

Bulles d'Univers

Planète polluée

Le Vieux et son Implant

PAUL BÉRA

LA NUIT EST MORTE

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bd Saint-Marcel – PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction Intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1976, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

PREMIÈRE PARTIE

LA NUIT ÉTAIT VIVANTE

CHAPITRE PREMIER

Dieu sait pourquoi Philippe Lemarchand pensait aux opérateurs et aux équipements radio de l'époque héroïque quand « Son Honneur » Hélène entra sans s'annoncer, comme de coutume. Elle en avait le droit puisque, sur décision de son père, elle avait été nommée Inspectrice générale, mais chaque fois Lemarchand grinçait des dents.

Il admettait mal de se sentir surveillé par une femme plus jeune que lui. Et quelle femme ! Aussi prétentieuse que belle, ce qui n'était pas peu dire...

Dans son fauteuil dont les contours imprécis relaxaient agréablement ses muscles, il attendait avec patience que se déclenchât l'impérieuse sonnerie de l'un des robots de surveillance.

Autrefois, l'opérateur radio passait des heures entières devant un récepteur, et même, oui, les historiens le prétendaient... il était obligé de traduire en « clair » le « langage morse », avec un vulgaire crayon ou un stylo à bille ! Que de temps perdu dans la transmission des messages, et quel casse-tête pour l'opérateur !

En moins de cent ans, la technique avait évolué au pas d'un géant affamé de progrès. Désormais, l'homme écoutait et regardait des informations traduites par des robots de façon instantanée, et son rôle consistait à prendre une décision.

C'était la seule chose que l'on n'avait pu obtenir d'une machine : décider lorsque les informations étaient fragmentaires et le problème insoluble par la logique pure. L'homme, et surtout certains d'entre eux, est doué d'intuition. Les machines, non.

Donc, Son Honneur Hélène entra sans s'annoncer. Elle avait vingt ans, Philippe Lemarchand vingt-cinq. Elle était belle, mais malheureusement elle ne le savait que trop.

Au début du voyage, alors qu'il ignorait tout du caractère de la jeune femme, Philippe avait tenté sa chance. La première fois qu'il l'avait rencontrée, après le départ de l'ASTROLABE. Après quelques minutes d'entretien, un peu guindé, il avait demandé tranquillement :

— Votre Honneur, puis-je vous prier de me nommer « Philippe » plutôt que « Lemarchand » ? La coutume à bord veut que...

Elle avait répondu sans une seconde d'hésitation, comme si elle était accoutumée à de telles demandes et que la réponse fût toute prête :

— Ce qui vous autoriserait à m'appeler Hélène... J'en suis navrée, Lemarchand, mais une Inspectrice générale ne peut consentir à une telle familiarité.

— Bien, Votre Honneur.

Dès lors, il avait toujours eu devant elle une attitude parfaitement officielle. Comme, à bord, chacun agissait comme lui, il s'était dit que l'orgueil démesuré de la jeune femme lui interdisait toute « familiarité ».

N'était-elle pas la fille de Dupont-Granit, Président de la Confédération européenne, et n'avait-elle pas été nommée Inspectrice générale par la grâce de son père, en passant « sur le corps » de tant et tant d'autres qui attendaient leur nomination ?

* *

*

— Bonsoir, Votre Honneur, dit-il.

Il évitait de la regarder, et son visage était impassible. En lui-même, il se demandait comment ce monstre d'orgueil pouvait vivre replié sur lui-même depuis des mois que l'ASTROLABE avait quitté la Terre.

Le corps moulé dans une luxueuse combinaison de bord, elle inspectait la salle, du regard. N'était-ce pas dans ses attributions ? Elle était « Inspectrice générale de l'Astronautique », par la grâce de son père tout-puissant.

Philippe doutait de sa compétence, mais sous tous les régimes le soleil réchauffe d'abord ses proches.

— Puis-je vous faire part de ma surprise, Lemarchand ? fit-elle enfin.

— Qu'y a-t-il, Votre Honneur ?

— Il semblerait que notre route soit sûre et sans histoires. Pas un robot d'alarme ne signale la moindre poussière dans l'espace. Cela me paraît exceptionnel.

Il fit effort pour ne pas lui rire au nez – mais elle le comprit – et il répondit avec une indifférence affectée :

— Puis-je vous faire observer, Votre Honneur, que nous venons à peine de sortir de l'hyper-espace ?

— En effet, reconnut-elle. Je l'avais oublié.

Et, pour montrer sa compétence :

— Évidemment, aucune collision n'est à craindre dans l'hyperespace, puisque la matière n'y existe pas.

— Du moins à l'état naturel, Votre Honneur. Car enfin, l'ASTROLABE y était voilà quelques minutes...

Elle eut un petit rire guindé.

— Relisez la théorie, Lemarchand ! Lorsqu'un objet pénètre dans l'hyperespace, il cesse d'être matériel, et ne le redevient que lorsqu'il en sort. Il n'y a pas d'autre explication possible.

Elle l'irritait, aussi se permit-il un sourire.

— Il y a bien longtemps, Votre Honneur, alors que les plus grands savants ne savaient comment expliquer le « phénomène électrique », des gens un peu simples disaient : « C'est facile ! Le courant entre par un bout et sort par l'autre... Entre-temps, il se dé...brouille ! » J'ai l'impression que, pour l'hyperespace, nous en sommes au même point. Les théoriciens ne sont pas d'accord. Mais moi, qui utilise cet inconnu, je raisonne comme les gens un peu simples d'autrefois. Nous entrons d'un côté, nous sortons de l'autre... Entre-temps, nos astronefs se... débrouillent !

Qu'allait-elle répliquer ? Ce ne fut pas du tout ce qu'il attendait. Pensive, elle fit :

— Si j'étais un homme, vous ne m'auriez pas dit tout à fait cela.

Il se tourna vers elle, surpris :

— Que prétendez-vous, Votre Honneur ?

— Les gens un peu simples d'autrefois ne disaient pas, quand ils parlaient de l'électricité : « elle se débrouille ». Ils employaient un autre mot, vulgaire, grossier, mais beaucoup plus pittoresque. Si j'étais « Inspecteur général », et non « Inspectrice », vous n'auriez pas hésité à prononcer ce mot-là, ne serait-ce que pour voir sourire l'Inspecteur.

Il se sentit rougir, mais ne répondit rien. Elle reprenait d'ailleurs avec une légère pointe d'amertume :

— Pourquoi ?

Après un temps, elle ajouta :

— Vous me reprochez tous ma froideur, mes airs distants... Mais c'est que vous vous obstinez à me traiter comme une jeune femme, et non comme l'un des vôtres. Dans ces conditions, si je me laissais aller à sympathiser avec vous, je perdrais toute autorité. La base de l'autorité, c'est de vivre en solitaire, sans concessions.

Il la regardait, stupéfait. Son Honneur Hélène Dupont amorçant un tel débat ! Incroyable !

— En êtes-vous certaine, Votre Honneur ?

Elle évitait de le regarder.

— Oui, Lemarchand. Tant que vous me traiterez comme une femme, je ne puis être pour vous que Son Honneur l'Inspectrice générale. Si un jour je deviens pour vous un compagnon de route comme les autres, alors je ne serai qu'Hélène Dupont.

C'était donc cela ! *Elle avait peur*. Pas sûre d'elle. Redoutant les rires derrière son dos, exactement comme un professeur qui craint d'être chahuté. Voilà pourquoi elle se forgeait une caravane d'orgueil. Elle pensait que si elle perdait une parcelle d'autorité, elle perdrait tout. Et ce n'était pas mal jugé.

— Votre Honneur, reprit-il après un silence, je me demande si, dans les conditions où se déroule ce voyage, il ne serait pas beaucoup plus simple pour vous de sympathiser avec nous. Nous avons un chef

de bord, le commandant Holden. Son autorité est incontestée, et pourtant il est pour nous un ami. N'est-ce pas la preuve que la hiérarchie peut être respectée même quand on abandonne les grands airs hautains ?

Il était allé trop loin, il le comprit tout de suite. Son Honneur Hélène Dupont s'était raidie.

— Votre état d'esprit, Lemarchand, ainsi que l'expression « grands airs hautains », seront mentionnés dans mon rapport à notre retour.

Elle était irritée ? Eh bien, lui aussi et, affectant le plus grand calme, il répondit :

— Votre Honneur comprendra certainement que la jeunesse est impulsive et commet des erreurs de jugement. Je n'ai que vingt-cinq ans, Votre Honneur.

Hélène en avait à peine vingt, si bien que ses yeux flambèrent, mais elle détourna le cours de la conversation.

— Je me demande pourquoi on persiste à établir un tour de surveillance pour les officiers des télécommunications. De toute façon les robots se chargent de la besogne sans intervention humaine. Il serait simple de remplacer les veilleurs par des avertisseurs sonores.

Il pensa qu'il serait tout aussi simple de remplacer les Inspectrices générales de vingt ans par un morceau de bois...

Mais il ne répondit rien parce que l'écran télé venait de s'illuminer, pendant qu'un bruit de voix déformée emplissait la salle.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Hélène. On ne voit rien et on ne comprend rien !

— Travail de robot, Votre Honneur, fit-il en sautant de son siège. Pour aussi perfectionnés qu'ils soient, ils n'ont pas des yeux humains ni des oreilles humaines. Aussi, quand l'émetteur, au départ, est mal réglé et leur transmet des informations déformées, ils sont incapables de rétablir une image et un son valables pour nos sens humains.

Il s'affairait sur divers réglages. Brusquement, une image jaillit sur l'écran, dans une pénombre si épaisse que les couleurs et le relief étaient à peine perceptibles.

En même temps, le son devint compréhensible.

— Seigneur mon Dieu ! gémissait un homme affalé dans la cabine d'un petit astronef de tourisme... N'y aura-t-il personne à portée de cet émetteur ? Ici astronef SUZY, sur planète trois du système de Deneb. Par pitié, quelqu'un m'entend-il ?

Philippe respirait le souffle d'Hélène debout derrière lui. Il poussa un contacteur et répondit :

— Ici l'ASTROLABE. Je vous entends cinq sur cinq et je vous vois correctement. Que se passe-t-il ?

L'homme tourna vers eux un visage sur lequel se lisaient à la fois toute l'angoisse et tout l'espoir du monde :

— Au secours !

Il pouvait avoir trente ans et l'écran V.H. montrait de vagues reflets dans ses cheveux roux. Philippe nota son regard halluciné.

L'homme parlait, mais de façon peu intelligible, comme à bout de forces.

— Au secours ! Sur 3 de Deneb... À peu près sur l'équateur... Oh, seigneur Dieu, comment y ai-je échappé jusqu'à présent ? Vite, vite, venez à mon secours ! La nuit va tomber !

Derrière Philippe, Hélène demanda sèchement :

— Qui êtes-vous ?

— Gerbert, répondit l'homme. Le navigateur du SUZY... Tous les autres ont été pris... Moi, j'ai compris assez tôt ! J'ai encore une chance si... voyons, où êtes-vous ?

Philippe allait répondre, mais Hélène lui coupa la parole :

— Peu importe. Nous faisons route vers vous.

— Mais... combien de temps, seigneur Dieu ? Serez-vous là dans une heure ?

— Certes pas. Demain matin, si tout va bien.

Ils virent se contracter le visage de Gerbert.

— Demain matin, je serai mort ! Je vous dis que la nuit tombe !
Comprenez-vous ?

Pris d'une soudaine pensée, il ajouta :

— Pensez-y : pas de lumière électrique ! Pas de radio !

On le vit qui marchait vers un hublot. Un désespoir sans limites ravagea son visage.

— Elle est là-bas ! cria-t-il... Elle arrive !

Il courut vers le tableau de commandes, saisit une manette. L'image s'effaça sur l'écran de l'ASTROLABE.

Son Honneur Hélène Dupont eut un rire de mépris :

— Et c'est pour ce pauvre fou que nous allons nous détourner de notre route ? Car il est fou, n'est-ce pas ?

— Puisque Votre Honneur l'affirme... murmura Philippe Lemarchand, impassible.

CHAPITRE II

C'était probablement notre seule chance, et elle nous était passée... devant le nez par notre faute, parce que nous n'avions pas su vaincre notre inquiétude.

Quand la Bête de Métal s'était posée près du torrent, nous n'avions pas osé nous en approcher tout de suite, Caty et moi. La Nuit a de telles ruses !

Ce pouvait n'être qu'une apparence, et la Nuit attendait peut-être qu'on s'en rapproche, nous, les deux survivants... Oh, certes, du flanc de la colline, on avait vu les quatre Êtres qui sortaient de la Bête de Métal. Il n'était pas impossible que, sous leur étrange accoutrement ce soient vraiment des Humains comme nous.

Non, ce n'était pas impossible... mais ce n'était pas certain ! Des hommes, des femmes, il y en a un peu partout, sans doute autant qu'avant la Nuit. Mais essayez d'appuyer la main sur leur épaule...

Oui, c'était notre seule chance, et nous l'avions laissé passer par peur de la Nuit.

Dès qu'Elle avait commencé à avancer sur la forêt de sapins, nous nous étions, comme toujours, réfugiés dans la grotte. J'avais poussé de toutes mes forces l'énorme pierre ronde qui ferme l'entrée, et qu'un hasard miraculeux a placée sur une faille du sol rocheux, de telle façon que l'on peut la faire rouler d'un côté ou de l'autre, c'est-à-dire ouvrir ou fermer la grotte.

Quand je dis « on peut la faire rouler », c'est de moi que je parle. Caty a essayé. Elle n'y est pas parvenue. Et je me demande parfois ce qu'elle deviendrait si je disparaissais, ma mignonne Caty. Car, si la grotte n'était pas fermée, la Nuit y entrerait. C'est sûr.

Quand je me suis retourné vers l'intérieur de notre refuge, j'ai vu d'abord que Caty jetait quelques brindilles sèches dans le feu que nous ne laissons jamais éteindre. Il est très difficile d'en allumer un autre, nous en avons fait l'expérience.

Les menues branches pétillèrent et la clarté rougeâtre des flammes dansa sur les parois hérissées d'aspérités. C'est alors que je fis la grimace, car je venais de les voir, Karl et Luisa, debout tout au fond.

Ils discutaient entre eux. Mais on n'entendait rien parce qu'il n'y avait rien à entendre. Ils étaient morts depuis des mois et des mois.

Je haussai les épaules. Depuis bien longtemps nous étions, Caty et moi, habitués aux Présences. Je leur tournai le dos. Caty me demanda avec dépit :

— Tu les as vus ?

— Oui.

— On a été tranquilles pendant trois nuits, reprit-elle sur un ton boudeur, et voilà que ça recommence !

Je comprenais sa mauvaise humeur. Nous savions que Karl et Luisa n'étaient plus que d'impalpables Présences, mais ni Caty ni moi n'avions jamais consenti à nous aimer devant eux.

C'est plus fort que nous. Certains vont rire. Mais nous avons essayé... Si nous nous allongeons côte à côte, ils se couchent côte à côte près de nous. Si je prends Caty dans mes bras, l'ombre de Karl prendra dans les siens l'ombre de Luisa.

Eux, des morts ! Il faut avoir un caractère mieux trempé que le mien pour aimer une femme quand deux morts font l'amour près de vous.

Je me couchai sur notre lit de feuilles sèches et Caty vint s'allonger près de moi. Aussitôt les deux Présences nous imitèrent, mais s'étendirent sur le sol nu.

Placé comme je l'étais, je les voyais. Caty leur tournait le dos. Après un long silence elle demanda :

— Ils sont toujours là ?

— Oui. Jusqu'au matin. Tu devrais en avoir l'habitude !

Elle gémit :

— C'est plus fort que moi ! Penser que ces... que ces choses nous voient... Car elles nous voient, puisqu'elles nous imitent !

Puis, sans doute pour ne plus penser aux Présences :

— L'Être... Celui qui est revenu à la Bête de Métal quand la Nuit arrivait...

— Oui. Eh bien ?

— Nous aurions dû lui crier de venir avec nous !

— Pourquoi ?

— On l'aurait sauvé ! La Bête de Métal ne le protégera pas !

Je répondis par un énorme mensonge :

— Et s'il n'était qu'une Présence ? Nous lui aurions fait connaître le chemin de notre grotte... et il serait revenu de temps en temps comme Karl et Luisa. Y tiens-tu ?

Elle frissonna et murmura :

— Tu as raison...

* *

*

Non, je n'avais pas raison. Car je savais que cet Être était vivant. Mieux : sous son étrange accoutrement, il devait être Humain, comme nous.

La preuve, c'est qu'il avait couru pour échapper à la Nuit, et qu'il était seul. Les Présences mortes sont incapables d'initiative et se

contentent de nous suivre et de nous imiter.

La vérité, je ne pouvais la confier à Caty. J'avais volontairement condamné cet Être, Humain ou non, parce qu'il représentait pour nous une chance de salut.

En effet, qu'allait-il faire à l'intérieur de la Bête de Métal, sinon appeler au secours ?

Car déjà, il devait savoir que la Nuit était vivante et que le métal ne le protégerait pas. Il n'avait jamais protégé personne.

Avec un frisson, je me souvins de la façon dont nous avions nous-mêmes guidés la Présence de Karl et celle de Luisa jusqu'à notre grotte. À cette époque-là, la Nuit n'avait pas encore imaginé les Présences. Certes, elle tuait. Mais c'était tout.

Alors que nous sortions de la forêt et que nous commencions à gravir le flanc de la colline, nous nous sommes retournés comme tous les soirs... oui, comme tous les soirs, pour être sûrs que nous n'avions pas à courir, que la Nuit ne nous rattraperait pas.

Pas de danger. Elle était tout là-bas, loin encore.

C'est alors que nous avons vu Karl et Luisa. Vingt pas derrière nous à peine. Ils nous suivaient. Ça nous a donné un choc, car nous étions persuadés qu'ils étaient morts comme tous les autres.

Et ils l'étaient ! Mais nous ne l'avons compris qu'ensuite, quand ils sont entrés dans notre grotte-refuge, derrière nous. Depuis, ils reviennent, de temps en temps... trop souvent !

Même quand la pierre ronde est en place et ferme l'entrée, ils passent. Comment les en empêcher ? La Nuit, elle, ne peut passer car elle est vivante. Eux sont morts. Ils ne sont que des Présences.

* *

*

... Au petit jour, nous avons quitté la grotte et les Présences de Karl et de Luisa nous suivaient bien sagement. La Bête de Métal était toujours là, à environ cinq cents pas, mais nous n'avons pas osé nous en approcher. À quoi bon ? L'Être, Humain ou non, était mort. C'était sûr.

Quand nous sommes entrés dans la forêt afin de rechercher notre nourriture – et il fallait marcher, et marcher encore pendant des heures – Karl et Luisa ont cessé de s'attacher à nous et ont pris une autre direction.

Un jour, Caty m'a suggéré de les suivre. J'ai répondu :

— Non.

Elle m'a dit avec mépris :

— Tu as peur.

— Oui, ai-je avoué.

Elle n'a pas insisté. Qui sait si la Nuit ne nous envoie pas les Présences afin de nous entraîner où *nous ne devons pas aller* ?

* *

*

Et quand nous sommes revenus vers notre grotte... eh bien il y avait une énorme Bête de Métal près de la première.

Mais la nouvelle venue était debout, sur ses trois pieds. Ça m'a rappelé quelque chose, un de ces contes que font les grands-pères à leurs petits-enfants, une de ces légendes que l'on m'avait racontées quand j'avais cinq ou six ans.

Il y a bien longtemps, disait la légende, certains humains se déplaçaient dans l'Espace à bord de telles Bêtes de Métal qu'ils nommaient « astronefs ». Astronefs. Véhicules allant d'un astre à l'autre.

Comme si c'était possible ! Les humains ne peuvent se déplacer dans les airs, en aucune façon. Une légende est une légende, pas autre chose.

Les vieux avaient beaucoup d'imagination, mais moi, je savais que tout ça, c'était une création de la Nuit. Une Présence, comme Karl et Luisa. Une nouvelle tentative pour nous prendre, nous les deux rescapés.

Oh, elle était tenace, la Nuit ! Depuis des années elle tentait de nous transformer en Présences. Mais elle avait affaire à plus malin qu'elle.

Sans doute espérait-elle que nous allions nous approcher de ces images « d'astronefs » qu'elle avait créées, et que, à la faveur de notre étonnement, elle nous surprendrait enfin...

Elle me connaissait mal, la Nuit ! J'entraînai Caty dans la grotte. Et cette fois, par bonheur, jusqu'au matin les Présences ne nous gênèrent pas.

CHAPITRE III

— Comme je le disais, cet homme était fou, dit sèchement Hélène Dupont, Inspectrice générale de l'Astronautique. Il savait que nous venions à son secours, et pourtant il s'est suicidé. Pouvez-vous déterminer l'heure approximative de sa mort ?

Holden, commandant de l'ASTROLABE, se pencha vers le cadavre. La rigidité cadavérique avait disparu, et le corps était froid. Holden réfléchit, les yeux mi-clos, pendant que Lemarchand s'approchait de l'émetteur V.H.

Pas le moindre doute : Gerbert avait vraiment coupé le contact, il ne s'agissait pas d'une panne. D'autre part, le sas d'entrée du SUZY était soigneusement fermé de l'intérieur. Il avait fallu découper la porte au chalumeau pour entrer.

Rapidement, Philippe Lemarchand étudia la salle. Elle ressemblait comme une sœur à toutes les cabines radio des astronefs de tourisme... mais, évidemment, elle était inclinée à près de trente degrés comme l'astronef lui-même. Quand l'engin avait pris contact avec le sol de la planète, un des supports avait cédé et le SUZY s'était couché sur le côté, heureusement soutenu par un énorme bloc rocheux qui l'avait empêché de s'allonger au sol comme un boxeur K.-O.

Dans la main droite de feu Gerbert, il y avait encore un pistolet laser, avec lequel il s'était suicidé. Bizarre. Une arme de ce genre permet de vaincre n'importe qui, n'importe quoi. Et Gerbert était merveilleusement protégé par les parois du SUZY.

Pourquoi s'était-il suicidé ?

Par le hublot tout proche, Lemarchand apercevait la surface de la planète – une surface capable de faire battre un cœur d'homme. Peu, très peu de globes ressemblaient à la Terre autant que celui-ci. Un seul soleil dans le ciel. Pression atmosphérique 740 mm de mercure. Température 25° centigrades. Teneur en oxygène : 32 %. Pas de gaz nocifs.

À deux ou trois cents mètres on apercevait l'orée d'une forêt touffue. Lemarchand eût juré que les arbres étaient des sapins. Le SUZY était couché entre cette forêt et l'ASTROLABE qui, lui, avait pris contact avec le sol tout à fait normalement.

— Il faudrait supposer, reprit Hélène, que cet homme s'est tué quelques instants à peine après avoir coupé la communication ? C'est difficilement vraisemblable. Il avait établi le contact avec nous...

— D'accord, Votre Honneur, répondait Holden. Mais les faits sont là. Il vivait encore au moment où la nuit tombait sur cette face de la planète. Nous l'avons vu sur l'écran du V.H. Or j'estime qu'il est mort

depuis une douzaine d'heures. Comme il n'a évidemment pas pu se suicider avant d'appeler l'ASTROLABE, que le jour se levait quand nous sommes arrivés, et que la période de rotation de cet astre est, nos instruments nous l'ont appris, sensiblement égale à celle de la Terre, je conclus...

— Fort bien, trancha Hélène. Mais ses compagnons ?

— Nous avons une indication : ils ont disparu dans la nuit qui a précédé celle-ci. Je suppose qu'ils se sont égarés, et que la solitude a troublé l'esprit de ce veilleur, Gerbert, qu'ils avaient laissé seul à bord. C'est une erreur dangereuse que de laisser un homme seul à bord d'un astronef.

Du bout des doigts, Holden, tout en parlant, époussetait sa combinaison spatiale, à hauteur des genoux. Un tic dont il n'avait jamais pu se débarrasser. En lui-même, il se demandait quand ce voyage prendrait fin. Excellent chef de bord, et pourtant de caractère très sociable, il était excédé par les façons autoritaires de Son Honneur Hélène Dupont. Bien sûr, le sacro-saint Règlement lui eût permis de ne tenir aucun compte des « conseils » qu'elle donnait volontiers. Mais... elle était la fille de Dupont-Granit, maître de l'Europe...

Philippe Lemarchand n'écoutait plus. Il quittait la cabine radio, descendait assez acrobatiquement, dans le couloir incliné à 30°, vers le sas de sortie.

Les deux portes étanches en étaient ouvertes : normal. L'atmosphère de la planète était parfaitement respirable. Vraiment, ce globe ressemblait à la Terre comme un frère.

On n'avait laissé qu'un homme à bord de l'ASTROLABE, aussi quatre compagnons de route attendaient-ils au pied du SUZY. Lemarchand eut un rapide sourire. Le commandant Holden ne venait-il pas d'affirmer : « *C'est une erreur dangereuse que de laisser un homme seul à bord d'un astronef ?* » Toujours pareil. « *Les autres* » commettent des erreurs dangereuses.

Les quatre hommes postés au pied du SUZY avaient entendu un bruit de pas dans le couloir et s'étaient tus. Ils supposaient que c'était Son Honneur Hélène Dupont... Quand ils reconnurent Lemarchand, ils reprirent librement leur bavardage.

Lentement, Lemarchand s'éloigna du petit astronef de tourisme. Il avait remarqué, à deux ou trois cents pas, un coin de forêt particulièrement verdoyant, et il s'en approchait. La forêt, aubaine inespérée au cours d'un si long voyage !

Aucun « champ de forces » ne le protégeait. L'ASTROLABE n'était qu'un navire marchand, mais les analyseurs biologiques du bord eussent signalé toute présence animale dans un rayon de quatre à cinq cents mètres. Gutberg, le biologiste, avait d'ailleurs manifesté son étonnement : un kilomètre carré sans aucune présence animale, et ce

dans une forêt de sapins !... N'existait-il sur cette planète qu'une vie végétale ?

À mi-chemin, Philippe se retourna, cligna des yeux. Le soleil l'éblouissait, un soleil assez semblable à celui de sa terre natale.

Il reprit sa marche en sifflotant. Mais à une cinquantaine de pas des premiers arbres il s'immobilisa, saisi. Devant lui, le sol était légèrement humide et dépourvu de toute végétation jusqu'à la forêt.

Dans cette terre grasse, des empreintes étaient marquées assez profondément : des traces de souliers. Un homme était passé là, probablement un des membres de l'équipage du SUZY. Mais...

Philippe se retourna vers l'ASTROLABE afin d'appeler ses compagnons, et réprima une grimace. Hélène Dupont venait vers lui, visage sévère.

— Vous auriez dû demander l'autorisation de vous éloigner, commença-t-elle, et...

Il montra les traces de pas. Elle se tut et les étudia longuement, sourcils froncés.

— Qu'en pensez-vous, Votre Honneur ? demanda Philippe impassible.

— Un instant, fit-elle. Je réfléchis.

Puis elle reprit, pensive :

— Un engin volant ? Mais nous avons survolé la planète sans découvrir la moindre trace d'une civilisation, quelle qu'elle soit... Peut-être des oiseaux... des oiseaux géants...

Comme il la dévisageait avec curiosité, et peut-être un peu d'ironie, elle haussa les épaules :

— Avez-vous une autre explication ?

— Non, avoua-t-il. Mais un oiseau capable d'emporter un homme... hum !...

— Que se passe-t-il, Votre Honneur ? demanda le commandant Holden qui s'était approché.

Elle montra les traces. Holden sifflota. Les empreintes, profondément marquées dans le sable humide, s'interrompaient net à une trentaine de pas de la forêt.

Sur cette planète très semblable à la Terre, nul ne pouvait sauter à vingt mètres ! Du moins, pas un homme... Les marques étaient beaucoup trop nettes pour qu'on pût supposer que le promeneur était revenu à reculons vers l'astronef. D'ailleurs, pourquoi l'eût-il fait ?

On l'avait emporté dans les airs, c'était la seule explication.

Philippe montra Hélène et dit suavement :

— Madame l'Inspectrice pense à des oiseaux géants.

Sans répondre, elle reprenait sa marche vers la forêt quand le commandant la retint par l'épaule, avec déférence mais autorité.

— S'il vous plaît, Votre Honneur, revenons à l'astronef et

organisons les recherches. Nous n'avons pas le droit de nous exposer tous les trois.

— Commandant, protesta Hélène, je...

Elle se mordilla les lèvres. Holden avait raison. Eux seuls avaient reçu la formation technique nécessaire pour ramener l'ASTROLABE vers la Terre. S'ils disparaissaient tous trois, leurs compagnons, incapables de déterminer les données du passage dans l'hyperespace, étaient perdus.

Philippe montra le minuscule transceiver qu'il portait en bandoulière :

— Je suis équipé pour rester en communication constante avec l'astronef, constata-t-il. Il me semble que, logiquement, c'est moi qui dois commencer les recherches.

— En effet, reconnut Holden. Ma place est à bord.

Et, à Hélène.

— Nous allons regagner l'ASTROLABE, Votre Honneur, et Lemarchand nous transmettra tous les renseignements possibles.

Ni l'un ni l'autre n'avaient envisagé la possibilité qu'Hélène Dupont, fille du Chef de l'Europe, exigerait d'accompagner Philippe. C'est pourtant ce qu'elle fit, et de telle façon qu'Holden, à bout d'arguments, dut s'incliner. Il ne pouvait tout de même pas ramener de force à l'astronef Madame l'Inspectrice générale !

Cependant, il décida de leur adjoindre le biologiste Gutberg, homme calme et de bon sens.

Quand il les regarda s'éloigner tous trois vers la forêt, il se caressait le menton, et un sourire amusé se jouait sur ses lèvres. Cette obstination de Son Honneur Hélène Dupont... L'attitude hostile qu'elle affichait devant Philippe Lemarchand...

« Son Honneur » tenait, sans l'avouer, à ne pas quitter ce veinard de radio...

CHAPITRE IV

Quand la nuit s'approcha, l'angoisse naquit. Pourquoi ? Peut-être à cause de la soudaineté avec laquelle le soleil disparaissait derrière les collines, au-delà de la forêt, au moment même où, à son opposé, se levait un satellite blafard, moins volumineux en apparence que notre Lune.

Peut-être aussi cette désagréable sensation d'inquiétude naissait-elle du fait que, alors qu'ils cherchaient depuis des heures les naufragés du SUZY, ils n'en avaient pas découvert d'autre trace que les empreintes à l'orée de la forêt.

Étrange tout de même, cette disparition de tout un équipage !

Dans le haut-parleur du transceiver que portait Lemarchand retentit la voix du commandant, transmise de l'ASTROLABE. Un ton protocolaire, une nuance d'inquiétude :

— Votre Honneur, je vous suggère d'interrompre les recherches et de revenir à l'astronef. Nous reprendrons demain au lever du soleil.

— Pour quelle raison, commandant ? demanda-t-elle sèchement.

Philippe affectait de se désintéresser de la conversation et, tête levée, regardait le satellite. Pleine lune, dorée, dans un ciel très clair.

— Au cours de son ultime appel, reprenait Holden, l'homme nous a communiqué quelques indications. Je viens d'écouter l'enregistrement de son message. Il a recommandé de ne pas utiliser la lumière électrique... ni la radio.

— Il était fou, grommela Hélène avec humeur.

— Nous n'en sommes pas certains, Votre Honneur.

— Alors, si vous estimez qu'il y a danger, pourquoi nous appelez-vous par radio ?

Il ne répondit rien. Hélène réfléchissait. Soudain, sans demander conseil à ses deux compagnons, elle décréta :

— Nous revenons.

Et comme Lemarchand et Gutberg, surpris, la dévisageaient, elle fit d'une voix glacée :

— Je sais reconnaître mes erreurs. L'équipage du SUZY semble avoir disparu. Il y a donc quelque chose d'anormal sur cette planète. Il se peut que l'homme qui nous a alertés avait tout son bon sens. Nous ne pouvons continuer nos recherches dans la nuit sans lumière. Or nous ne disposons que de torches électriques et nous ignorons ce qui se produira si nous les utilisons.

Elle ajouta avec une sorte de colère rentrée :

— Ne croyez pas que je parle sous l'empire de la crainte. La simple

logique nous ordonne de revenir à bord.

— Bravo ! dit Philippe avec sincérité.

Glaciale, elle observa :

— Votre approbation me touche, soyez-en certain. Allons, revenons à l'ASTROLABE.

* *

*

... On ne pouvait prétendre que les ténèbres s'épaississaient. Il n'y avait pratiquement pas eu de crépuscule. Mais, sur l'équateur, c'est banal.

La nuit était douce, calme et transparente, comme sur Terre une nuit de pleine lune. Ils avançaient l'un derrière l'autre parmi les sapins.

Le biologiste Gutberg allait en tête, intrigué par cette planète sur laquelle croissaient de gigantesques sapins (certains mesuraient deux mètres de diamètre !) mais où, au sol, la végétation se bornait à quelques résineux nains. Pas la moindre touffe d'herbe.

Nul danger apparent. Le calme, le silence. Et pourtant, sans qu'ils fussent capables d'en déterminer les raisons, cette pénombre n'était pas normale. Ils le sentaient, ils le devinaient.

— M'entendez-vous toujours, Votre Honneur ?

Protocolaire, le commandant Holden, grâce à l'émetteur de l'ASTROLABE, s'adressait en principe à Hélène. Philippe, qui pourtant l'estimait, eut un ironique sourire. Holden devait griller d'inquiétude ! Sa carrière était brisée s'il revenait sur Terre sans la fille chérie de Dupont-Granit...

— Bien sûr, commandant. Pourquoi cesserions-nous de vous entendre ?

Il dit très vite, avec une certaine angoisse :

— Je ne sais... La nuit n'est pas normale. Il y a quelque chose que je ne parviens pas à définir...

C'était exactement cela. Ils le ressentaient tous les trois.

— Attendez ! reprit-il. Ne remarquez-vous pas... qu'elle n'a pas partout la même épaisseur ? Comment m'expliquer ?... Tenez, sur ma gauche l'obscurité est épaisse puis brusquement, tout à côté, ce n'est plus que pénombre. Pourtant, nul obstacle ne s'oppose au passage de la clarté du satellite. À gauche, je n'apercevrais pas une silhouette humaine. À droite, je la verrais nettement. *La nuit n'est pas homogène.*

— Exact, reconnut Hélène. Je mettais ce phénomène sur le compte des feuillages, mais nous débouchons dans une clairière et l'obscurité n'est pas compacte. Il y a...

Dans l'ombre, Philippe lui prit la main et la serra avec violence.

Elle eut un mouvement pour se dégager mais, se tournant vers lui, elle aperçut son visage stupéfait, à la clarté de la lune.

— Regardez ! dit-il à voix basse... N'est-ce pas un chien ?

C'était bien un chien, au pelage gris, qui paraissait presque blanc dans la nuit. À une vingtaine de mètres, il passait, indifférent aux nouveaux venus.

Philippe mit en marche son transceiver :

— Commandant ? Y avait-il un chien sur le SUZY ?

— Oui. Le registre de bord en fait mention. Un épagneul gris du nom de Pipo.

— Merci.

L'animal flânait parmi les sapins. Il allait, venait, reniflait... Philippe siffla, l'appela par son nom :

— Pipo ! Pipo !

Le chien paraissait ne pas entendre. Et soudain...

— Vous avez vu ? souffla Gutberg.

Hélène et Philippe, pendant une fraction de seconde, avaient cessé de regarder le chien. Gutberg leur expliqua en balbutiant :

— Il s'est approché d'un sapin et... Parole ! Je n'ai pas rêvé...

— Expliquez-vous, Gutberg !

— Il est... il est passé à travers l'arbre ! Ou plutôt, l'arbre est passé à travers lui !

— Vous perdez la tête, fit Hélène avec sévérité.

— La... tête ? Mais regardez-le donc ! murmura le biologiste.

L'épagneul, dans la demi-obscurité, arrivait devant le tronc d'un sapin. Loin de le contourner, il continua à trotter. Littéralement, il entra dans l'arbre... à moins que, comme l'avait dit Gutberg, ce ne fût l'arbre qui entra dans le chien !

Il disparut, surgit au-delà et recommença à flâner. Il remuait la queue, comme un bon toutou banal.

— Non ! hurla Philippe.

Il sautait sur Gutberg qui, pistolet laser au poing, visait le chien. Il arriva trop tard : le biologiste avait appuyé sur la détente.

L'éclair jaune d'or jailli de l'arme (on surnommait « fulgurants » ces pistolets) atteignit l'épagneul en plein corps.

Pipo ne s'en porta ni mieux ni plus mal. Après une seconde d'aveuglement dû à la brutale clarté, on put voir qu'il continuait à trotter en s'éloignant.

Le rayon laser, capable de découper un panneau d'acier, ne l'avait nullement affecté.

— Parole ! fit Gutberg en s'essuyant le front... Il ne s'en est même pas rendu compte ! Invraisemblable !

— Et maintenant ? gronda Philippe Lemarchand... Que va-t-il se passer ? On nous avait pourtant mis en garde : pas de lumière

électrique, pas d'électricité !

Le biologiste regimba :

— Vous avez du culot, parole ! Vous n'arrêtez pas de transmettre ou d'écouter par radio... Ce n'est peut-être pas « électrique », ça ?

— Je...

— Silence ! ordonna Hélène Dupont.

Et ils obéirent...

CHAPITRE V

Autour d'eux, tout à coup, l'ombre s'animait. Ce fut d'abord à peine perceptible. Les masses les plus sombres devenaient très noires, les masses de pénombre s'éclaircissaient. On eût juré que la nuit formait des grumeaux.

C'était déjà assez inquiétant, mais il y avait autre chose : les blocs d'obscurité se déplaçaient ! On les voyait passer et repasser derrière les sapins.

On avait l'impression qu'une lumière puissante et lointaine projetait l'ombre au-delà des troncs, une lumière mouvante qui oscillait de droite et de gauche.

Mais, bien sûr, il n'y avait pas d'autre source lumineuse que le satellite blafard, et celui-ci, évidemment, ne se déplaçait pas à une vitesse appréciable aux sens humains.

Il n'y avait aucune raison logique pour que l'ombre se promenât et pourtant... l'ombre se promenait !

— Pour l'amour du ciel ! grogna la voix de Holden dans le haut-parleur. Qu'avez-vous fait ?

J'ai entrevu comme un éclair du côté où vous êtes, et maintenant... C'est comme une ruée !

— Expliquez-vous ? Quelle ruée ?

— La nuit fonce dans votre direction ! Les ténèbres glissent vers vous !

— Ne dites pas de sottises, commandant, répliqua Hélène avec autorité. Les ténèbres ne sont pas autre chose que l'absence de lumière. Comment l'absence d'une chose pourrait-elle foncer vers nous ?

— Du diable si je le sais ! Mais...

— Illusion, reprit-elle sèchement. Si la nuit se ruait vers nous, en admettant que ce soit possible, vous seriez en pleine lumière. Or...

Il bougonnait.

— En pleine lumière, non. Mais le fait est que l'ombre s'est dissipée, que le satellite éclaire nettement tout ce qui entoure l'astronef. Alors que tout à l'heure la nuit était épaisse. J'avoue que je ne comprends pas. L'atmosphère est très sèche, il n'y a pas la moindre brume.

Hélène ne répondit rien et Philippe, qui la regardait, constata qu'elle se mordillait les lèvres.

C'est qu'un fait inattendu confirmait ce que venait de dire le commandant : autour d'eux, la nuit s'épaississait. À quatre ou cinq

pas, Gutberg disparaissait presque entièrement dans l'obscurité.

Philippe leva la tête. Il n'y avait pas le moindre nuage dans le ciel et, chose extraordinaire, le satellite brillait avec éclat ! On voyait parfaitement les hauts feuillages.

La nuit n'était que superficielle. On eût cru que les ténèbres couvraient comme d'une peau épaisse la surface de la planète, sans s'élever à mi-hauteur des sapins...

Le commandant s'impatiait :

— M'entendez-vous encore ? Répondez !

— Nous vous entendons fort bien, répondit Hélène. Nous continuons à marcher vers vous. Inutile de nous appeler à tout moment.

Elle avait pris la tête de leur petit groupe, et Philippe et Gutberg la suivaient côte à côte, silencieux. Ils parcoururent ainsi trois ou quatre cents mètres, puis Hélène s'immobilisa avec une telle soudaineté que Philippe vint buter sur elle.

Il l'entendit gémir :

— Non, oh, non !

Juste devant elle, il y avait un gouffre de nuit absolue. Cela formait comme un tunnel d'un noir affreux, insoutenable, qui commençait à deux pas d'elle et se prolongeait, eût-on dit, jusqu'à l'infini.

Ce tunnel d'épouvante ne touchait pas le sol. Au-dessous de lui on voyait les énormes racines et la base du tronc d'un gigantesque sapin. Mais à une hauteur de vingt à trente centimètres, l'arbre disparaissait pour reparaître trois mètres plus haut.

C'était une chose monstrueuse que ce tunnel. On le discernait qui serpentait parmi les sapins, dans l'obscurité, plus noir que les ténèbres.

Hélène essayait de dominer ses nerfs, et peut-être y serait-elle parvenue si... si un homme n'avait surgi dans ce gouffre de nuit.

Il était grand, vêtu comme elle d'une combinaison spatiale, tête nue. Ses cheveux étaient très blonds et formaient une auréole de clarté dans les ténèbres.

Il marcha droit vers les trois astronautes. Ses yeux étaient bleus, étrangement froids, étrangement fixes. Il était entouré d'une aura que l'on n'eût pas discernée à la clarté du jour, et probablement pas dans la *nuit normale* mais qui, dans ce tunnel effroyable, le rendait vaguement phosphorescent.

Il arrivait devant Hélène quand Philippe s'avisa d'un autre fait inquiétant. Contrairement à ce qu'il avait supposé, l'homme n'était pas sorti du tunnel.

Le tunnel le suivait ! Le tunnel de nuit avançait vers Hélène et ses deux compagnons ! Deux secondes encore, et il serait sur eux !

Philippe saisit Hélène à bras-le-corps, sauta de côté. Les deux

jeunes gens roulèrent sur le sol. Hélène cria. Douleur, peur, ou colère ? Pas le moment de s'en inquiéter ! Déjà Philippe se relevait, se retournait...

L'homme blond et le tunnel de nuit étaient arrivés sur Gutberg le biologiste qui, fasciné, n'esquissait pas le moindre geste. L'homme toucha Gutberg... et passa au travers !

Tout comme l'épagneul quelques minutes plus tôt lorsqu'il avait traversé le tronc d'un sapin. L'homme – ou le spectre ? – passa tout comme si Gutberg n'existait pas... mais Gutberg existait, et donc l'homme n'était qu'une création imaginaire, ou une réalité physique si ténue qu'elle passait entre les cellules vivantes !

L'homme passa... et Gutberg fut dans le tunnel. Dans cette nuit horrible, sa silhouette s'entoura aussitôt d'une aura semblable à celle qui cernait le corps de l'inconnu.

Puis brusquement le tunnel de nuit obliqua, se tordant comme l'eût fait un serpent, et s'éloigna d'Hélène, de Philippe et de Gutberg. Ce dernier était toujours à la même place, immobile. Mais il était là !

— Gutberg ? demanda Philippe qui aidait Hélène à se relever. Êtes-vous...

Il hésita à demander : « Êtes-vous blessé ? » C'était stupide. Il dit simplement :

— Tout va bien, n'est-ce pas ?

— Philippe ! sanglotait Hélène en se cramponnant à lui avec désespoir... Avez-vous vu ? Qu'est-ce que c'était que cet homme ? Philippe, je vous en prie... Vite, à l'astronef !

Ses nerfs l'avaient lâchée. Elle tremblait comme une feuille. Lemarchand n'eut pas le courage de sourire. Et pourtant, elle venait de l'appeler Philippe, elle, Son Honneur l'Inspectrice générale !

Il n'y avait en lui aucune raillerie quand il répondit :

— Calmez-vous, Hélène. Je suis là... Gutberg, suivez-nous.

Il courait presque, l'entraînant par un bras. Et le biologiste Gutberg allait derrière eux, silencieux et pensif.

* *

*

... Ils approchaient de l'orée du bois et, les ténèbres ayant perdu de leur opacité, ils entrevoyaient, au-delà des troncs des sapins, les deux astronefs : le SUZY couché sur le côté, l'ASTROLABE planté comme un cierge.

— Nous y sommes ! dit Philippe, triomphant.

À l'abri des parois de l'ASTROLABE, il ne craignait plus rien. Hélène avait reconquis son sang-froid et marchait près de lui, muette, pensive.

Philippe se retourna et constata que Gutberg les suivait toujours. Vingt pas encore, et ils sortiraient de la forêt...

* *

*

Tout à coup, ils cessèrent de voir les astronefs. Ce fut si soudain et si inattendu qu'ils se tournèrent l'un vers l'autre comme pour obtenir une confirmation de l'incroyable phénomène.

En effectuant ce mouvement, ils notèrent avec horreur que tout autour d'eux, à une quinzaine de pas, la Nuit était redevenue noire. Noire comme une bouche d'enfer. Noire au point que les sapins cessaient de se silhouetter dans l'ombre.

La Nuit les attaquait ! Ils étaient au fond d'un puits d'obscurité. En haut, le ciel clair et le satellite blafard. Autour d'eux, jusqu'à une quinzaine de pas, la pénombre. Au-delà, plus rien : la nuit, comme une infranchissable barrière.

Indécis, Philippe avança encore un peu. Contrairement à la logique, le mur ne parut pas reculer.

Il n'en fut plus qu'à deux pas... et il ne voyait rien au-delà ! Il en était certain, juste derrière le mur de ténèbres, il y avait un sapin : il marchait sur les racines superficielles. Et pourtant il ne l'apercevait pas.

Entre l'arbre et lui, il y avait deux mètres de Nuit. Deux mètres de Nuit totale.

Un pas de plus...

— Non, Philippe ! cria Hélène.

Elle l'avait suivi, et quand il revint vers elle il la reconnut à peine tant l'angoisse déformait le visage de la jeune femme. Il nota avec un certain ravissement qu'elle avait crié « Non, Philippe ! ». Jusqu'alors, il s'était demandé si elle connaissait son prénom...

Il se retourna de nouveau et pâlit. Le cercle se rétrécissait. Lentement, la nuit avançait vers eux. Hélène le comprit en même temps que lui, et ils refluèrent vers le centre du puits.

Le biologiste Gutberg était toujours là, silencieux. Ils eurent le même élan vers lui, le même geste. Pendant que Philippe demandait :

— Qu'en pensez-vous ?

...ils tendirent le bras pour poser la main sur l'épaule de leur compagnon.

Hélène hurla son épouvante. Sa main était passée au travers de l'épaule !

Philippe, auquel semblable mésaventure venait d'advenir, continua, les dents serrées, à promener sa main dans ce qui paraissait être Gutberg... et qui n'était qu'une apparence humaine.

Inimaginable ! Comme pour l'homme blond qu'ils avaient rencontré, comme pour le chien Pipo, le tunnel de nuit avait dévoré Gutberg, n'en laissant plus qu'une illusion... Mais une illusion si parfaite que seul le sens du toucher permettait de déceler le subterfuge.

Comment était-ce possible ? Vie et matière avaient disparu. Oui, c'était cela : une désintégration de la matière. Mais alors, ce qui restait, ce qui donnait à cette image une apparence parfaitement humaine ?

En un éclair, Philippe pensa à un miroir. Certes, la Nuit n'avait rien d'une surface réfléchissante. Mais le résultat n'était-il pas le même ? Il est bien connu que si, dans l'obscurité, un homme bien éclairé se campe devant un grand miroir, un spectateur non averti éprouvera des difficultés pour définir de quel côté se trouve l'image.

Et pourtant, une image dans un miroir, ce n'est rien. Cela n'existe pas. Il en était de même pour Gutberg. Il n'existait plus, et pourtant on continuait à le voir...

Tout devenait limpide. L'équipage du SUZY avait été pris au piège comme Gutberg... Seul, le nommé Gerbert avait échappé à la Nuit, et dans un accès d'épouvante, avait préféré se suicider plutôt que de mourir de cette façon-là.

La conclusion était horrible : Gerbert savait que les parois d'un astronef ne constituaient pas une protection suffisante ! Or, le commandant Holden et l'équipage étaient enfermés dans l'ASTROLABE...

La Nuit allait s'abattre sur eux alors qu'ils ignoraient tout. Car cette Nuit-là était vivante. Elle dévorait la Vie et les tissus animaux, n'en laissant qu'une apparence, une horrible parodie.

Et la Nuit vivante les attaquait !

Le haut-parleur grésilla :

— Pour l'amour du ciel, grondait le commandant Holden, que se passe-t-il ? Dans votre direction vient de se former une énorme masse de ténèbres... et j'ai cru entendre crier la fille de... Je veux dire Son Honneur l'Inspectrice générale !

Ils ne répondirent pas. Ils s'étaient écartés du spectre de Gutberg en un mouvement instinctif qui les avait éloignés l'un de l'autre...

Et ils refluèrent l'un vers l'autre, la peur au cœur. Le cercle de pénombre s'était encore réduit ! Il n'avait plus qu'une dizaine de pas de rayon ! Au-delà, c'était la nuit d'encre... La Nuit vivante.

Le puits se refermait sur eux ! Au centre, la Chose qui avait été Gutberg essayait gauchement d'imiter leurs mouvements...

— Non, oh non ! gémit Hélène.

CHAPITRE VI

On est passé, en se cachant, près de ces Êtres étranges quand on est revenus vers notre grotte-refuge, Caty et moi. La Nuit nous suivait, mais depuis longtemps on avait appris à calculer la vitesse à laquelle elle se déplaçait, si bien qu'il n'était pas difficile de lui échapper... sauf accident.

L'accident, le sot accident... C'est ainsi qu'ils sont morts, beaucoup de ceux qui nous ont précédés. Mon père, et ma mère, et les parents de Caty.

L'accident, c'est tout à fait imprévisible. Ça peut être un sapin qui s'écroule sur vous, même quand il n'y a pas de vent. À moins que vous ne vous brisiez une jambe tout bêtement en enjambant une souche ou en sautant un ruisseau.

J'y pensais souvent. Si ça arrivait à Caty, je la prendrais dans mes bras et je la ramènerais à la grotte où je la soignerais de mon mieux. Mais si ça m'arrivait à moi ? Elle n'aurait pas la force de me porter à dix pas. Elle est menue, je suis grand et fort.

Alors... Eh bien, je fais très attention. L'ennui, c'est qu'elle a fini par me juger un peu trop prudent. Jamais je ne grimpe sur un arbre avant d'avoir éprouvé la solidité de la branche à laquelle je vais me cramponner. Caty ne prend aucune précaution, et parfois je ferme les yeux quand je la vois sauter de branche en branche.

Mais je parlais de ces Êtres étranges qui, sortis de la Bête de Métal, s'étaient engagés dans la forêt. Pourquoi « étranges » ? Ce n'étaient pas des Présences puisqu'ils contournaient les troncs des sapins au lieu de passer au travers. Encore que la Nuit ait de ces ruses !

Pourtant, de ce côté-là j'étais tranquille : la Nuit n'était pas encore là, et on sait qu'elle ne peut agir que lorsqu'elle a complètement dévoré la Lumière.

« Étranges ? » Certes, ils l'étaient. Engoncés dans une carapace souple qui n'appartenait certainement pas à leur organisme et qui gênait leurs mouvements... Rien que pour se pencher, ils prenaient de la peine ! Pourquoi ? Qu'avaient-ils à cacher ? De toute évidence, ils désiraient dissimuler leur corps.

Mais alors, c'est qu'ils n'étaient pas semblables à nous, qu'ils n'étaient pas parfaitement Humains.

Cela avait existé autrefois, les Vieux aimaient le raconter. Avant la naissance de la Nuit, il y avait sur la planète des Êtres dont la tête était humaine mais dont le corps différait sensiblement du nôtre.

Nos ancêtres avaient tenté de s'entendre avec eux, sans jamais y

parvenir à cause surtout de la difficulté d'échanger des idées à l'aide de langages sans aucun point commun.

En outre, les « Presque » (c'était le surnom qu'on leur avait donné) ne paraissaient guère plus intelligents que les quelques animaux qui peuplaient la planète, et qui avaient disparu comme eux après la naissance de la Nuit. Seule différence : ils parlaient, et se comprenaient entre eux, et ils ressemblaient aux Humains.

Donc, d'assez près, en nous cachant, on avait étudié les Êtres, Caty et moi. Ils revenaient vers leur Bête de Métal. Les insensés ! Imaginaient-ils que celle-ci allait les protéger de la Nuit ? Deux choses seulement s'opposaient à son passage : la terre et la roche. Ce qui à mon sens est la même chose : les rochers ne sont qu'une forme particulière de la terre.

Bien cachés, on les avait regardés longuement. Comme je l'ai dit, ils évitaient les troncs de sapins, et en outre ils parlaient. Donc ce n'étaient pas des Présences.

Ce n'était pas davantage des Humains : pourquoi auraient-ils dissimulé leur corps sous cet accoutrement malcommode ? C'étaient donc des Presque, et toute communication étant impossible avec eux, on ne pouvait leur être d'aucun secours.

Cependant, je regrettais d'être trop loin pour percevoir avec netteté les mots qu'ils échangeaient. J'aurais aimé savoir à quoi ressemblait le langage des Presque.

Dans un murmure, je dis à Caty, en souriant :

— Essaie d'imaginer comment est leur corps en réalité. Tu sais qu'il en existe des dizaines de formes différentes, les Ancêtres l'affirmaient. Certains avaient trois bras...

— Pas ceux-là, souffla-t-elle. Ils en ont un sur chaque épaule, comme toi et moi.

J'ignore pourquoi cela me fut désagréable, aussi je grognai :

— Peut-être cachent-ils le troisième sous leur accoutrement... C'est facile, s'il est au milieu de la poitrine !

— Tu dis n'importe quoi, affirma-t-elle, maussade.

— Mais non ! D'ailleurs, s'il ne s'agit pas d'un bras, ça peut être, d'après les récits des Ancêtres, tant et tant de choses ! Tiens, te rappelles-tu l'histoire de cette tribu de Presque dont les mâles avaient une énorme bouche à hauteur de l'estomac, et les femmes...

— Tais-toi !

Je la dévisageai avec attention. Habituellement, quand nous parlions de ces choses-là, elle riait – parce que tous les Presque avaient été dévorés par la Nuit et qu'elle ne risquait pas d'en rencontrer ! Cette fois...

— Celui de gauche, c'est un mâle, fit-elle soudain.

— Ah bah ! À quoi as-tu vu ça ? Ton regard perce-t-il leur

accoutrement ?

— Il a pour l'autre, qui est près de lui, des attentions qui ne trompent pas. Comme tu en as pour moi !... Tiens, il écarte une basse branche qui menaçait de cingler le visage de sa compagne.

Je fis la moue. Négligeant le troisième Presque qui suivait les deux premiers, j'étudiai ceux-ci. Celui que Caty disait « mâle » n'était guère plus grand, ni plus solide que sa compagne... ou son compagnon ? Ses cheveux, coupés court, semblaient aussi fins que ceux de Caty.

Les cheveux ! Ils nous avaient toujours posé un problème depuis que nous étions seuls. Certes, nous possédions deux couteaux que nous avions emportés lors de la Grande Fuite. Mais autrefois, mes parents coupaient nos cheveux avec ce qu'ils appelaient « des ciseaux ». Ces ciseaux, comme tout le reste, avaient disparu.

De temps à autre, une idée me bouleversait. La Nuit était vivante. C'était certain. Or, tout ce qui est vivant doit se nourrir pour continuer à vivre. Depuis des mois et des années qu'elle avait dévoré tous les animaux et tous les Humains (sauf nous, bien sûr, mais on y prenait garde !) elle s'était singulièrement affaiblie.

J'en étais arrivé à me demander si, bientôt, elle n'allait pas *mourir de faim* ! C'était visible dans ses « démonstrations », dans ses attaques. Autrefois, elle parvenait à lancer ses tunnels dès que le soleil avait disparu derrière les collines, alors qu'il faisait jour encore. Peu à peu, elle avait dû attendre que le Jour disparaisse.

Et même ! Avant que ne survienne la première Bête de Métal, j'avais remarqué que le tunnel se formait à peine, comme si la Nuit n'avait plus l'énergie suffisante. Quelques mois encore, et elle serait morte, j'en avais la conviction.

Oui, mais voilà... La première Bête de Métal s'était posée. Je ne sais combien d'Êtres vivants elle renfermait, et si c'étaient des Humains ou des Presque. Mais la Nuit les avait absorbés, et elle avait ainsi repris des forces.

— Écoute, dis-je à Caty. Mâle ou femelle, ce Presque ne nous intéresse pas. Nous portons notre provision de nourriture pour trois ou quatre jours... Allons jusqu'à la grotte déposer tout cela, ensuite nous verrons.

— Tu as raison, murmura-t-elle.

CHAPITRE VII

Donc, elle me dit : « Tu as raison », et on se remit en marche, négligeant les Presque embarrassés par leur accoutrement, incapables d'aller aussi vite que nous. Heureusement pour eux, leur Bête de Métal n'était pas très loin.

Ce n'est que dans la grotte, alors que nous avons mis en place tout notre chargement, que l'idée commença à m'obséder. Les Presque allaient se réfugier dans leur Bête de Métal, *mais celle-ci ne les protégerait pas !* C'était certain. Rien ne protégeait de la Nuit vivante, sinon la terre.

J'accrochais aux parois de notre refuge les récipients pleins d'eau, en matière très souple, inusables, que nous avons emportés dans nos poches lors de notre fuite, quelques années plus tôt, quand je fis, rêveur :

— Tout de même...

— Quoi, tout de même ? fit Caty.

À son ton, je compris qu'elle n'était pas contente. Elle étendait sur le sol bien sec, pour éviter qu'ils pourrissent, les fruits et les racines que nous rapportions de la Vallée perdue.

Je repris :

— Eh bien, Caty, je crois que nous agissons sottement.

— Pourquoi ?

— Parce que la Nuit était à l'agonie... J'espérais qu'elle allait mourir... et il semble qu'elle ait repris des forces en captant la Vie des Presque de la première Bête de Métal. Si elle s'empare de ceux de l'autre Bête, qui sont sans doute plus nombreux à en juger par ses dimensions, je me demande si...

— Tu te demandes quoi ? Parle donc ! C'est toujours pareil : tu hésites, tu atermoies...

Une parenthèse : Caty, toute menue qu'elle soit, a une force de caractère peu commune. Je ne suis pas un imbécile, mais j'avoue qu'il m'est difficile de lui résister. D'ailleurs, comment ne pas m'incliner ? Nous sommes sans doute les deux seuls survivants humains de la planète. Or, si je tente d'imposer ma volonté... Caty me quittera. C'est sûr. Et que deviendra-t-elle si nous nous séparons ?

— Je me demande, repris-je, si la Nuit ne va pas acquérir d'un seul coup de telles forces qu'elle sera capable de nous atteindre, même ici, au fond de la grotte bien fermée !

Elle rêva. Toujours, quand j'énonce quelque chose qu'elle ne peut réfuter immédiatement, elle rêve. Puis elle murmura avec surprise :

— Je n'y avais pas pensé !

Et, navrée :

— Mais, hélas, on n'y peut rien !

— Ça dépend, fis-je.

Comme il faisait jour encore, je n'avais pas roulé la pierre dans l'entrée. Je sortis. Devant moi, au bas de la colline, la Nuit commençait à s'étendre sur la forêt. Je la voyais venir, tout là-bas.

À ma gauche se tenaient les deux Bêtes de Métal, presque côte à côte. L'une couchée, comme blessée, l'autre orgueilleusement dressée.

Je réfléchissais.

— Caty, fis-je, pour rien au monde je n'accueillerais ici plus de deux Presque. Encore ne serais-je pas tranquille ! Ils ont l'air beaucoup moins forts que moi, mais nous ignorons comment ils réagissent. Contre deux, je pourrais me défendre...

— Tu as peur ! grogna-t-elle.

Avec patience, j'expliquai :

— J'ai peur de tout, Caty, et tu le sais. Mais c'est pour toi. Je ne cesse de me demander ce que tu deviendrais si je n'étais plus là.

Émue, elle bougonna :

— Je le sais. Mais... je voudrais...

Je ne comprenais pas. Un peu stupide, je demandai :

— Tu voudrais quoi ?

Elle me regardait de la tête aux pieds, me jaugeait, m'étudiait, m'évaluait, comme si elle ne m'avait jamais vu. Enfin, presque timide :

— Tu es très fort... Et très intelligent... Je voudrais que, de temps en temps, tu cesses de penser à moi. Que tu te laisses entraîner par tes impulsions... Même si je dois en souffrir !

Elle cria sur un ton désolé :

— Tu es un homme la nuit, et un vrai homme ! Mais le jour, il me semble parfois que tu es... ma mère !

— Oh ! Tout de même !

— Si fait ! Cette manie de vouloir toujours me protéger...

Cette conversation ne me plaisait pas du tout. Mais alors, pas du tout ! À plusieurs reprises, je l'avais vue pensive, désenchantée. Le jour, certes, parce que la nuit, dans la grotte, elle ne se plaignait pas de moi, du moins quand les Présences nous laissaient tranquilles.

C'était donc ça ! Elle me croyait lâche parce que je prenais toutes les précautions possibles contre la Nuit ! Je toussotai pour raffermir ma voix, puis je dis tranquillement :

— Caty, je crois que tu as raison. On ne devrait pas laisser la Nuit dévorer ces Presque.

— Ce ne sont pas des Presque, et tu le sais aussi bien que moi ! gémit-elle. Ce sont des Humains ! Il faut les sauver !

Compris. Celui qu'elle prenait pour un mâle lui plaisait. Sur le coup, cela ne me fit ni chaud ni froid. Plus tard, quand je sus ce que

c'était qu'aimer, j'appris en même temps que je n'avais jamais aimé Caty. Et qu'elle ne m'avait jamais aimé. Nous étions l'un pour l'autre « une habitude » – évidemment, puisque nous étions les seuls Humains de la planète !

Je riaais en moi-même en me disant qu'elle se fourrait le doigt dans l'œil jusqu'au coude, et qu'elle allait pousser des hurlements quand le Presque mâle ôterait sa carapace. Avait-il une énorme bouche à hauteur de l'estomac ? Son sexe était-il en tire-bouchon ? (Les Ancêtres nous avaient expliqué ce qu'était un bouchon...)

Sur la paroi, je décrochai plusieurs torches résineuses – la seule chose que nous obtenions sans difficulté grâce aux sapins. Je les passai à ma ceinture.

Car nous portions une ceinture, Caty et moi. Elle nous était très utile pour suspendre ce que nous rapportions de nos voyages à la Vallée Perdue.

À part cela, nous étions nus. Il paraît qu'autrefois les Ancêtres étaient vêtus, un peu comme les Presque qui venaient d'arriver avec leur Bête de Métal. Mais pourquoi ? La température ne variait pratiquement pas, et on n'avait nul besoin de se couvrir.

— Caty, dis-je en haussant la voix, je vais voir ce qui se passe.

— Oui, répondit-elle. Oui. Moi aussi.

— Mais...

Elle haussa les épaules :

— Tu sais bien que nous ne devons jamais nous quitter.

Bien sûr, je n'avais nullement besoin de sa présence, mais elle avait cent fois raison. Nous en avions souvent débattu entre nous. La conclusion était formelle : nous ne devons jamais nous séparer, parce que nous étions les seuls survivants.

Un mâle, une femelle. Oh, je sais ! À quoi bon, sur une planète où la Nuit était vivante ? Pourtant... il restait une possibilité de sauver la race.

Quand je réfléchissais, je me disais que je m'en foutais, de sauver la race humaine.

Mais quand je ne réfléchissais pas, quand j'avais Caty dans mes bras, je me disais que ce ne serait pas si mal, d'avoir des gosses qui, eux, finiraient peut-être par la tuer, cette saloperie de Nuit vivante.

Alors je répondis :

— D'accord... Mais prends des torches, comme moi. Tu sais pourquoi.

Alors, nous avons glissé des bâtons résineux dans nos ceintures, nous avons pris à la main des torches allumées, et nous sommes sortis. Il faisait jour encore, mais nous n'avions pas la possibilité d'allumer les torches quand nous le voulions.

On en gardait toujours, le soir, une ou deux enflammées.

Si quelqu'un nous avait vus, avec nos brandons fumeux, en plein jour, il nous aurait cru fous. Mais moi, je voyais très bien que tout là-bas, au loin, la Nuit arrivait.

Et les Presque, sous leur stupide accoutrement, n'étaient pas encore sortis de la forêt.

CHAPITRE VIII

La Nuit avait cessé de se refermer sur Hélène et Philippe. En réalité (mais comment l'eussent-ils deviné ?) elle hésitait. Non seulement elle avait senti la présence de nombreux humains tout près de là, dans l'astronef, mais encore elle avait noté que les deux humains de la grotte venaient vers elle, portant des torches enflammées.

Certes, elle était capable d'éteindre les torches en ne dépensant qu'une faible partie de son énergie. Mais... n'avait-elle pas commis une erreur en attaquant d'abord ceux qui s'étaient engagés dans la forêt ? Il lui fallait un certain temps pour assimiler la Vie qu'elle absorbait.

Et si, pendant ce temps-là, l'astronef s'enfuyait ? Pour dévorer trois Humains, elle en perdrait peut-être une douzaine !

La Nuit hésitait. Le puits de ténèbres avait cessé de se refermer sur Hélène et Philippe. Ce dernier décida d'en profiter pour mettre en garde le commandant de l'ASTROLABE.

Il mit en marche sa radio portative.

— Commandant Holden ?

— Ah ! Enfin ! Tonnerre, je n'osais pas vous appeler ! Que se passe-t-il ? Voulez-vous du secours ?

Philippe eut un rire las :

— Je crains que vous ne puissiez nous être d'aucun secours, commandant. Même les pistolets laser sont sans effet sur ce qui nous attaque.

— Mais qu'est-ce que c'est ? À l'entrée de la forêt, j'aperçois, dans la nuit claire, une sorte de cylindre noir comme l'enfer, au point que les sapins y disparaissent.

— Nous sommes à l'intérieur de ce cylindre, dit Philippe.

Il n'entendit même pas la réponse de Holden. Il regardait Hélène qui écoutait, les yeux mi-clos. Moins effrayée qu'il ne l'aurait cru.

Mais une pensée effroyable naissait en lui. Un moment plus tôt, Hélène, comme lui, s'était approchée de la paroi du puits de ténèbres. Ils s'étaient alors perdu de vue pendant quelques secondes...

N'avait-elle pas pénétré dans la Nuit vivante ? Était-ce encore Hélène, ou bien une vague apparence humaine, comme le biologiste Gutberg ?

Il y avait un moyen bien simple de le savoir. Gutberg, depuis qu'il n'était plus qu'une apparence, n'avait pas prononcé un seul mot. Comment aurait-il pu le faire ?

— Hélène ? demanda Philippe.

Pas question de « Votre Honneur » depuis qu'ils étaient pris dans le

même piège !

— Oui ? répondit-elle.

Un seul mot. Mais Philippe faillit hurler de joie. Elle était vivante !

— Hélène, reprit-il, croyez-vous que dans l'ASTROLABE ils sont à l'abri de... de cette chose qui nous entoure ?

— Non, fit-elle d'une voix ferme. La preuve en est que Gerbert, dans le SUZY, a préféré se suicider plutôt que d'être transformé en spectre comme ses compagnons. Non, l'ASTROLABE ne les protégera pas.

— Dans ce cas...

Il surveillait toujours la Nuit, qui hésitait encore... pendant combien de temps ? Il n'y avait qu'une solution pour l'ASTROLABE : décoller au plus vite. Mais le commandant Holden ne se laisserait pas convaincre par un jeune officier radio !

— Donnez-moi l'appareil, Philippe, demanda Hélène.

Il le lui tendit.

— Holden, dit-elle nettement, ici c'est Hélène Dupont.

— Je vous écoute, Votre Honneur.

— Nous savons de quoi il s'agit. Écoutez-moi bien. Je vous tiens pour responsable de la vie de tous les membres de l'équipage. Si cette chose qui nous entoure se dirige vers vous, vous êtes perdus. Mettez en marche les réacteurs, et décollez. Immédiatement.

Il bégayait, le commandant Holden !

— Mais... Votre Honneur... vous n'y pensez pas !

— C'est un ordre, Holden. Je vous répète que votre responsabilité est engagée.

— Mais vous, Votre Honneur !

Elle regarda Philippe et elle eut le courage de sourire :

— N'ayez aucune crainte, Holden. Nous savons comment nous tirer d'affaire. Décollez, mettez-vous en orbite autour de la planète, et atterrissez dès que le jour reviendra. Vous nous retrouverez.

Bien entendu, il hésitait, il allait refuser. Il s'imaginait, revenant sur Terre sans Son Honneur Hélène Dupont, fille du chef de la Confédération européenne ! Une carrière brisée...

— Holden, affirma-t-elle, je vous donne ma parole que vous nous retrouverez, Lemarchand et moi, quand vous reviendrez.

Elle regardait le fantôme de Gutenberg... Certes, il les retrouverait... dans cet état !

— Bien, Votre Honneur. Je...

Pas plus que Philippe, elle n'écouta la suite de la réponse. Car une voix s'élevait, à une cinquantaine de pas, sur la lisière de la forêt :

— *Êtes-vous vraiment des Humains ?* criait quelqu'un.

... Quand j'avais commencé à les entendre parler, j'avais serré le bras de Caty si fort qu'elle avait gémi doucement. Mais elle n'avait pas protesté, parce qu'elle était aussi surprise que moi.

Essayez d'imaginer ce que nous ressentions ! Les Êtres sortis de la Bête de Métal n'étaient pas des Présences, nous en avons la certitude, puisqu'ils ne passaient pas au travers des troncs des sapins. Mais j'avais toujours supposé que c'étaient des Presque, à cause de leur accoutrement.

Or, alors que nous arrivions à l'orée du bois avec nos torches allumées, nous les avons entendu parler. Bien sûr, les Presque parlent aussi (du moins mon père et ma mère l'avaient-ils affirmé, car nous n'en avons jamais rencontré aucun depuis l'apparition de la Nuit). Mais leur langage était tout à fait incompréhensible, et ils ne comprenaient pas un mot de ce que nous leur disions.

Cette fois... on comprenait ! On comprenait ce que disaient l'homme et la femme (à la tonalité des voix, pas de doute, il y avait bien un mâle et une femelle).

Oh, certes, le sens de certains mots nous échappait. Mais dans l'ensemble, on comprenait ! Je n'en doutais guère, nous avions affaire à des Humains qui parlaient notre langage !

C'est pourquoi j'avais crié :

— Êtes-vous vraiment des Humains ?

C'est le mâle qui répondit :

— Oui ! Pouvez-vous nous aider ? Nous sommes encerclés par la Nuit.

Caty dégagea son bras et serra le mien :

— Dis-le-lui ! murmura-t-elle. La Nuit hésite... Mais je sens qu'elle va se décider très vite maintenant.

Depuis longtemps, je le savais, elle possédait le pouvoir de lire (oh, très vaguement !) les intentions de la Nuit. Moi, non. Et elle ne se trompait jamais. Par exemple, quand elle me disait à voix basse : « Elle n'a pas l'intention de nous attaquer car elle se sent trop affaiblie », nous pouvions tranquillement regagner la grotte sans courir.

— Soit, dis-je.

Et je criai :

— Pouvez-vous enflammer le feuillage d'un sapin ?

J'ignorais s'ils possédaient des torches, car, lorsque la Nuit forme un puits ou un tunnel, aucune lumière ne peut la traverser. Il me répondit en hésitant :

— Mais... toute la forêt va flamber !

— Non, répondis-je. La Nuit ne le permet pas.

— Mais...

— Hâtez-vous ! Elle a pris sa décision !... Elle va se refermer sur vous ! Vite, enflammez un sapin !

Pourquoi hésitaient-ils encore ? Ignoraient-ils que la Nuit pouvait les absorber d'une seconde à l'autre, et que son seul point faible, c'était son indécision ?

Mais peut-être leur fallait-il un certain temps pour fabriquer du feu. Cela nous advenait, à Caty et à moi, quand par malheur le nôtre s'éteignait dans la grotte.

Ne disposaient-ils donc d'aucune torche allumée ? Quelle imprudence ! Il est vrai qu'ils ignoraient tout de la Nuit. Si j'avais pu agir à leur place... Mais ce n'était pas possible. Caty et moi étions en dehors du Puits de Nuit.

Enflammer un sapin près de nous n'eût fait que précipiter la Nuit sur les Humains qui venaient de nous répondre. On attendait...

— Ils sont perdus ! murmura Caty, tête sur mon épaule.

Et je savais qu'elle pensait surtout à l'homme, au mâle. Non sans quelque surprise, je notai que, moi, je pensais surtout à l'autre... la femme. Car c'était une femme, j'en étais à peu près certain.

Tout à coup, un mince rayon de feu surgit au-dessus du puits de ténèbres. Jamais nous n'avions vu chose pareille. Il convient que j'explique : le Puits de Nuit n'était pas très profond. La cime d'un sapin en émergeait. Elle avait repris quelques forces, la Nuit, mais elle était encore malade, bien malade, affamée.

Eh bien, le rayon de feu, guère plus gros que mon petit doigt, traversait le feuillage pour aller se perdre dans le ciel à une hauteur incroyable. Les aiguilles commencèrent à crépiter... Une branche s'embrasa, puis une autre...

* *

*

Philippe avait pris à sa ceinture son pistolet laser... et le spectre de Gutberg l'avait aussitôt imité. L'apparence de réalité était telle qu'Hélène gémit : l'image de Gutberg braquait l'arme vers Philippe !

Celui-ci, d'un sourire, rassura la jeune femme. Même si le pistolet était réel (et on pouvait en douter !) un fantôme était incapable d'appuyer sur la détente.

Il leva son arme et tira au hasard. Deux fois, dix fois... Le rayon éblouissant du laser monta droit vers le ciel et, au passage, les aiguilles des sapins crépitèrent. Des flammèches voltigèrent, retombèrent sur eux.

Puis, d'un coup, l'arbre flamba. La brutale clarté de cette torche gigantesque frappa le mur d'obscurité, le contraignant à reculer. N'était-ce pas normal ? Si, dans la nuit, vous allumez de la lumière, les

ténèbres s'estompent.

Mais là, elles ne s'estompaient pas : elles refluaient en oscillant comme partagées entre le désir de s'enfuir et celui d'attaquer la lumière. *Car c'était vivant*. Philippe ne pouvait plus en douter. Et pendant quelques secondes, il se demanda *si cela souffrait* à l'approche de la flamme. Pourquoi pas, puisque cela vivait ?

Puis toute pitié s'effaça en lui, parce que le puits de ténèbres recommençait à se refermer sur le sapin en feu... et sur eux ! Il flottait, avançait, reculait... mais n'abandonnait pas !

Et Philippe, qui tenait Hélène serrée contre lui, constatait avec angoisse que les basses branches s'éteignaient déjà, que la Nuit allait venir à bout de ce brasier !

C'est alors que la Voix de l'Inconnu cria :

— Enflammez-en un autre ! Jusqu'à ce qu'elle s'enfuie ! Elle est folle de rage !

Folle de rage. Elle. La Nuit. Était-ce réel ? Était-ce un cauchemar ?

Philippe avait passé son bras gauche sur les épaules d'Hélène. De la main droite, il tira de nouveau... mais cette fois sur les parois du puits de ténèbres. Ses mâchoires se contractèrent. Invraisemblable ! Le rayon laser ne perçait pas le mur de nuit.

— Enflammez-en un autre ! hurla la voix de l'inconnu. Elle est folle ! Folle de colère !

Facile à dire, « enflammez-en un autre » ! Mais où étaient les sapins ? On ne voyait que celui qui flambait en grésillant, et que la Nuit cernait.

Philippe se mit à tirer au hasard, très haut car il avait remarqué que l'obscurité y était moins épaisse. Il ne voyait pas les branches des sapins... et pourtant celles-ci s'allumèrent ! Un arbre flamba. De ce côté-là, le puits de ténèbres s'ouvrit, incapable d'éteindre les flammes.

La Voix cria :

— Passez ! Mais passez donc ! N'attendez pas qu'elle se reforme !

Serrant toujours Hélène contre lui, Philippe se mit à courir en direction de celui qui les interpellait. Ils passèrent dans la brèche. Vingt pas plus loin, ils se retournèrent.

Le puits de ténèbres s'était reformé, et la Nuit luttait contre les sapins en flammes.

CHAPITRE IX

Dès qu'ils apparurent près de nous, je leur dis « Venez ! » et j'expliquai très vite :

— La Nuit en a pour un bon bout de temps avant d'éteindre les sapins... et elle a tellement peur des flammes qu'elle ne pensera même pas à nous poursuivre.

Ils ne répondirent rien, ni l'un ni l'autre. Ils se dévisageaient à la clarté vacillante de nos torches. Tout à coup je compris ce qu'ils pensaient. Ils avaient été enfermés dans le Puits de Ténèbres. Chacun d'eux se demandait si l'autre n'avait pas été dévoré et n'était plus qu'une Présence.

Ils en avaient peur au point qu'ils n'osaient pas s'en assurer. C'était stupide. Pourquoi ne parlaient-ils pas ? Chacun sait que les Présences ne peuvent parler.

Je demandai à Caty :

— Que fait la Nuit ?

— Oh, répondit-elle avec un sourire, elle ne pense plus à nous ! Elle a jeté toutes ses forces dans la lutte contre le Feu.

Caty, beaucoup mieux que moi, lit les pensées de la Nuit. Je revins aux deux Humains engoncés dans leur étrange carapace.

— Quel est ton nom ?

— Philippe.

— Et toi ?

— Hélène.

Ils n'avaient pas encore totalement récupéré... et ils nous regardaient d'une étrange façon. Un soupçon m'assaillit :

— Qu'y a-t-il ? Vous êtes Humains, non ?

— Certes !

— Et bâtis comme Caty et moi ?

Philippe eut un rire gêné. Pourquoi, gêné ? Qu'avais-je dit ?

— Oui, pas de doute, répondit-il enfin.

Caty me tirait par un bras :

— On perd du temps. Revenons vite à la grotte : la Nuit aura éteint le Feu avant dix minutes.

Je hochai la tête et, aux Humains en carapace :

— Venez. Nous connaissons un sûr refuge.

* *

*

... Son Honneur Hélène Dupont n'était pas une oie blanche son

père Dupont-Granit avait pris garde à ce que son éducation sexuelle fût particulièrement soignée. Cependant, lorsque, échappant à la Nuit, elle s'était trouvée devant le jeune couple, il y avait eu en elle une bouffée de surprise.

L'homme, tout jeune, et la femme plus jeune encore, étaient nus à l'exception d'une ceinture qui leur serrait la taille et à laquelle pendaient des crochets de métal.

Inconsciemment, elle laissa son regard errer sur le corps de l'homme. Ce dernier était grand, athlétique, et au moindre mouvement ses muscles jouaient sous sa peau bronzée. Il était remarquablement bien bâti, et la nature s'était montrée fort généreuse à son égard.

Hélène, qui ne pouvait détacher ses regards de ce merveilleux corps de mâle, se demanda avec une certaine honte : « Deviendrai-je vicieuse ? » Pourquoi pas ? On se connaît très mal à vingt ans. Si elle avait refusé de traiter d'égal à égal avec l'équipage de l'ASTROLABE, n'était-ce pas parce qu'elle redoutait de perdre toute autorité auprès de celui qu'elle eût choisi ?

D'un effort de volonté, elle détourna les yeux de ce sexe qui la fascinait. « Tant et tant de semaines dans l'espace sans une étreinte ! pensa-t-elle... N'est-ce pas une erreur de ma part ? Mon équilibre psychique n'en a-t-il pas souffert ? » Alors elle regarda Philippe Lemarchand, mais hélas celui-ci était près de l'homme nu, et cela ne l'avantageait nullement, au contraire ! Beaucoup plus petit, bien moins large d'épaules, le teint blafard à côté de celui de l'autre...

« Je suis folle !... Voilà que ce demi-sauvage me rend folle !... Résultat d'une abstinence prolongée ?... Le drogué qui... Mais je ne suis tout de même pas une obsédée sexuelle ! La preuve c'est que, depuis le départ de l'ASTROLABE, je... »

C'est à ce moment que l'homme nu dit :

— Venez. Nous connaissons un sûr refuge. Alors, elle le suivit. Elle l'eût suivi n'importe où, même dans le Puits de Ténèbres ! Et pourtant il manquait de maturité d'esprit, il n'était pas très intelligent (il ne pouvait l'être, étant donné l'existence qu'il menait : vivre nu, s'éclairer avec des torches de résine). Mais... quel homme c'était ! Bref, elle le suivit.

* *

*

... Philippe avait eu un bref regard, admiratif et peut-être teinté d'envie, pour l'homme nu. Puis il avait très longuement étudié Caty. Une merveille. Hélène Dupont, un peu plus grande que lui, au visage sec et autoritaire, était complètement éclipsée par cette jeune femme

plus que belle : jolie.

Il écoutait ce que disait l'homme nu, il répondait machinalement, mais il pensait à tout autre chose. D'abord, bien sûr, à cette merveille qu'était Caty. Puis tout de suite à ça : c'était invraisemblable.

Quoi ? Que les Humains de cette planète inconnue, qui vivaient sans vêtements et s'éclairaient avec des torches parlaient le même langage que l'équipage de l'ASTROLABE. Inimaginable.

Pendant qu'il accompagnait Caty (Hélène s'était portée à hauteur de l'homme nu) il demanda à voix basse :

— Êtes-vous des naufragés ?

— Naufragés ? Qu'est-ce que c'est ?

Il ferma les yeux, essayant de se mettre à la place de cette jeune « sauvageonne ».

— Avez-vous déjà vu des astronefs tels que le nôtre ?

— Astronef ? Je crois que les Ancêtres donnaient ce nom aux Bêtes de Métal. Mais nous n'en avons jamais vu, sinon les vôtres.

De plus en plus inimaginable !

— Mais... d'où venez-vous ?

— De notre grotte-refuge, bien sûr !

Il fit la moue, impatienté.

— Caty... C'est bien votre nom ? Je...

Elle lui coupa tranquillement la parole :

— Pourquoi me dis-tu « vous » ? Chez nous, c'était réservé aux Vieux, un terme de déférence. Mais je ne suis pas vieille !

— Non, certes, Caty ! Et je répète ma question : ton compagnon et toi, vous êtes humains comme ma compagne et moi. Vous parlez un langage qui est le nôtre. Or, nous venons d'une planète dont les Humains, jusqu'à présent, n'ont jamais colonisé un autre monde. Comment cela est-il possible ?

— Je ne sais pas.

Elle le regardait d'un air bizarre. Soudain elle murmura :

— Tu as dit : « ma compagne et moi ». Aimes-tu cette femme ?

— Je ne sais pas, répondit Philippe.

Il ajouta, mal à l'aise :

— Du moins, je ne sais plus... Et toi ? Aimes-tu cet homme qui vit avec toi ?

— Je ne sais pas, répondit Caty pensive. Dix minutes plus tôt, elle eût dit : « Oui. »

* *

*

... La grotte était ouverte. Caty dit : « Entrez », mais devant ce gouffre d'ombre ils hésitèrent. Cela ressemblait au Tunnel et au Puits

d'obscurité...

Caty ajouta avec une certaine tristesse :

— Ne craignez rien. Nous sommes seuls sur cette terre. Seuls avec la Nuit. Et quand cette pierre est roulée dans l'entrée de la grotte elle ne peut plus rien contre nous.

Ils la suivirent. L'homme nu se cramponna à un rocher qui roula dans une faille du sol – et Hélène, malgré elle, admirait ses attitudes dignes des sculptures antiques. Le rocher ferma l'orifice.

— Occupe-toi du Feu, dit l'homme à Caty. Il est presque éteint. À cette saison, les soirées sont un peu fraîches.

Pensif, il regardait Hélène et Philippe :

— C'est peut-être parce que vous craignez le froid que vous portez cette carapace ?

Hélène répondit tout de suite :

— Non. Mais grâce à notre astronef nous visitons des planètes sur lesquelles... heu...

Un temps de silence, puis :

— Une planète ! Savez-vous ce que c'est ?

L'homme nu se mit à rire :

— Depuis que nous nous sommes rencontrés, j'ai l'impression que vous nous prenez pour des sauvages, fit-il. Une planète est un astre qui tourne autour d'une étoile.

Il continuait à rire et ajoutait :

— La formule de l'acide sulfurique est S04H2 , et l'eau, H20 , est une combinaison d'oxygène et d'hydrogène.

Il y eut un temps de silence. Philippe et Hélène essayaient de comprendre.

— Voyons, murmura Hélène...

Elle étudiait l'intérieur de la caverne, constatait que Caty, agenouillée, tentait de ranimer, avec des brindilles, un brasier défaillant. Dans la grotte, il n'y avait aucun appareil de chauffage, aucun ustensile de cuisine, aucun luminaire sinon une des torches que l'homme nu avait accrochée à la paroi rocheuse.

— Voyons... Vivez-vous *volontairement* de cette façon ?

— Oh, non ! répondit-il. Certes non ! Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

C'était déjà si lointain qu'Hélène ne s'en souvenait plus.

— Quelle question ?

— C'est peut-être parce que vous craignez le froid que vous portez cette carapace ?

Du bout du doigt, il touchait la « combinaison d'espace » de la jeune femme. Hélène rougit.

— Non. Du moins pas ici... Il fait plutôt chaud... et même très chaud ! Mais grâce à notre astronef nous étudions l'atmosphère des

planètes sur lesquelles nous faisons halte... Afin de savoir si cette atmosphère est respirable par les humains...

— Nous savons ce qu'est l'atmosphère, répondit-il doucement. Oxygène, azote, un peu de gaz carbonique... et des gaz rares dont j'ai oublié le nom. Je t'avoue que j'ignore tout de ces constituants, mais je les connais.

Elle le regardait, bouche bée.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-elle.

— Mon père m'a appris ce qu'il savait. Il le tenait de mon grand-père.

Très vite, elle dit :

— Il n'y a qu'une explication ! Vous parlez notre langue, vos connaissances sont semblables aux nôtres... Vous êtes les descendants de naufragés dont l'astronef s'est posé en catastrophe sur cette planète et n'a pu repartir...

— Astronef ? Tu veux dire Bête de Métal ?

— Oui.

Mais pourquoi connaissait-il la formule de l'acide sulfurique et la composition de l'air, alors qu'il ignorait le mot « astronef » ?

— Ton grand-père venait d'une Bête de Métal, n'est-ce pas ? demanda-t-elle encore.

— Je ne sais pas. Jamais les Vieux ne parlaient de cela.

* *

*

... Tout à coup, Hélène blêmit. Elle avait tout à fait oublié l'ASTROLABE. Or, elle s'en souvenait maintenant, elle n'avait pas entendu le fracas des réacteurs !

L'ASTROLABE n'avait pas décollé ! Hélène abandonna l'homme nu et alla vers Philippe.

Celui-ci s'était assis à même le sol, comme la jeune Caty, et discutait avec cette dernière.

Une petite pointe de jalousie égratigna le cœur d'Hélène, puis elle se dit qu'elle était sotte, qu'il n'y avait jamais rien eu entre Lemarchand et elle et que, par conséquent, il ne lui devait rien.

Pourtant, pour la première fois, elle l'interpella par son prénom.

— Philippe ?

Il tourna la tête vers elle :

— Oui, Hélène ?

C'était bien mieux ainsi, pensa-t-elle. Elle eût été atrocement vexée s'il avait dit « Votre Honneur ? ».

— L'ASTROLABE n'a pas décollé, murmura-t-elle.

Il se leva, saisi. Pas plus qu'elle, il n'y avait pris garde.

— C'est vrai... c'est vrai ! souffla-t-il. Mais alors...

— Il paraît que la Nuit se joue des blindages métalliques...

Caty hochait la tête :

— La Nuit se joue de tout, sauf de la terre et des rochers.

— Mais nos compagnons ?

— Étaient-ils nombreux ? demanda l'homme nu qui s'était approché.

— Huit.

L'autre hocha la tête :

— Cela va faire beaucoup de Présences, dit-il à Caty.

Et cette dernière, avec une moue chagrine, répliqua :

— Huit... Plus les nôtres... Nous n'aurons plus une seule nuit tranquille !

Hélène les regardait sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle enfin.

— Eh bien...

Mais l'Inspectrice générale n'écoutait plus. Dans la pénombre au fond de la grotte, le commandant Holden venait d'apparaître, en compagnie du jeune Gomez, le physicien du bord.

— Commandant ! Vous avez donc su nous retrouver ?

Elle se précipita vers les deux nouveaux venus, et son élan était tel qu'elle ne put s'immobiliser assez tôt et qu'elle heurta Holden.

Elle le heurta ? Non. Avec un hurlement d'épouvante, elle passa à travers le corps du commandant. Le corps ? Non, l'illusion d'un corps.

L'homme nu eut à peine le temps de courir vers elle et de la saisir dans ses bras musclés : elle perdait connaissance.

Caty gémissait :

— Vos Présences à vous... et les nôtres... Ce sera intenable !

Philippe, le souffle court, la prit dans ses bras. Il continuait à regarder les deux Présences. Comme toujours, celles-ci cherchaient maladroitement à imiter leurs gestes, aussi, avec une lenteur de cauchemar qui n'en finit pas, l'ombre d'Holden arriva-t-elle à prendre dans ses bras celle de Gomez.

* *

*

... Ils passèrent une nuit atroce. Hélène s'était allongée près de l'homme nu, Philippe près de Caty.

Et les deux Présences s'étaient couchées près d'eux, le petit Gomez près du commandant Holden.

Personne ne ferma l'œil jusqu'au lever du jour. Et, au matin, les deux Présences disparurent tout à coup, on ne savait comment.

DEUXIÈME PARTIE

LES SURVIVANTS

CHAPITRE PREMIER

Je ne pouvais fermer l'œil et pourtant, comme Caty, j'étais habitué aux Présences ! Peut-être avions-nous eu tort de ne pas nous allonger côte à côte. L'un contre l'autre, alors que nos chairs se frôlaient, on éprouvait un sentiment de sécurité.

Et ce n'était pas le cas près d'Hélène, la nouvelle venue. Il y avait plus d'une heure que nous étions là, immobiles sous la clarté dansante du feu dans lequel Caty avait placé une énorme bûche, quand je crus comprendre pourquoi je ne dormais pas.

Je me soulevai sur un coude et je grommelai en regardant Hélène :

— Enlève donc ta carapace !

Tout d'abord, elle ne comprit pas, puis elle fronça les sourcils, et enfin elle sourit.

— Ma combinaison d'espace ? murmura-t-elle. Pourquoi pas ?

Elle se leva. Je regardais avec beaucoup d'intérêt. Dès que j'avais vu son visage, j'avais su que je la préférerais à Caty... mais je ne pouvais m'empêcher de penser aux Presque, à ces parodies d'humains qui, tout en étant parfaitement vivants, présentaient d'étranges particularités anatomiques.

Et si cette femme, que je préférerais à Caty, avait une bouche à hauteur de l'estomac ? Il y avait en moi une intense curiosité... et une certaine crainte.

— Viens m'aider ! demanda-t-elle.

Je me levai et m'approchai d'elle.

— Dans le dos du vêtement, fit-elle, il y a une fermeture à glissière. À la rigueur, je pourrais la manœuvrer, mais ce n'est pas facile...

« Fermeture à glissière ? » Qu'est-ce que c'était que ça ? Je palpais, du bout des doigts, sans comprendre comment on pouvait retirer cette maudite carapace.

— Et alors ? murmura-t-elle avec impatience.

— Que dois-je faire exactement ? demandai-je, avec une certaine honte de ma maladresse.

Elle fit claquer sa langue avec impatience et, au lieu de me répondre, appela :

— Philippe ?

Il se leva, bâilla, s'étira, puis vint vers nous.

— Oui ?

— Voulez-vous m'aider à ôter la combinaison d'espace ?

— Volontiers.

Ainsi, ils ne se tutoyaient pas. Bizarre. Elle l'avait pourtant affirmé, ils se connaissaient depuis des semaines. Avec attention, je regardai ce

qu'il faisait. Il prit entre les doigts une petite languette, tira... Cela fit Zzzzz... Et la carapace s'ouvrit.

Malheureusement, cela ne me permit pas de juger de la couleur de la peau d'Hélène. Car au-dessous elle portait autre chose, une étoffe tissée semblable à celle que nous utilisions pour nos sacs, mais beaucoup plus fine.

Elle sortit de sa carapace, avec l'aide de Philippe. Je fus très déçu : elle était entièrement couverte d'étoffe. Pourquoi ? Un soupçon germait en moi. Pour quelle raison un être humain eût-il ainsi dissimulé son corps ? Je n'en voyais qu'une : elle voulait cacher quelque difformité. Elle n'était pas tout à fait humaine : c'était une Presque.

Pensif et, je le répète, très déçu, je la regardai pendant qu'elle aidait son compagnon à dépouiller ce qu'ils nommaient « combinaison d'espace ». Au-dessous de sa carapace, il était, lui aussi, couvert d'étoffe.

— Ouf ! murmura-t-elle enfin en riant. Ça va beaucoup mieux !

Elle me regardait, mais je lui tournai le dos et je m'allongeai de nouveau sur le sol sans prononcer un mot. Est-ce qu'elle avait une bouche sur l'estomac ? Est-ce que son compagnon était affligé d'un sexe en tire-bouchon ? C'étaient des Presque, puisqu'ils n'osaient pas se montrer nus !

Puis tout à coup j'eus conscience de ma stupidité. Les Anciens qui m'avaient élevé avaient été formels : les Presque parlaient, mais on ne comprenait rien à leur langage. Or Hélène et Philippe utilisaient les mêmes mots que nous ! Donc, ils n'étaient pas des Presque, mais des Humains.

Pourtant, il me fallait une certitude. Hélène s'était couchée près de moi, et Philippe était revenu près de Caty qui, elle, ne s'était pas levée et nous avait regardés avec indifférence.

Je chuchotai :

— Pourquoi portes-tu cette étoffe sur toi ?

— C'est la coutume, fit-elle d'une voix troublée.

— Pas ici !

Il y eut un long silence, puis Philippe, qui avait tout entendu, maugréa :

— Nous n'avons pas l'habitude de vivre nus !

Avec curiosité, je demandai :

— Pourquoi ?

— Eh bien... parce que nous avons été élevés ainsi.

Il ajouta après réflexion :

— Vous-mêmes, ça doit être pareil, non ? N'y a-t-il pas des choses que vous n'accomplissez qu'avec gêne en public parce qu'on vous a appris, quand vous étiez jeunes, que « ça ne se fait pas » ?

Je cherchai au fond de ma mémoire et, en toute sincérité :

— Non, je ne vois rien de ce genre... D'ailleurs, Caty et moi vivons seuls depuis bien longtemps... Alors, le « public »... Nous agissons toujours à notre guise... quand c'est possible et qu'il n'existe aucun danger.

Tout à coup je pris conscience de ce que je mentais. Quand les Présences surgissaient dans la grotte, elles ne représentaient aucun danger pour nous... Et pourtant, Caty et moi, nous ne pouvions nous résoudre à nous aimer devant elles.

Caty avait grogné quelque chose, que je n'avais pas compris.

— Qu'as-tu dit ? murmurai-je.

Nous étions allongés dans la pénombre aux flammes dansantes et j'avais envie de rire, parce que je croyais deviner que Caty avait comme moi pensé à la gêne que nous éprouvions devant les Présences. Et sans doute grognait-elle pour faire plaisir à Philippe, comme j'aurais grogné pour faire plaisir à Hélène (qui décidément, ce n'était pas admissible, ne devait pas avoir une bouche à hauteur de l'estomac. Ce que je devinais d'elle sous l'étoffe légère dont elle était vêtue ne révélait aucune monstruosité physique, au contraire !).

Je demandai de nouveau à Caty :

— Qu'as-tu dit ?

Elle se mit en colère ! Certes, elle était très impulsive, mais je ne comprenais pas les raisons de cette hargne subite. Quand nous étions seuls, nous parlions très peu car nous vivions dans une sorte de rêve, et il advenait souvent que l'un de nous ne comprît pas tout de suite ce qu'avait dit l'autre.

Tranquillement, j'expliquai :

— Je n'ai pas entendu ce que tu viens de dire, Caty. Je pensais à autre chose.

— À autre chose, ou à quelqu'un d'autre ?

Je dus faire effort pour ne pas me lever, tant ma surprise était grande, mais je fermai les yeux et, conciliant :

— Voyons, Caty ! Je pense à cette femme comme tu penses à cet homme. Tu ne peux le nier : tu t'es allongée près de lui comme je me suis allongé près d'elle.

— Ce n'est pas vrai ! protesta-t-elle. C'est elle qui s'est allongée près de toi.

— C'est possible, mais ça ne change rien : je serais allé près d'elle.

Philippe dit à voix haute :

— Dieux du ciel... Ils n'ont aucune pudeur !

— Ce n'est pas tout à fait cela, répliqua Hélène. Ils sont simples comme de grands enfants.

Je ne protestai pas, mais je jubilais. Je me disais que, lorsque les Présences auraient disparu et que je serais seul avec elle, je lui

montrerai ce que peut un « grand enfant » tel que moi.

Et elle avait envie de le savoir : pas difficile de le deviner aux regards qu'elle m'avait lancés !

Quant à Caty, j'éprouvais beaucoup d'affection pour elle, mais je n'ignorais pas qu'elle me subissait, voilà tout. Et précisément parce que j'avais de l'affection pour elle, je désirais que Philippe qui, bien qu'il fût moins solide que moi, paraissait normalement bâti, lui procurât cet extrême plaisir que jamais je n'avais su lui donner.

N'est-il pas normal qu'un homme et une femme « se choisissent », ce que nous n'avions jamais pu faire, Caty et moi, puisque nous étions les seuls survivants ?

* *

*

... On ne parvenait pas à dormir. Habituellement, les Présences se tenaient tranquilles, se contentant de nous observer et d'imiter nos gestes.

Cette fois, j'ignore pourquoi (peut-être parce que c'étaient des Présences étrangères venues avec nos nouveaux compagnons) elles ne cessaient de se lever, de se coucher, de marcher, de gesticuler, d'aller au fond de la grotte, de revenir...

Au passage, l'une d'elles fit mine de jeter une branche morte dans le feu. Je le savais déjà, elles possédaient une certaine mémoire. Bien sûr, elle ne put y parvenir, mais cela commença à m'inquiéter tout comme lorsqu'elle revint vers nous et que, debout, ses jambes impalpables passèrent à travers le corps d'Hélène qui cria son épouvante.

Je dis :

— N'y prends pas garde. Ce ne sont que des simulacres d'humains.

— Je ne m'y habituerai jamais ! murmura-t-elle.

Bien sûr. Caty et moi, nous n'avions jamais pu nous y habituer. Alors, eux, pour la première fois qu'ils les voyaient !

Je roulai sur le côté pour voir Caty et Philippe. Ils ne dormaient ni l'un ni l'autre. Et je savais qu'ils ne parviendraient pas à dormir. Alors je demandai à Hélène :

— Raconte.

— Quoi ?

— Raconte tout ! D'où vous venez... comment on vit chez vous... ça nous rappellera peut-être les Légendes dont nous parlaient les Vieux avant la naissance de la Nuit. Il n'est pas possible que nous n'ayons pas une souche commune, puisque nous parlons le même langage. Les Presque ne le pourraient pas.

— Qu'est-ce que les « Presque » ?

— Raconte d'abord. Je t'expliquerai tout ensuite.

Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris combien je l'avais vexée. Oui, bien plus tard, quand Philippe me confia ce que signifiait « Inspectrice générale », et « Son Honneur », et surtout quand j'eus appris que, sur leur planète, il y avait des milliards d'humains, dont près de la moitié obéissaient sans discuter aux ordres du père d'Hélène.

Des milliards ! Je n'avais qu'une vague idée de ce que cela représentait. Parfois, je m'étais amusé à compter les arbres sous lesquels nous passions dans l'immense forêt et j'avais rarement dépassé le nombre mille. Certes, il y avait des arbres de tous côtés, mais un million, ça fait déjà mille fois mille, et un milliard ça fait mille millions !

Plus d'humains sur leur planète qu'il n'y avait d'arbres chez nous... alors que chez nous nous n'étions plus que deux : Caty et moi.

Donc, je lui demandai :

— Raconte tout...

Après un long silence (fait d'orgueil blessé, mais je ne le sus que plus tard) elle se mit à parler. De temps en temps Philippe l'interrompait pour ajouter quelque détail.

Caty et moi, fascinés, nous demandions si nous devions y croire ! Puis, parce que j'aime manifester mon existence quand on me parle pendant longtemps, j'interrompis Hélène :

— Si j'ai bien compris, il existe sur votre planète deux immenses assemblages de population ?

Elle rit :

— Assemblage n'est pas le terme exact !

— Mais ils sont tous humains ?

— Certes !

— Même les noirs, les jaunes... et les rouges ?

— Oui...

Elle hésitait. Elle reprit :

— Autrefois, cette question de couleur d'épiderme avait beaucoup d'importance. Actuellement, beaucoup moins. En fait, une partie des Blancs s'est alliée aux Noirs, les autres se sont alliés aux Jaunes. Quant aux Rouges, ils ont pratiquement disparu.

Je m'étais tourné vers elle et je la dévisageais, pensif.

— Tu m'as dit que l'entente entre les deux groupements était parfois très mauvaise. Et que de temps à autre la guerre menaçait. Oui, je sais ce qu'est la guerre. Mais chez vous, pourquoi ? Parce que les Jaunes détestent les Noirs ?

— Pas du tout !

— Alors ?

Elle soupira.

— C'est très difficile à t'expliquer, reprit-elle enfin, parce que vous vivez à deux, alors que nous sommes des centaines de millions. Pour guider des centaines de millions d'humains, il faut des Lois, des Règlements, des gens qui édictent ceux-ci... des Chefs, comprends-tu ?

— Bien sûr ! Au village, avant la Nuit, nous étions régis par une Loi.

C'était passionnant, de discuter ainsi alors que jamais Caty ne m'avait posé de question de ce genre. De nouveau j'avais fermé les yeux. J'essayais d'imaginer le monde qu'elle me décrivait, mais cela dépassait mon entendement.

— Voyons, demandai-je enfin... Si dans ton groupement je tuais quelqu'un pour lui dérober sa nourriture, que me ferait-on ?

— Probablement, on te tuerait.

— Bien. C'était ainsi au village. Mais dans l'autre groupement ?

— Quoi ?

— Dans l'autre groupement, que me ferait-on ?

— On te tuerait aussi.

— Alors, quelle différence ? demandai-je.

Elle commença en hésitant :

— Ce n'est qu'un point de détail... Tout à fait particulier... Sur les questions très importantes, il y a d'énormes différences !

Philippe intervint d'un ton narquois :

— Entre les deux régimes, en fait, il n'y en a qu'une : ce n'est pas le même homme qui détient le Pouvoir des deux côtés. À part ça, ici comme là, ceux qui administrent sont les plus malins, que les scrupules n'étouffent pas.

— Philippe ! protesta-t-elle.

Il grogna, se coucha sur l'autre côté et se tut. Moi, je bâillai. Pour autant que je veuille « apprendre », ces choses-là me dépassaient. Il fallait que je réfléchisse... et que je me repose.

— On en reparlera une autre fois, dis-je.

Et, pour bien lui montrer ma détermination, je tournai le dos à Hélène.

CHAPITRE II

Les Présences avaient disparu au petit jour, ce qui n'était pas toujours le cas et l'homme nu, en roulant le rocher sur ses rails naturels, aperçut l'aube au-dessus de la forêt et cria :

— Debout ! Il faut y aller !

— Où ça ? demanda Philippe assis près de Caty qui s'étirait.

C'est elle qui répondit :

— À la rigueur, nous aurions assez de nourriture pour nous deux, mais il faut bien que vous mangiez aussi. Alors, il faut aller jusqu'au village. Et c'est loin.

— Si loin que ça ?

— Le soleil est là-bas, encore caché par la forêt, fit-elle. Eh bien, quand nous reviendrons, la Nuit nous suivra. C'est ainsi presque chaque jour, sauf quand nous sommes trop fatigués.

— Mais... ne pouvez-vous trouver plus près, autour de vous ?...

— Rien n'est comestible, murmura-t-elle. Tu l'as certainement remarqué, sous les sapins le sol est à peu près nu. Les collines sont rocailleuses, et il n'y a qu'un peu d'herbe. Quant aux animaux... Depuis que la Nuit a triomphé, il n'en existe plus.

Elle eut un rire sans gaieté :

— Je ne vois pas comment nous pourrions manger les Présences, fit-elle, sans quoi ce serait une solution tout à fait à mon goût. Nous en nourrir et nous en débarrasser à la fois ! Quel rêve !

Elle toisait Philippe qui se levait et elle demanda avec sollicitude :

— Des heures de marche ! En auras-tu la force ?

Il la regardait, une lueur amusée dans les yeux, mais il ne répondit rien. Tout jeune qu'il fût, il savait que certaines femmes, surtout parmi les plus jeunes, cherchent à dorloter leur amant. Une forme d'instinct maternel, à laquelle les psychanalystes donnaient un nom qu'il avait oublié. Or, depuis qu'il était près de Caty, elle n'avait cessé de s'inquiéter à son sujet.

Des heures de marche... Elle n'avait pas la moindre idée de l'entraînement intensif que l'on imposait aux astronautes ! Il avait envie de lui dire : « Quand tu seras fatiguée, je te porterai ! »...

Mais il s'en abstint. Elle s'intéressait à lui d'une certaine façon... pourquoi la décevoir ?

Pensive, elle jugeait la carrure du jeune homme, et concluait :

— Je crois que tu es plus solide qu'il n'y paraît. C'est comme moi : j'ai l'air frêle, mais je peux porter beaucoup de choses.

— De la nourriture ?

— Oui... Et certains objets, quand on en trouve. Malheureusement

il ne reste plus grand-chose.

Soudain, elle tendit la main, palpa la ceinture de Philippe et, hochant la tête :

— Parfait. C'est assez solide pour qu'on y attache des paquets.

Il allait répliquer « Je peux aussi bien les porter sur mes épaules ! » mais Hélène l'interpellait :

— Nous perdons du temps. La première chose à faire, c'est d'aller jusqu'à l'ASTROLABE.

La voix troublée, elle ajouta :

— Nous n'avons vu que deux... spectres ici. Peut-être nos compagnons ne sont-ils pas tous morts et ont-ils besoin de nous.

Caty fit la moue :

— Si nous nous attardons, nous n'aurons plus le temps d'aller au village chercher de la nourriture ! Et si nous n'y allons qu'à deux, il nous sera difficile d'en porter pour quatre !

— Ces temps-là sont finis, affirma Hélène en haussant les épaules. Dans l'astronef, il y en a pour des mois et des mois.

* *

*

... C'est cette idée de nourriture, si proche d'eux, qui, plus encore que la curiosité, décida Caty et son compagnon à remettre leur départ vers le village.

Ils s'acheminèrent tous quatre vers l'astronef – vers la Bête de Métal. Chemin faisant, Hélène posait quelques questions.

— Pourquoi n'êtes-vous pas entrés dans le premier astronef, celui qui est presque couché ? Avez-vous eu peur ?

— Nous n'avons peur de rien, répondit avec orgueil l'homme nu qui marchait près d'elle. Même pas des Présences, même pas de la Nuit. Nous sommes allés vers ce que tu nommes « astronef » et nous avons essayé d'y entrer.

— Eh bien ?

— Tous les orifices apparents étaient fermés, et de telle façon que nous n'avions aucun moyen pour les ouvrir.

Hélène se tourna vers Philippe qui la suivait avec Caty et, parce que les sourcils du jeune homme se fronçaient, elle comprit qu'une crainte identique les assaillait.

Si ceux de l'ASTROLABE avaient verrouillé de l'intérieur les portes étanches du sas d'entrée, et qu'ils fussent tous morts, tués par la Nuit, il n'existait aucun moyen d'entrer dans l'astronef !

* *

*

... Pouvaient-ils deviner ce qui s'était passé ? Ils ne le surent jamais.

En réalité, malgré l'insistance d'Hélène au cours de sa conversation par radio avec le commandant Holden, ce dernier n'avait pu se résoudre à décoller en abandonnant, ne fût-ce que pendant quelques heures, la fille de Dupont-Granit, dictateur de l'Europe. Il imaginait ce qui l'attendait à son retour s'il annonçait la disparition de Son Honneur !

Il avait choisi deux hommes, qu'il avait armés, comme lui-même, de pistolets laser, il était sorti et s'était mis en marche vers la forêt.

Trop tard. Ils avaient entrevu, comme à travers un verre fumé, l'agonie de hautes flammes – puis l'obscurité s'était épaissie au point de tout masquer autour d'eux... alors pourtant qu'ils continuaient à voir scintiller le satellite dans un ciel très clair.

Philippe et Hélène leur avaient communiqué trop peu d'indications pour qu'ils pussent comprendre que la Nuit se précipitait sur eux après avoir éteint le foyer d'incendie.

Pourtant, alors qu'ils étaient bloqués au fond d'un puits de ténèbres, Holden, ne sachant que faire, tira sur le mur d'obscurité, très haut. Aucun sapin n'était assez proche pour s'embraser, mais la Nuit se mit en colère.

Elle se referma d'un seul coup sur les trois hommes et, d'eux, il ne resta plus que des Présences.

* *

*

... Mais, avant de quitter l'ASTROLABE, Holden, afin de pouvoir rentrer très vite si cela devenait nécessaire, avait demandé que l'on ne verrouillât pas la porte du sas.

* *

*

... Et c'est pourquoi celle-ci s'ouvrit dès la première sollicitation. Philippe entra le premier.

Deux tubes fluorescents brillaient sur les parois.

Tout de suite, il comprit que l'ASTROLABE ne renfermait plus personne de vivant. Car le règlement du bord prévoyait que l'on devait éteindre la lumière dans le sas lorsqu'on ne l'utilisait pas.

Il ouvrit la seconde porte. Hélène le suivait. Il se tourna vers elle :

— Hélas ! fit-il simplement.

Elle hocha la tête. Holden avait été dévoré par la Nuit, ils en avaient la certitude puisqu'ils avaient vu sa Présence. Mais les autres avaient disparu comme lui puisque la lumière était allumée dans le sas.

Et en effet, il n'y avait plus personne dans l'ASTROLABE.

Lorsqu'ils en furent bien persuadés, Hélène et Philippe recommencèrent à penser à leurs nouveaux compagnons. Ils les avaient oubliés. Plus tard, ils se dirent – tous les deux – qu'ils auraient dû comprendre alors que Caty et l'homme nu représentaient pour eux beaucoup moins que l'équipage de l'ASTROLABE, c'est-à-dire la possibilité de regagner la Terre. Sur le moment, cela leur échappa.

Ils revinrent vers le sas. Caty et l'homme nu étaient là, à quelques pas de l'astronef.

— Venez ! cria Philippe.

Caty eut un mouvement vers lui, mais s'immobilisa en secouant la tête.

— Eh bien, fit Hélène surprise... Que redoutez-vous ? Il n'y a aucun danger !

— Cela nous est interdit, répondit l'homme nu.

— Ah bah ! Pourquoi cela ?

— Les Légendes sont formelles. Les Bêtes de Métal emportent les humains on ne sait où, mais ne les ramènent pas sur leur planète. C'est une des choses que nous savons grâce aux Ancêtres.

Philippe serra le bras d'Hélène au point qu'elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir.

— Comprenez-vous ce que ça signifie ? souffla-t-il.

Elle se dégagea d'un mouvement sec.

— Je ne suis pas idiote. Ce sont probablement les descendants d'un équipage qui, voilà très longtemps, a posé son astronef en catastrophe sur cette planète et n'a pu repartir. Ce qui explique qu'ils parlent à peu près notre langage.

— Oui, dit Philippe. Et les membres de cet équipage-là, qu'ils nomment les Ancêtres, ont très peu parlé des voyages interstellaires, peut-être par haine de cette technologie qui, défailante, ne leur avait pas permis de regagner la Terre. Hélène...

Il murmurait, la tête basse :

— Oh, Hélène... Imaginez-vous qu'ils n'étaient peut-être que deux, comme nous ? Si nous étions dans leur situation... seuls sur un monde nouveau... Et si nous avions des enfants... Est-ce que vous leur expliqueriez comment nous sommes venus ici ?

— Je ne sais pas. Peut-être pas, avoua-t-elle.

En rêvant, elle regardait Caty et l'homme nu.

Peut-être en effet n'eût-elle rien dit dans une telle situation. À quoi bon faire miroiter aux yeux des déshérités les richesses des

milliardaires ?

— Venez donc ! cria-t-elle de nouveau. Nous avons beaucoup de nourriture à bord.

— Ne peux-tu nous l'apporter hors de la Bête de Métal ? demanda l'homme nu.

— Pourquoi ? Il n'y a aucun danger !

Il se balançait d'un pied sur l'autre, regardait Caty. Celle-ci, très pâle, secoua la tête :

— Si nous entrons dans la Bête de Métal, nous ne reverrons plus jamais notre planète.

Hélène se mit à rire du bout des lèvres et, avec un certain mépris :

— Nous sommes ridicules en portant des vêtements parce qu'on nous a habitués à en porter, n'est-ce pas ? Alors que vous, rien ne vous arrête !

— Quand il n'y a pas de danger, riposta Caty. Or, cette fois, il y en a un.

Hélène haussa les épaules et entraîna de nouveau Philippe dans l'astronef. Ils savaient où se trouvaient les sachets de comprimés nutritifs. Peut-être les bactéries et les algues qui emplissaient les cuves de cultures hydroponiques avaient-elles été détruites par la Nuit, mais ils ne tentèrent même pas de le savoir.

Ces algues-là n'étaient nécessaires que dans l'Espace, quand on manquait de tout produit naturel. Elles n'étaient plus utiles sur cette planète, puisque les rescapés y avaient survécu pendant des années.

Ils sortirent. Philippe referma le sas. Hélène tendait à Caty et à l'homme nu des comprimés nutritifs. Ils les regardaient avec surprise :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un de ces comprimés vaut un repas, affirma Hélène. Avalez-le et buvez un peu d'eau... Au fait ? Où trouvez-vous de l'eau ?

— Il y a une source à mi-chemin de la grotte.

* *

*

... Lorsqu'ils eurent ainsi « mangé » et bu, Hélène décréta que l'on irait jusqu'au village, bien que l'on n'eût plus besoin de nourriture. L'homme nu grommela qu'il était déjà tard, que l'on n'aurait peut-être pas le temps de revenir jusqu'à la grotte-refuge.

— Nous en aurons tout le temps, affirma Hélène, car au retour nous ne porterons rien. Nous pourrions donc marcher beaucoup plus vite.

Ils se laissèrent convaincre, et l'on s'achemina vers la forêt.

CHAPITRE III

Dans son refuge diurne, la Nuit rêvassait. Car, comme les Humains, elle était douée de raisonnement et de mémoire. Et donc il lui advenait de rêver.

Qu'était-elle ? Le plus savant des Humains n'eût pu le dire. Seule « explication », ô combien décevante : une forme particulière d'énergie. Tout comme la matière. Mais la Nuit n'avait rien de matériel. Rien. Elle n'était qu'Énergie, « d'une forme particulière ».

D'où venait-elle ? Elle seule eût pu le dire – et peut-être l'avait-elle confié à ceux qu'elle avait dévorés. Le fait que leur apparence physique avait disparu n'impliquait pas à l'évidence qu'ils avaient été détruits en tant que « personnalités ». La Nuit prenait la matière vivante animale, la dissociait, la transformait en un genre d'énergie comparable à la sienne propre. Mais peut-être la mémoire de chaque disparu subsistait-elle sous une forme personnalisée... ce qui eût expliqué les Présences.

Un seul fait semblait certain : elle n'appartenait pas à notre monde. Elle venait d'ailleurs. On aurait pu fouiller pendant des milliers de siècles tous les astres de notre Galaxie, et tout l'espace interstellaire, sans rien découvrir qui ressemblât à la Nuit.

Certes, elle venait d'ailleurs, d'un autre Univers, et elle le savait, et elle tendait toutes ses forces afin de revenir « chez elle », dans cet Univers qu'elle avait quitté par suite d'une catastrophe, et dans lequel on ignorait ce phénomène auquel elle était allergique, et qui l'affolait : la Lumière.

Tendre toutes ses forces... Mais celles-ci n'étaient pas encore suffisantes ! Cela aussi, elle le savait. Elle devait briser le continuum, ou plutôt le percer – et peu importait le diamètre de l'orifice – mais pour cela elle devait disposer d'une quantité d'énergie qu'elle était loin encore d'avoir accumulée.

Certes, les proies, dans ce monde, étaient infiniment plus nourissantes que dans le sien... mais aussi infiniment plus rares ! En outre, elle ne pouvait chasser sous la Lumière, et même la faible clarté du satellite la gênait beaucoup quand celui-ci était à son plein.

Où était-elle ? Eh bien, chose étrange, elle avait adopté la même tactique que certains de ces Humains qu'elle pourchassait. Quand l'astre du jour éclaboussait de rayons cette face de la planète, la Nuit se dissimulait dans la montagne aux cavernes profondes. La lumière n'y avait jamais pénétré. Là, la Nuit se sentait chez elle, et rêvassait en attendant la fin du jour.

À quoi pensait-elle ? À une foule de choses très différentes, qui

éclataient dans sa mémoire pour disparaître presque aussitôt.

À son premier contact avec cet Univers d'abord. Après son passage en catastrophe d'un Univers à l'autre, elle s'était retrouvée dans une obscurité toute relative. (C'était la nuit sur cette face de la planète, mais la Nuit ignorait la nuit. Elle n'avait nullement conscience d'une possible succession des ténèbres et de la lumière puisque dans son Univers à elle la Lumière n'existait pas, ou si peu !)

Cependant, il y avait au-dessus d'elle, très haut dans le ciel, des points d'une énergie inconnue, qui clignotaient. Tout de suite elle sut que cette énergie-là lui était néfaste, et qu'elle serait contrainte à lutter pour la supprimer.

Comment eût-elle deviné, elle qui n'avait jamais vu la moindre étoile, que pour elle la bataille était perdue d'avance ? Certes, elle pouvait vaincre les vibrations lumineuses d'une torche, d'un projecteur, voire de plusieurs sapins enflammés.

Mais dès que le premier jour (pour elle) s'était levé, après qu'elle eût lutté pour vaincre, grâce à un écran énergétique, la vague clarté d'un satellite, dès que l'astre flamboyant avait émergé sur l'horizon au-dessus de la forêt, elle s'était su vaincue.

Toute lutte devenait impossible. Elle ne pouvait même pas rester là, passivement : la Lumière l'eût tuée. De toute urgence, il fallait découvrir un abri, un refuge.

Elle pensa d'abord le trouver sous les feuillages des sapins les plus proches, où régnait encore la pénombre. Mais bien vite elle comprit que son monstrueux adversaire, l'énorme boule de feu qui s'élevait dans le ciel, aurait raison de cette faible protection végétale.

Elle reflua alors vers la montagne et, aux abois, déjà torturée par les rayons de l'aurore, elle s'engouffra dans une faille rocheuse.

La chance était pour elle. Cette faille donnait accès à toute une suite de cavernes obscures où la Nuit s'installa. Elle n'en sortait que lorsque l'astre disparaissait au loin au-dessus des collines. Et elle en sortait uniquement pour accroître son potentiel énergétique.

Non pour « manger » – elle n'en avait nul besoin, ne dépensant pratiquement aucune énergie tant qu'elle ne luttait pas contre la Lumière – mais pour en arriver au point où ses forces seraient suffisantes pour que, comme elle l'avait fait déjà par imprudence (mais dans l'autre sens !) elle pourrait percer l'enveloppe de cet Univers maudit.

N'étant qu'énergie, elle se transportait d'un lieu à un autre de façon quasi instantanée.

Elle avait eu tôt fait, en suivant la marche du Jour, bien cachée dans les ténèbres qu'il entraînait derrière lui, de comprendre que dans cet Univers étrange la boule de matière inerte sur laquelle elle s'était réfugiée (la planète) tournait autour de l'énorme boule de Lumière

(l'astre) et donc que la clarté du soleil courait à la surface du sphéroïde à une vitesse parfaitement régulière, la face opposée à l'astre étant toujours obscure.

La solution du problème était dès lors facile : la Nuit n'avait plus rien à redouter. Elle pouvait fort bien, sans aucune dépense d'énergie, suivre les ténèbres en faisant sans cesse le tour de la planète.

Elle l'avait fait cinq ou six fois. Mais ce n'était qu'un pis-aller. En effet, elle constata très vite que rien sur ce monde-là ne pouvait accroître son potentiel d'énergie... sinon ces Êtres vivants qui se déplaçaient.

Les autres, ceux qui ne se déplaçaient pas (les végétaux) étaient pour elle inassimilables. Pourquoi ? Il faudrait pouvoir comparer la structure des deux Univers pour le comprendre.

Parmi ces Êtres animaux, il existait diverses espèces. La Nuit n'éprouva aucune difficulté à les assimiler, sauf ceux qui circulaient sur deux pattes et qui, comme s'ils eussent été doués de raison, tentaient de lui échapper.

Dans son Univers, seuls les Êtres semblables à elle étaient capables de raisonner. Donc, en saine logique, tous ceux qui ne lui ressemblaient pas n'étaient dotés d'aucune forme d'intelligence.

Sans le savoir, elle rejoignait la plupart des « savants » humains pour lesquels aucune forme de Vie intelligente ne peut exister sur une planète dont l'atmosphère est composée de méthane, ou bien qui ne possède aucune atmosphère, ou bien dont la température avoisine cent degrés au-dessous de zéro.

Donc, ces Êtres tentaient de lui échapper, et elle en conçut un plaisir extrême car... elle s'ennuyait.

Peu à peu, elle en réduisit le nombre, sans excès, comme un véritable chasseur qui se contente de six perdreaux sans détruire toute une compagnie.

Puis vint le moment où ces Êtres comprirent qu'elle était vulnérable. Entre autres, elle avait peur du feu, et de la lumière. Dès cet instant, elle ne put accroître que très peu son potentiel énergétique, car les survivants se plaçaient sous la sauvegarde du feu aussitôt qu'elle les attaquait.

Elle avait depuis longtemps exploré toute la surface de la planète : son gibier n'existait que dans un rayon très réduit autour de la montagne dans laquelle elle se réfugiait le jour venu.

De par la constitution de son propre Univers perdu, où n'existait aucun astre lumineux ni aucune planète en orbite autour d'un soleil, même éteint, elle n'avait qu'une très vague conscience de l'espace à trois dimensions.

La Nuit ne s'étonna donc pas en constatant que les humains étaient rassemblés sur un espace très réduit, et qu'il n'y avait que de rares

présences animales sur l'autre hémisphère.

Elle se mit en devoir d'absorber ces Êtres faits à la fois d'énergie et de matière – mais dont elle pouvait sans difficulté transformer la matière en énergie qu'elle accumulait.

Quant aux Êtres humains, lointains descendants des rescapés d'un astronef perdu, ils furent d'abord décimés... puis, très vite, ils découvrirent la parade.

Parce que la Nuit, dieu merci, avait ses faiblesses.

Et les Humains avaient fini par les connaître. Si bien que la Nuit n'était plus le Chasseur sans crainte, assuré de tuer son gibier à distance et sans danger.

Elle se méfiait. Exactement comme si les chasseurs, sur notre Terre, apprenaient que les lapins disposent d'un fusil.

CHAPITRE IV

Ces êtres venus d'ailleurs sont décidément d'une curiosité sans bornes. Durant tout le trajet jusqu'à la Montagne bleue, ils n'ont cessé de nous interroger, Caty et moi.

Bien entendu Hélène s'adressait à moi, Philippe à Caty. Sans nous être concertés nous nous étions retrouvés côte à côte sous les sapins.

Il est étrange de remarquer comme, en certaines circonstances, les questions peuvent irriter celui qui doit répondre. Par moments, j'avais la fâcheuse impression qu'Hélène était stupide.

Exemple, quand elle me demanda :

— Pourquoi allez-vous si loin pour trouver votre nourriture ?

Vraiment, elle était simple d'esprit ! N'avait-elle pas remarqué que, sous le couvert des sapins, ne végétaient que quelques arbustes qui n'offraient aucun intérêt ? N'avait-elle pas compris que, sur le flanc de notre montagne, rien ne pouvait pousser ?

Oh, j'avais essayé pendant longtemps d'y acclimater les légumes de la Montagne bleue.

Jamais je n'avais réussi. Allez donc faire pousser des légumes dans un amas de cailloux !

Et elle me demandait ci, et ça, si bien que je finis par m'irriter et par lui répondre sur un ton assez sec.

Elle comprit que j'étais las de ses questions, et elle posa sa main sur mon bras. Ça me fit un drôle d'effet. Je ne sais pourquoi, ça me brûlait. Caty, elle, avait les mains plutôt froides.

— Excuse-moi, murmura-t-elle. Mais tout cela est si imprévu... si différent de ce qui se passe sur ma planète !

Je lui souris et c'est avec douceur que j'affirmai :

— Je m'en doute ! Je t'ai écoutée avec beaucoup d'attention quand tu nous en as parlé, dans la grotte.

— Et pourtant, tu ne m'interroges pas davantage !

— Jamais quand nous sommes hors de la grotte, fis-je. Il faut se méfier de tout, prendre garde à tout ce qui nous entoure.

Ses sourcils se soulevèrent – ses sourcils d'une parfaite régularité. Ma parole, pas un poil ne dépassait les autres. Comme les cheveux magnifiquement ordonnés. Oh, certes non, elle ne ressemblait pas à Caty, toujours la tignasse en bataille et les sourcils en hérisson ! (Il y avait des hérissons autrefois, avant la venue de la Nuit).

— Mais, fit-elle, la Nuit ne peut surgir avant que le soleil ne se couche. Et, tu l'as affirmé, elle a dévoré tous les animaux ! En plein jour, pourquoi tant de précautions ? Que crains-tu ?

— Tout, grognai-je. L'accident, le stupide accident. Quelque

énorme branche morte peut dégringoler et nous blesser... ou nous écraser. Un arbre peut s'abattre sur nous... Et quand il y a un orage, le feu du ciel... Oh, je ne sais. Je suis toujours en éveil, pour Caty et pour moi, voilà tout !

Elle eut un léger rire nerveux :

— Je crois que désormais Caty peut fort bien se passer de toi.

Elle la montrait, près de Philippe, devant nous. Ils discutaient en faisant de grands gestes.

— Oui, répondis-je tranquillement. Je le crois aussi, tout comme je crois que je peux désormais me passer d'elle.

Hélène détourna la tête, évitant de me regarder. Et soudain elle me posa une question qui me surprit :

— Quel est ton nom ?

C'était pourtant vrai ! Depuis que nous nous connaissions, ni Caty ni moi ne l'avions prononcé.

— Phil, répondis-je.

Elle sursauta :

— Philippe, toi aussi ? Quelle extraordinaire coïncidence !

— Mais non, dis-je, irrité. Phil, c'est tout.

— C'est un diminutif de Philippe, comme Caty de Catherine !

Vraiment stupide. Philippe, Catherine, personne ne s'était jamais nommé ainsi chez nous. Nos noms étaient brefs, parce que depuis toujours nous avions l'habitude de nous appeler à grands cris dans la forêt ou dans la montagne, et ce n'est pas facile avec des noms trop longs. Je ne m'imaginai pas appelant : « Ca-the-ri-ne ! » alors que « Caty » c'est si simple !

— Possible, dis-je. Pourquoi pas ?

Et j'ajoutai en riant :

— Donc, je suis une diminution du Philippe qui est devant nous.

Elle rougit, embarrassée :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire !

— Tu l'as dit, fis-je, narquois.

Elle cessa de me parler pendant cinq bonnes minutes, et je n'ouvris pas la bouche. Comme femme, je n'ai connu que Caty, mais je crois qu'elles sont toutes comme elle. Il ne faut pas leur céder trop souvent, sans quoi elles prétendent tout régenter.

Au bout de quelques minutes, elle reprit :

— Nous arriverons quand le soleil sera au zénith, n'est-ce pas ?

— Oui. Te sens-tu fatiguée ?

— Pas du tout, Phil, dit-elle en riant. Tu serais surpris d'apprendre tout ce que je peux faire !

— Je ne demande que ça, répondis-je en rigolant.

Elle eut un sourire, rougit un peu, mais parla d'autre chose.

* *

*

... Le soleil était en effet presque au zénith quand ils atteignirent les cavernes des Montagnes bleues. Montagnes était un bien grand mot : il s'agissait de collines au pied desquelles s'arrêtait la forêt.

Philippe se demanda pourquoi, sur cette terre-là, les sapins vivaient superbement dans la plaine et refusaient de grimper à l'assaut des montagnes. Mais était-ce vraiment des sapins ? Ils y ressemblaient beaucoup, voilà tout ce qu'on pouvait affirmer.

Il faisait très chaud. Philippe et Hélène suaient sous leurs vêtements d'une autre planète. Contrairement à la montagne près de laquelle gisaient les deux astronefs, celle-ci semblait fertile.

Dès qu'ils mirent le pied hors de la forêt, ils s'aventurèrent sur un tapis de hautes herbes vertes qu'ornaient de-ci, de-là divers arbrisseaux à fruits. De ces arbrisseaux, pas plus que des légumes qui poussaient à l'état sauvage sur le flanc de la colline, on ne trouvait trace ailleurs.

Hélène se dit que les naufragés de l'espace, qui avaient donné naissance aux ancêtres de Phil et de Caty, avaient dû ensemençer cette sorte d'oasis fertile avec toutes les graines qu'ils avaient pu récupérer dans leur astronef.

Puis soudain Caty se tourna vers l'homme nu et demanda avec un sourire espiègle :

— On se baigne ?

* *

*

... Caty se tourne vers moi et me demande :

— On se baigne ?

Je lui fais mon sourire des grands jours, aux moments où nous sommes tout à fait, mais alors tout à fait d'accord (ce n'est pas tout le temps, car elle a un caractère assez difficile, et moi aussi peut-être).

Et elle me rend mon sourire. J'ai fort bien compris pourquoi elle me demande ça. À une centaine de pas sur notre droite, il y a un ruisseau qui dévale au flanc de la Montagne bleue et qui se déverse dans un petit bassin presque rond, large d'une vingtaine de pas.

C'est là que nous avons appris à nager, Caty, moi et les autres, quand nous étions tout petits. Parfois, quand nous venons chercher la nourriture, il nous advient de nous y plonger... quand nous avons le temps !

Cette fois, c'est différent. Nous sommes en retard, et Caty n'aurait

jamais demandé cela... si nous étions seuls. Mais voilà : il y a avec nous Hélène et Philippe, de la Bête de Métal. Hélène et Philippe qui, on ne sait pourquoi, persistent à garder leurs vêtements. Maligne, Caty ! Pour se baigner, il faut se déshabiller, non ? Ainsi nous apprendrons si les nouveaux venus sont bâtis exactement comme nous.

Aussi je réponds :

— Bien sûr, on se baigne ! Comme chaque fois !

Ce qui est faux. J'entraîne Hélène vers le bassin. Caty et Philippe nous suivent, et je devine qu'elle lui explique de quoi il s'agit. Moi, je ne dis rien à Hélène : elle fera ce qu'elle voudra.

Elle a déjà rougi à deux reprises quand je lui parlais, et je suis persuadé qu'elle n'osera pas se dévêtir. C'est curieux, cette répulsion qu'ils éprouvent à l'idée de se montrer nus ! Quelle étrange éducation ont-ils reçue sur leur planète !

Le ruisselet chantonne en tombant dans le bassin d'eau claire et fraîche. Je demande à Hélène :

— Tu viens ?

Elle hésite :

— Je...

— Oh, comme tu veux, je fais.

Et je plonge. Je me mets à nager en rond. J'entends « plof ! ». C'est Caty, bien sûr, qui vient me retrouver. Et les deux autres restent debout sur la rive, à nous regarder, l'air malheureux.

* *

*

— Oh, et puis, zut ! dit soudain Philippe.

Il ôte son blouson, il laisse tomber son pantalon. Le plus fort, c'est qu'Hélène le regarde. Elle sait fort bien que « la pudeur » lui ordonne de tourner le dos. Mais qu'est-ce que c'est, la discrétion, la pudeur, sur un tel monde ?

Philippe est nu, à l'exception d'un slip. Il affecte d'ignorer Hélène. Il n'a de regards que pour Caty et l'homme nu, qui plongent, émergent, batifolent, sourire aux lèvres.

Alors, brusquement décidé, par défi, il ôte son slip et il plonge.

« Pourquoi pas ? pense Hélène. Nous sommes sur un monde nouveau, où les contraintes sociales n'ont plus cours. Philippe a eu raison. Il aurait pu garder son slip, mais c'eût été admettre notre infériorité. D'ailleurs, ce ne sont pas les deux autres qui le gênent. C'est moi. Parce que nous venons du même monde, parce que nous sommes conditionnés par les mêmes tabous. Pour ma part, si Philippe n'était pas là je n'éprouverais aucune gêne à me baigner nue devant

les deux autres. »

À ce stade-là, elle n'avait plus aucune raison d'hésiter. Trente secondes plus tard, elle plongeait à son tour, sans le moindre vêtement.

* *

*

... Elle n'imaginait pas le plaisir qu'elle m'avait procuré en venant nous rejoindre. J'avais désormais la preuve que ni lui, ni elle n'étaient des Presque. Oh, je m'en doutais déjà, puisqu'ils parlaient et comprenaient notre langage. Mais tout de même, rien ne vaut une certitude.

Cependant, notre bain ne se prolongea pas : l'eau était un peu trop froide à notre goût. Philippe sortit le premier et, en nous tournant le dos, s'approcha de ses vêtements entassés sur la rive.

Je remarquai qu'Hélène affectait de ne pas regarder de son côté alors qu'elle ne se privait pas d'étudier mon anatomie. Bizarre, cette gêne qu'ils éprouvaient à se voir nus. Moi, je riais en silence. Je me demandais s'il aurait le courage de s'habiller alors qu'il ruisselait.

Nous n'avons jamais porté de vêtements, Caty et moi, mais certains vieux en mettaient autrefois pour cacher leurs infirmités. Et quand j'étais tout petit, ils m'avaient expliqué qu'on est horriblement mal à l'aise sous des fourrures mouillées.

Philippe y pensa au moment où il allait se pencher vers ses vêtements. J'aurais parié qu'il faisait la grimace. Il nous tournait toujours le dos. Une buée légère l'entourait comme une aura.

Le soleil, très chaud, aurait tôt fait de le sécher. Il le comprit et il s'allongea sur le ventre.

C'est alors seulement qu'Hélène commença à se hisser hors de l'eau, mais elle n'acheva pas. Elle cria et se laissa retomber en arrière dans le bassin.

Déjà, j'étais près d'elle, follement inquiet, et je la soutenais. Caty nageait vers nous. Philippe arrivait en courant : il avait oublié sa nudité.

— Qu'y a-t-il, Hélène ? demandai-je doucement.

Elle respirait à grands coups, émue au point qu'elle pouvait à peine parler. Elle tendit le bras, montrant la rive :

— Là !... Là !

Un simple coup d'œil me suffit. Il me sembla que mon cœur cessait de battre. Sans réfléchir, je sautai, je me penchai...

— Les perles ! murmurai-je, incrédule.

Hélène, un peu calmée, me rejoignait. Philippe s'était agenouillé près de moi. Caty se hissait hors du bassin.

Fasciné, je ramassais sur le sol une trentaine de perles magnifiques qui étincelaient au soleil. Certes, Hélène m'apprit bientôt qu'elles étaient « sans valeur ». Qu'est-ce que ça signifiait, « sans valeur » alors qu'il s'agissait d'objets introuvables sur cette planète ?

— Mais tu as donc déjà vu des perles ? demanda Hélène.

Je ne pus que hocher la tête, trop ému pour parler. Caty souffla :

— Le collier de Pat !

En effet, ce ne pouvait être que le collier de Pat, celui qu'on se léguait chez elle de mère à fille aînée.

Je l'expliquai en quelques mots. Hélène dit, pensive :

— Il y a donc des années que ces cailloux de verre sont là !

Je regardai Caty. Nous n'avions pas compris, ni l'un ni l'autre.

— Que dis-tu ? fis-je.

— Cette verroterie prouve bien, répondit-elle, que vous êtes les descendants de l'équipage d'un astronef qui n'a pu quitter cette planète. Ce n'est certainement pas ici qu'on a fabriqué ces fausses perles. Mais vous êtes les seuls survivants, les deux seuls survivants depuis que la Nuit s'est établie ici. Donc, je dis que ces boules de verre sont là depuis des années.

Je cherchais où mettre les perles que je tenais dans les mains et je ne savais qu'en faire. Je fermai les poings.

— Hélène, dis-je avec difficultés tant j'avais la gorge serrée par l'émotion... Hélène, depuis que la Nuit est là, nous nous sommes baignés ici des centaines de fois, Caty et moi. Et encore il y a trois jours. Ces perles n'étaient pas là.

Caty gémit :

— C'est le collier de Pat ! Les Présences ne peuvent porter un collier réel. Pat est vivante ! Nous ne sommes pas seuls !

Je fis la grimace :

— Ne concluons pas trop vite. Pat était vivante quand elle est venue ici, soit. Mais elle tenait à ce collier autant... autant qu'à sa vie ! Pour qu'elle l'ait perdu, il a fallu que...

— Oh, fit Hélène doucement, il a suffi que le fil du collier se brise sans qu'elle s'en aperçoive. Et c'est sans doute ce qui s'est produit. Elle a dû...

Philippe lui coupa la parole.

— De toute façon, grogna-t-il, elle vivait encore il y a quelques jours, quelques heures peut-être... Fort probablement, elle est encore vivante. Donc, vous n'étiez pas les seuls rescapés comme vous le supposiez. C'est cela qui importe. Comment retrouver cette Pat et, sans doute, ses compagnons ?

Soucieux, il commença à s'habiller.

CHAPITRE V

Cette découverte leur fit perdre du temps, beaucoup de temps, car ils s'acharnèrent à fouiller les alentours du bassin afin d'y découvrir d'autres objets ou des traces d'un passage humain. Ils ne trouvèrent rien.

Pensive, Hélène dit alors :

— Peut-être la Nuit a-t-elle absorbé cette femme... comment déjà ? Cette Pat. Et elle a dédaigné le collier, qui n'était pas vivant.

Philippe secouait la tête :

— Quand elle s'est emparée de nos compagnons, elle n'a rien laissé, ni vêtements, ni objets quels qu'ils soient. Même les montres-bracelets métalliques, même les lunettes, tout a disparu. Pourquoi aurait-elle dédaigné un collier ? D'ailleurs, nous retrouverions le collier intact, alors que là le fil est brisé.

Il y eut un silence, puis Hélène murmura :

— Pat est venue ici, c'est une évidence. Le collier n'a pu y être apporté que par elle. Donc, il y a d'autres survivants.

— C'est conclure bien vite, souffla Philippe. Un animal a pu le découvrir et...

Il se mordit les lèvres parce que Caty le regardait avec ironie. Évidemment. Il n'y avait plus d'animaux : la Nuit les avait dévorés. Phil montra le soleil qui commençait à décliner :

— Il est temps de revenir à la grotte, annonça-t-il. Trop tard pour ramasser des légumes et des fruits. Mais avec la nourriture de la Bête de Métal nous pouvons nous en passer. Nous reviendrons demain.

Philippe réfléchissait.

— Savez-vous lire ? demanda-t-il enfin.

— Lire ?... Ah, je vois. On en parle dans les Légendes. Tu veux dire déchiffrer les signes que l'on traçait autrefois afin d'aider le souvenir ? Cela s'est perdu depuis bien longtemps car c'était devenu inutile.

Fièremment, il ajouta :

— Tout ce que nous savons, nous l'avons appris par la parole des vieux, qui eux-mêmes le savaient par les vieux qui les avaient précédés. Notre mémoire est sans défauts. Nous n'avons nul besoin de ces petits signes que l'on nommait « écriture ».

« Et d'ailleurs, pensa Philippe, sur quoi auraient-ils écrit ? Sur le sable ? Sur les rochers ? »

Il se mordillait les lèvres. Il avait eu l'idée de tracer quelques mots sur le sol avec un bâton pointu, mais de toute évidence si Pat revenait elle ne comprendrait pas. Son regard s'éclaira.

— Pat tenait beaucoup à ce collier ?

— Certes !

— Donc elle tentera de revenir afin de récupérer les perles.

— Nous ne pouvons attendre davantage, fit l'homme nu avec impatience.

— Je le sais. Mais l'essentiel c'est que, si elle revient, elle comprenne que nous sommes passés ici. Donne-moi les perles.

Phil obéit. Philippe se pencha, et les disposa sur le sol, près du bassin, de façon à ce qu'elles forment les côtés d'un carré.

— Si Pat n'est pas stupide, elle comprendra que jamais les perles d'un collier brisé n'auraient pu se placer ainsi d'elles-mêmes. Et comme il n'y a plus d'animaux...

* *

*

... Pourtant, ils ne revinrent pas le lendemain. Phil s'y opposa formellement. Hélène était très fatiguée, d'autant plus que les Présences l'avaient empêché de fermer l'œil.

Or, Phil refusait tout net de la quitter.

Philippe dit alors :

— Eh bien, je vais partir avec Caty.

— Non, grogna l'homme nu. Tu n'es pas assez au courant des pièges que peut tendre la Nuit.

Et, plus doucement :

— Caty serait obligée de veiller sur toi, alors que tu devrais veiller sur elle. Or, je ne veux pas qu'il vous arrive malheur. Caty ne le veut pas, et toi pas davantage. Attendons à demain.

Philippe n'avait protesté que pour la forme. Malgré le sévère entraînement qu'il avait reçu avant de quitter la Terre, il se sentait fourbu. C'est que, dans un astronef, on perd très vite l'habitude de la marche.

Ils attendirent donc un jour de plus.

* *

*

... Quand nous sommes arrivés près du bassin, le soleil était au zénith.

Les perles n'étaient plus disposées en carré. Elles formaient sur le sol rocheux une flèche dont la pointe désignait, à une vingtaine de pas, une faible étendue de sable fin.

Et voilà ce que Pat au collier (ce ne pouvait être qu'elle, n'est-ce pas ?) avait tracé sur le sable : une ligne droite que surmontait un demi-cercle. Environ aux trois quarts de ce demi-cercle elle avait

dessiné un rond duquel partaient en tous sens des traits inégaux.

Hélène et Philippe regardaient sans comprendre. Je me tournai vers Caty et je dis tristement :

— Ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

Elle soupira :

— Non. Nous n'aurions jamais le temps de revenir jusqu'à la grotte.

Comme nos compagnons nous dévisageaient, stupéfaits (oh, je n'ignorais pas qu'en quelques secondes ils allaient comprendre, mais nous les avions précédés !) je tendis le doigt vers le petit cercle entouré de traits inégaux et je dis :

— Soleil. Pat au collier nous indique qu'elle viendra quand il sera aux trois quarts de sa course. Mais nous ne pouvons attendre aussi longtemps : jamais, même en courant sans arrêt, nous n'aurions le temps de revenir à notre grotte-refuge avant que la Nuit ne nous surprenne.

Hélène regarda Philippe. Cela m'irrita. J'avais déjà remarqué que, lorsqu'il fallait prendre une décision, elle s'intéressait à lui plus qu'à moi. Pourquoi ? N'étais-je pas capable de réfléchir, bien que je ne sache pas écrire ? Je répétais en grognant un peu :

— Inutile de rêvasser. Si nous attendons que le soleil soit à la place indiquée, la Nuit nous dévorera, c'est certain.

Il alla s'asseoir sur une longue pierre plate que dominait la berge. Ses jambes pendaient au-dessus du bassin. Il avait l'air soucieux. Évidemment, Caty s'assit près de lui. Et Hélène alla derrière eux, inquiète.

— Qu'y a-t-il, Philippe ?

Il ne manquait plus que ça ! Elles m'abandonnaient toutes les deux à son profit ! Je m'approchai d'Hélène, mais elle n'y prit pas garde et répéta :

— Qu'y a-t-il ?

Il murmura, agitant ses jambes au-dessus de l'eau :

— Cette Pat au collier agit de façon tout à fait insolite.

— Comment cela ?

Il avait baissé la tête et, sourcils froncés, regardait l'eau très claire.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment elle pourrait être présente ici quand le soleil est au point qu'elle a indiqué... C'est-à-dire vers cinq heures de l'après-midi.

Il se tourna vers Hélène :

— Vous avez sans doute noté comme moi que cette planète tourne autour de son soleil en un peu moins de vingt-quatre heures, en sorte que, ma foi, nos montres peuvent nous donner l'heure à peu près exacte après une légère correction.

Hélène approuva de la tête.

— Donc, reprit-il, elle nous fixe un rendez-vous vers cinq heures, ce

qui semble prouver qu'elle peut, elle, être ici à cette heure-là. Mais alors, comment peut-elle revenir dans son Refuge avant que la Nuit ne survienne ?

Je haussai les épaules :

— Son refuge est plus proche que le nôtre, voilà tout, grognai-je.

— Voyons, demanda-t-il, songeur... Toutes les fois que vous êtes venus Caty et toi, le soleil était à peu près au zénith ?

— Oui, évidemment. Il faut quatre à cinq heures pour effectuer le trajet. Tu le sais comme nous.

— D'accord. Or, vous n'avez jamais rencontré Pat, ni personne ?

— Jamais.

— Comment serait-ce possible, fit-il en s'exaltant, si le refuge de Pat au collier était plus proche que le vôtre ? Elle aurait pu venir avant midi, rester jusqu'à cinq heures. Et vous êtes venus des centaines de fois, et vous ne l'avez jamais rencontrée ! Non, il y a autre chose. La vérité, c'est que vous ne pouvez être ici qu'à midi, et *qu'elle ne peut y être qu'à cinq heures*.

— Mais pourquoi ? fit Caty, surprise.

Il lui sourit et avoua à voix basse :

— Je ne sais pas.

Réfléchir et n'arriver à aucune conclusion, c'est une chose que j'admets avec difficultés. Et pourtant, il avait mille fois raison. Pat au collier ne pouvait venir à midi, sans quoi nous l'eussions certainement rencontrée. Quelque chose l'en empêchait. Quoi ? En outre, elle pouvait rester alors que le soleil déclinait sur l'horizon ! Comment était-ce possible ?

Si son refuge était tout proche, pourquoi ne venait-elle jamais vers midi ? S'il était plus éloigné que le nôtre, comment pouvait-elle y revenir avant que la Nuit tombe ?

Philippe se leva.

— Quelque chose nous échappe, et ce doit être très, très important.

— Oui, reconnus-je à regret.

— On a l'impression, murmura Hélène, qu'il faut beaucoup de temps à Pat pour venir ici, et très peu pour regagner le refuge où elle échappe à la Nuit.

Pour nous, c'était le contraire. Nous mettions toujours plus de temps pour revenir, parce que nous étions chargés et fatigués. Est-ce qu'elle était très chargée à l'aller ? Mais quelle charge pouvait expliquer une telle différence : neuf heures à l'aller, trois heures au retour ? Et qu'est-ce que c'était, cette charge ? Pourquoi Pat eût-elle apporté quelque chose jusqu'aux cavernes de la Montagne bleue, et par quel miracle n'avions-nous jamais découvert ces choses-là ?

Pendant quelques secondes, j'avais cessé de surveiller Hélène et Philippe. Quand je levai la tête vers eux, ils discutaient à quelques pas

de moi, à voix basse.

Cela ne me plut guère, non parce qu'Hélène me négligeait, mais parce que j'avais de plus en plus l'impression qu'ils me prenaient pour un être dégénéré, incapable de réfléchir. Aussi, quand il revint vers moi, je lui demandai, narquois :

— Alors ? On a découvert l'explication ?

— Non, fit-il. Mais nous la découvrirons. Elle est certainement sous nos yeux, évidente... mais vous ne savez pas la voir parce que vous êtes fascinés par votre solitude et votre crainte de la Nuit. Nous venons de très loin, notre esprit est libre. Il n'a pas été... heu... traumatisé par les événements auxquels vous avez assisté quand vous étiez très jeunes.

Il dut comprendre que je n'étais pas content, mais pas du tout, car il baissa la voix pour affirmer :

— Il n'est pas question de mettre en doute ton intelligence. Mais réfléchis. Nous voyons les choses *de l'extérieur* alors que vous les voyez de l'intérieur, par votre souvenir. En nous unissant, nous pouvons arriver à des résultats inespérés. Par exemple, vous en étiez arrivés à la conclusion que vous étiez seuls sur cette planète...

Il tendait la main vers la flèche de perles :

— Voilà la preuve de votre erreur. Il est possible, il est même probable que, parce que vous étiez trop jeunes quand la Nuit s'est manifestée pour la première fois, certains faits vous ont échappé.

Hélène était venue près de nous. Comme Caty était à ma gauche, elle fit un détour pour venir à ma droite.

— Phil, demanda-t-elle avec douceur, Caty et toi, racontez-nous très exactement ce qui s'est passé quand la Nuit a attaqué pour la première fois. Il faut que nous comprenions pourquoi vous n'êtes pas les seuls survivants.

— Tu veux que...

— Oui. Aussi exactement que possible. Si j'ai bien compris, elle a détruit en une seule fois le groupe d'humains qui vivaient sur la Montagne bleue ?

— Ils n'avaient rien pour s'en protéger !

— Pourtant, Caty et toi, vous avez découvert la grotte-refuge ?

— Eh bien, je...

Je ne pouvais mentir. Je secouai la tête :

— Elle ne les a pas tous dévorés la première fois.

— Comment cela ?

Ça m'ennuyait de lui confier la vérité, mais elle avait une façon de me regarder à la fois tendre et autoritaire... Comment résister à un tel regard ?

— Eh bien, dis-je avec réticence... Caty et moi, on était partis avant la naissance de la Nuit. On avait déjà quitté les cavernes de la

Montagne bleue... Parce que... heu...

C'est Caty qui ajouta tranquillement :

— Parce qu'on était à l'âge de s'aimer, et que dans les cavernes on ne parvenait jamais à être seuls. Alors on a marché, marché... et on a découvert la grotte avec la pierre qui roule. On s'est enfermés dedans... À cette époque, il n'y avait pas de Présences ! Et c'est ce soir-là que la Nuit a attaqué les autres pour la première fois.

Ça me vexait qu'elle raconte à ma place, aussi je lui coupai la parole :

— On n'a pas tout vu, bien sûr ! Mais à plusieurs reprises, le soir, on a surpris la Nuit en action, avec ses tunnels. On a fini par comprendre qu'elle ne pouvait dévorer tout d'un seul coup. Vient un moment, semble-t-il, où elle n'a plus faim... et c'est ce qui nous a permis de nous enfuir. La première nuit, elle avait absorbé une dizaine d'humains. La seconde, autant. Mais alors, les survivants avaient commencé à se disperser dans la forêt, espérant qu'Elle ne les retrouverait pas. Elle les a retrouvés ! Elle les a dévorés ! Alors nous, fous de peur, on est revenus dans la grotte-refuge, j'ai fait rouler le rocher... Et la Nuit nous a laissés tranquilles. On a alors compris qu'Elle ne pouvait rien contre nous dès l'instant où nous étions dans un refuge fermé de tous côtés par de la terre et de la roche.

Je reprenais haleine (j'avais parlé très vite) et je notai que Philippe avait l'air stupéfait.

— Et c'est tout ? me demanda-t-il.

— Comment, « c'est tout » ? Nous avons un sûr refuge, c'était l'essentiel, n'est-ce pas ?

Il hochait la tête.

— Somme toute, vous n'avez jamais eu la certitude que tous ceux qui vivaient avec vous avant l'apparition de la Nuit avaient été... heu... dévorés ?

— S'ils ne l'avaient pas été, nous les aurions revus !

Sans ajouter un mot, il me montra les perles sur le sol. Bien sûr il avait raison. Caty et moi, nous avions conclu que tous les autres avaient disparu parce que nous n'en avions jamais revu aucun. Mais ils avaient aussi bien pu conclure que la Nuit nous avait dévorés, Caty et moi, puisqu'ils ne nous avaient jamais revus ! Et cela depuis des années.

Après un long silence, Philippe reprit :

— J'aimerais voir les cavernes dans lesquelles vous habitiez avant la naissance de la Nuit.

— Facile, dis-je. Mais sans trop nous attarder...

Il s'éloignait du bassin avec Hélène et Caty. Je dis à voix haute :

— Quel message laissons-nous à l'intention de Pat au Collier ?

— Aucun, fit-il sans se retourner. Nous la verrons vers cinq heures,

comme elle nous l'a demandé.

— Mais... la Nuit ?

Il me répondit tranquillement :

— Nous n'avons rien à craindre de la Nuit.

Pour Hélène, il ajouta :

— N'est-ce pas ?

— Bien sûr, fit-elle.

Et, à mon intention, doucement :

— À votre place, nous nous serions affolés, comme vous. C'est tout à fait naturel. Vous étiez au cœur du danger. Quand on étudie un événement *de l'extérieur*, la solution paraît souvent très facile.

Se moquaient-ils de moi ? Ils n'avaient pas pu, non, ils n'avaient pas pu découvrir la « solution » en quelques minutes, alors que j'avais renoncé à la trouver depuis des années !

CHAPITRE VI

« Cette Montagne bleue, ou plutôt cette colline, pensa Philippe ressemble à une meule de gruyère... pardon, d'emmental... Des trous partout. Un vrai fromage pour politiciens affamés. Il n'est pas possible que toutes ces grottes, toutes ces galeries, aient été habitées. D'après ce que Caty m'a confié, la population n'a jamais dépassé quelques dizaines d'humains... Faudra-t-il visiter tous ces refuges pour découvrir celui qui nous protégera de la Nuit ? »

Une certaine angoisse naissait en lui. Il n'avait pas imaginé qu'un sol calcaire pût se truffer ainsi de trous et de souterrains. Combien d'heures allait-on perdre avant de découvrir le refuge nocturne de Pat au collier ?

Car il n'y avait qu'une explication, et très simple, au fait que Caty et son compagnon n'avaient jamais rencontré d'autres survivants. Ces derniers habitaient si loin qu'il leur fallait presque une journée pour venir jusqu'à la Montagne bleue. Et la journée qui suivait, en partant très tôt, pour regagner leur habitation habituelle.

Ils arrivaient donc tard, et repartaient de bon matin. Entre-temps ils se barricadaient dans les entrailles de la Montagne bleue. Comment Caty et son compagnon n'y avaient-ils jamais pensé ?

Ce qui était possible là-bas, dans leur refuge, l'était partout, du moins quand certaines conditions étaient remplies. Mais ils ne disposaient que de quelques heures pour repérer la caverne où se réfugiait Pat au collier et, éventuellement, ses compagnons.

Or, il y avait des centaines de grottes dans cette colline calcaire rongée par les pluies ! S'ils ne découvraient pas l'abri de Pat, ils n'auraient plus le temps de revenir là-bas... et la Nuit les dévorerait.

Philippe suait. Ils avaient déjà exploré des dizaines de cavernes, et chaque fois Philippe avait conclu :

— Non, ce n'est pas ici.

Ou bien elles avaient plusieurs ouvertures, dont certaines au plafond, ou bien l'entrée était beaucoup trop haute, trop large.

Si bien que l'homme nu, peut-être inquiet, peut-être las, mais sans doute pas fâché de donner une leçon, finit par s'asseoir sur un rocher, au grand soleil, et demanda en bâillant :

— Si je savais ce que tu cherches, peut-être pourrais-je t'aider. Mais tu n'as pas dit un mot de ce que tu prétends avoir compris. Alors moi, sans doute stupide, je t'annonce que je ne tiens pas à me faire dévorer par la Nuit. Hélène et Caty agiront comme bon leur semblera. Moi, si tu ne parviens pas à me convaincre, je reprendrai la route de mon refuge... avec ou sans Hélène, avec ou sans Caty.

Du bout du pied, il poussait des cailloutis qui roulaient en cliquetant. La main d'Hélène se posa sur l'épaule de Phil, et il leva les yeux vers elle, attentif.

— C'est tout simple, dit-elle, et nous pensions que tu avais compris. Là-bas, au refuge, vous bénéficiiez d'un rocher énorme qui, par hasard, peut être déplacé sans beaucoup de dépense physique, fermant votre grotte et vous protégeant de la Nuit.

— Oui, fit-il. Mais il n'y a aucun rocher de ce genre ici. J'y ai passé toute ma jeunesse, ainsi que Caty. Je le saurais.

— Bien sûr, reconnut-elle. Mais personne n'a prétendu que le refuge devait être fermé par *un seul* rocher. C'est cela qui est simple, Phil. Et tu n'y as pas pensé. Il nous paraît évident, à Philippe et à moi, que si nous réussissons à bloquer complètement l'entrée d'une de ces cavernes à l'aide de plusieurs rochers, la Nuit n'entrera pas dans notre refuge. Ne le crois-tu pas ?

* *

*

... Ils me prenaient vraiment pour un imbécile ! Plusieurs rochers ! Bien sûr, j'y avais pensé. J'avais essayé... avec prudence. Et j'avais renoncé. Pourtant, j'étais solide, beaucoup plus qu'eux.

Il faut avoir tenté cela pour me comprendre.

Avec un petit rire je lui montrai une pierre (il en aurait fallu au moins dix comme elle pour boucher, en les entassant, l'ouverture d'une caverne !). Je lui dis :

— Vas-y. Déplace-la.

— Ne te mets pas en colère, murmura Caty.

Est-ce que je me mets parfois en colère ?

Jamais. Caty le sait mieux que personne, et même elle me le reproche. Assez bizarrement, elle allie « virilité » et « colère ». Quel rapport ? Je me comporte avec elle comme un vrai mâle, mais elle ronchonne souvent parce qu'elle me juge « trop bonne pâte ». Et alors ? Devrais-je la gifler ou la fesser pour lui prouver que je suis un homme ? Qui sait !

— Ne te mets pas en colère, souffla Hélène.

Elle aussi ! Elle avait peur. Ou du moins elle simulait la peur de ma colère, parce qu'elle devinait que ça me faisait plaisir. Oh, les femmes ! Et pourtant, je n'avais connu que Caty.

— Le problème était là, reprit-elle, et il semble que certaines données t'aient échappé. Pas question, bien sûr, de manipuler des pierres de plusieurs centaines de kilos. Mais pourquoi ne pas trouver un refuge où nous pourrions entrer... en rampant... et que deux ou trois pierres, pas trop lourdes, suffiraient à fermer ? Qu'en penses-tu ?

Ce que j'en pensais ? Que j'étais stupide. Elle, et Philippe, étaient mille fois plus intelligents que moi, et ça me fit mal partout. Je me croyais normal ! Non, je ne l'étais pas ! Depuis des années et des années j'aurais pu dormir tranquillement avec Caty dans quelque petite grotte et repartir au petit jour... sans doute ce que faisait Pat au collier... alors que nous allions presque à la limite de nos forces pour revenir à notre refuge dans la même journée !

Philippe répéta :

— Qu'en penses-tu ?

Il m'irritait, voilà le malheur. Je répondis :

— Peut-être as-tu raison. Mais une telle caverne, où l'on peut entrer, et dont on peut interdire l'accès en entassant quelques blocs de pierre pas trop lourds, je n'en connais pas. Il faut que la fermeture soit vraiment efficace, sais-tu ?

— Oui, gronda-t-il. Oui, je le sais ! Et pourtant, Pat au collier, et peut-être ses compagnons, l'ont découverte, cette caverne ! Il n'y a pas d'autre explication ! Aide-nous ! Cherchons !

Je choisis un terrain bien sec, sans cailloux, et je m'allongeai au soleil.

— C'est vous qui avez eu l'idée, dis-je. Alors, c'est à vous de chercher. Moi, je me repose.

J'entendis Hélène qui murmurait :

— Il est vexé !

Mais non, chère Hélène, je n'étais pas vexé ! Et j'ignorais où se trouvait la caverne en question. Mais je ne voyais pas la nécessité de la chercher. Parce que je n'étais pas plus sot que Philippe... ou que toi, et je tenais à vous le prouver. Cherchez, mes amis, cherchez !

Caty se pencha vers moi, furieuse :

— Tu sais où c'est !

Je soulevai un peu ma tête, j'arrachai un brin d'herbe et je le mâchonnai :

— Caty, affirmai-je, je te jure que je ne le sais pas.

— Mais la Nuit arrivera dans quelques heures !

Alors, je me mis à rire. Je tenais ma revanche.

Je fermai les yeux et, paisible, je dis :

— Il faut voir tout cela *de l'extérieur*. Ne vous affolez pas.

Puis j'appuyai ma tête sur une roche et j'essayai de dormir. Tout ce mal qu'ils se donnaient ! Toute cette fatigue ! Chercher la caverne que l'on pouvait fermer avec une ou deux, ou trois grosses pierres... À quoi bon ? Ils auraient mieux fait, comme moi, de dormir au soleil.

* *

*

... Hé oui, à quoi bon ? Quand ils revinrent, très las, accablés, un peu affolés à l'idée qu'ils n'avaient plus le temps de revenir au refuge habituel, ils avaient passé en revue des dizaines et des dizaines de trous dans la colline, sans en trouver un dont on pût interdire l'accès avec quelques pierres pas trop lourdes. Mais ils avaient sans doute compris que j'en savais plus qu'eux, car Hélène me dit humblement :

— Nous n'avons rien trouvé.

— Moi non plus, fis-je en riant.

— Alors ?

Je m'assis d'un bond, dos appuyé à la roche.

— Vous avez oublié une chose.

— Quoi ?

— Pat au collier doit venir bientôt.

— Oui. Dans une heure environ. Et alors ?

Ils étaient stupides, et je prenais ma revanche. Je me nettoyait les ongles avec un débris de bois.

— Voyons si j'ai bien compris, repris-je. Pat au collier ne peut arriver avant ce que vous appelez cinq heures, parce qu'elle habite très loin d'ici ?

— Oui, c'est cela.

— Et elle ne repart pas le soir même : elle dort dans une grotte dont elle ferme soigneusement l'entrée avec des pierres...

Philippe fit claquer sa langue avec impatience :

— C'est cette grotte que nous cherchons, tu le sais bien !

Je m'étirai avec délices :

— À quoi bon la chercher, puisque Pat au collier la connaît ? Elle nous y conduira dès qu'elle arrivera, voilà tout.

Personne ne répondit. Ils me regardaient comme autrefois, tout gosse, je regardais les animaux bizarres. Même Hélène ne dit rien. Mais je croyais deviner ce qu'elle pensait : « Il est grand, merveilleusement musclé... et en outre il est intelligent ! »

Ça fait plaisir, de montrer sa valeur intellectuelle à celle que l'on désire.

Bien plus tard, je me suis posé des questions. Est-ce qu'ils ne me regardaient pas ainsi en se disant : « C'est beau, la confiance... Mais rien ne prouve que Pat viendra aujourd'hui... » Et en effet, rien ne le prouvait.

CHAPITRE VII

Pourtant, elle arriva, à l'heure qu'elle avait fixée. Il y avait avec elle Gil aux jambes courtes, que je connaissais très bien. Ils avaient beaucoup vieilli. Beaucoup. Pendant qu'on échangeait les baisers de retrouvailles, et que les femmes pleuraient, je me souvenais de l'époque où ils avaient commencé à vivre ensemble.

J'avais onze ans, et Caty était beaucoup trop jeune pour que je prenne garde à elle. Gil m'emmenait parfois à la pêche très loin, sur le Lac. Il avait construit un grand radeau avec d'énormes bambous qui poussaient sur la rive.

Le Lac n'était pas profond – un à deux mètres – si bien qu'avec une longue perche on pouvait propulser l'embarcation d'une rive à l'autre.

Gil adorait ces promenades sur l'eau, et il y emmenait toujours plusieurs gosses. Chaque fois qu'il prenait un poisson, on assommait celui-ci et on le jetait dans une corbeille d'osier.

On revenait de nuit, la corbeille pleine, et on se disputait l'honneur de la porter, à deux. Lui, il riait. Avec quel plaisir je m'en souvenais !

Le Lac était si loin de la Montagne bleue qu'il fallait partir de très bon matin, avant que le jour ne se lève, et quand nous revenions il y avait des heures que le soleil était couché... Mais la Nuit vivante n'existait pas encore.

Oh, oui, il était loin, le Lac, surtout pour mes jambes de onze ans, et pourtant quand je faisais partie du groupe de garçons et de filles que Gil emmenait, je n'aurais cédé ma place pour rien au monde.

Puis, un jour, il cessa de nous inviter et, s'il continua à aller au Lac Noir, ce fut avec Pat au collier, elle seule. Nous, les gosses, on avait le cœur gros, mais on savait que, à un certain âge, les garçons aiment rester seuls avec les filles.

Tout cela, bien sûr, surgit dans la mémoire en l'espace d'un éclair. En une fraction de temps infime, on peut se souvenir de plusieurs jours et même de plusieurs années.

Pat au collier parlait à Caty, qui elle-même essayait de lui expliquer qui étaient Hélène et Philippe, mais comme aucune des deux ne se décidait à se taire, elles n'y comprenaient rien, ni l'une ni l'autre. J'entraînai Gil un peu à l'écart.

— Comment avez-vous échappé à la Nuit ? demandai-je. Explique !

— Toi d'abord, exigea-t-il en secouant la tête. Phil, je t'ai beaucoup regretté quand j'ai cru que la Nuit t'avait dévoré... D'autant plus que j'aurais pu te sauver comme les autres. Mais quand j'ai cherché à t'inviter, j'ai appris que tu étais parti avec Caty... Alors je me suis dit que ce n'était pas la peine d'insister.

Je ne comprenais pas.

— Tu me cherchais pour me sauver de la Nuit ? Mais comment savais-tu qu'elle allait frapper ce soir-là ? Comment savais-tu qu'elle existait ?

— Je l'ignorais, répondit-il en souriant. Mais, vois-tu...

Il jeta un coup d'œil inquiet vers Pat au collier, constata que celle-ci discutait avec Caty, et son sourire s'amplifia. Cependant, il baissa le ton.

— Phil, quand on vit ensemble, homme et femme, les premiers temps sont merveilleux.

— Oui, avouai-je. Je le sais.

— Mais ensuite, et tout en restant très attaché à sa compagne, il advient que l'on rêve aux années de jeunesse... à ce qui faisait le charme de l'enfance et de l'adolescence... Et pour moi...

Je lui coupai la parole en riant :

— C'était le Lac, dis-je. Tu étais amoureux du Lac. Tout le monde le savait. Tu aimais Pat, mais tu aimais aussi le Lac.

— Un peu moins, murmura-t-il. Mais tout de même, il me manquait. Pat l'a compris. C'est elle qui m'a dit un jour : « Pourquoi n'invites-tu pas des gosses comme autrefois ? »

Sa voix s'attrista :

— Nous n'avons pas d'enfant, Pat et moi.

— Caty et moi, pas davantage, dis-je.

Je serrai les poings :

— Peut-être est-ce dû à la Nuit ?

Il souriait doucement :

— Non, affirma-t-il. Parce que, depuis que la Nuit nous menace, des enfants sont nés sur le Lac.

— Quoi ?

Alors il m'expliqua tout, et cette fois je ne l'interrompais pas. J'étais fasciné.

* *

*

... Dès que Pat au collier lui avait demandé cela, il s'était dit : « Pour cette première promenade en commun, je vais inviter les gosses que j'emmenais autrefois. Ils en seront tout heureux. »

Oui, mais ces gosses, comme moi, avaient formé des couples, si bien que Gil ne me retrouva pas, et que la plupart de mes anciens compagnons déclinèrent son offre.

Il rassembla douze jeunes. Le « hasard » voulut qu'il y eut six garçons et six filles. Peut-être Gil n'était-il pas étranger à ce « hasard ». Avec Pat et ses douze compagnons, le voilà parti vers le Lac.

Il avait fabriqué un second radeau. Son idée fixe était depuis longtemps d'amener des jeunes à quitter les cavernes de la Montagne bleue afin de se fixer sur les rives du Lac et d'y essayer.

On s'embarqua sur les deux petites plates-formes et on partit à la pêche.

* *

*

Il est probable que si la Nuit, tout en tuant, n'avait pas été vivante – la foudre tue, et on ne prétend pas qu'elle vive – Phil et Caty eussent été les seuls survivants humains.

Mais la Nuit vivait, sans doute pas à la façon des organismes protoplasmiques, pourtant elle présentait avec ceux-ci certains points communs. On l'a vu, il lui advenait de rêvasser. Certains prétendent qu'une cellule animale, et plus encore végétale, est incapable de rêvasser... Voire !

Quoi qu'il en soit, la Nuit, quand elle arriva près du Lac, avait dévoré plus de la moitié des Humains... et elle n'avait plus faim.

Que fait un chat, s'il n'a plus faim et qu'il rencontre une souris ? Il s'en empare, il joue avec elle jusqu'à ce qu'elle s'écroule, épuisée, et alors parfois il la tue, mais il ne la mange pas.

La Nuit n'avait pas encore la ressource de jouer, car les Humains ignoraient tout d'elle et n'en avaient pas peur. Pas encore. Lorsqu'elle déployait un de ses tunnels et qu'elle capturait un animal, elle n'avait pas le choix – pas plus que lorsqu'un chat vient d'avaler une souris. Elle devait l'absorber et digérer sa substance vitale. Quand votre estomac est plein et qu'on vous offre un mets, même succulent, vous le refusez. Il en était ainsi pour la Nuit quand elle arriva sur la rive du Lac.

Des Humains lui avaient échappé. Elle n'avait pas tenté de les rattraper. Elle était même passée sur plusieurs d'entre eux, mais sans former ses tunnels, si bien qu'ils n'avaient rien constaté et qu'ils l'avaient prise pour une Nuit banale. Pourtant, la peur les affolait, parce qu'ils avaient vu disparaître leurs amis. Ils n'avaient pas compris ce soir-là, sinon une chose : cette Nuit n'était pas comme les autres. Elle était *mauvaise*.

Donc, quatre d'entre eux arrivèrent sur la rive du Lac au moment où les deux radeaux revenaient. Il y avait eu beaucoup de retard dans l'horaire prévu par Gil aux jambes courtes, par suite d'ennuis avec une des plates-formes qui tendait à se disloquer.

Mais quelle importance ? On pouvait coucher à la belle étoile, blottis les uns contre les autres. Certains, d'ailleurs, ne demandaient que ça...

Avant même que les radeaux n'atteignent la rive, un dialogue s'engagea. D'un côté les quatre fugitifs affolés, de l'autre les pêcheurs incrédules. Les premiers racontèrent aux seconds la naissance de la Nuit dévorante.

Or celle-ci, qui planait, repue, au-dessus de la forêt, remarqua ce petit groupe d'êtres humains. Certes, elle n'avait plus faim. Certes, elle ne comprenait pas un mot de ce langage, en admettant qu'elle l'entendit. Mais elle réagit exactement comme le chat qui tient une souris et qui n'a plus faim : elle décida de jouer.

Elle lança un tunnel vers les quatre fugitifs. Bien résolue à ne pas les atteindre, mais à s'amuser d'eux, qui seraient sa proie du lendemain.

Ce sont ceux du radeau-qui aperçurent le tunnel. Comme les fugitifs venaient de leur conter l'étrange propriété de la Nuit vivante, ils hurlèrent :

— Derrière vous ! Prenez garde !

* *

*

... Les rescapés de la Montagne bleue se retournent... L'horreur vient vers eux ! Mais lentement, avec une sorte de nonchalance. La Nuit joue, et ils ne courent aucun risque, mais ils l'ignorent. Et ils ont vu disparaître leurs compagnons dans des tunnels semblables ! L'affolement les gagne.

Deux d'entre eux sautent dans le Lac et nagent vers les radeaux. Les deux autres éprouvent une répulsion instinctive pour l'élément liquide. Ils n'ont jamais appris à nager. Ils ont peur de l'eau autant que de la Nuit.

Ils se mettent à courir sur la rive, laissant derrière eux le tunnel qu'ils ont enfin aperçu. La Nuit est ravie et continue à jouer. Elle ne « voit » pas les Humains, mais elle sent leur présence et peut-être, vaguement, perçoit-elle leurs réactions mentales. Elle est heureuse, la Nuit. À ces bestioles apeurées, elle va jouer un bon tour.

De façon presque instantanée, un second tunnel se forme devant les deux hommes épouvantés. La Nuit supposait qu'ils reculeraient... Non ! Ils ne raisonnent plus, ils continuent à courir, la tête basse, les yeux exorbités. Et ils entrent dans le tunnel avant que la Nuit ait pu le récupérer !

Maussade, la Nuit. Elle n'a plus aucune envie de jouer. Bon gré, mal gré, il lui faut absorber ces deux énergies vitales, alors qu'elle a à peine commencé à digérer les autres !

* *

— On a vu ça, murmure Gil. On a vu Guil et Ser disparaître dans cet épouvantable tunnel de Nuit. Puis le tunnel s'est estompé presque aussitôt. Et Guil et Ser n'existaient plus. On n'en croyait pas nos yeux. Mais cela confirmait ce que venait de raconter Fred et Chris, que nous aidions à se hisser sur nos radeaux. Jusqu'alors, et bien qu'ils soient quatre à le dire, il nous était difficile d'y croire. Nous n'avions plus aucune raison de douter. Guil et Ser avaient disparu sous nos yeux. Que faire ? D'une minute à l'autre, un de ces maudits tunnels allait se diriger vers nous ! Je saisis la perche qui me servait à propulser la plate-forme, et je criai à Pat : « Réfugions-nous sur l'autre rive ! »... Chris, qui tremblait encore, murmura : « Ça ne servira à rien. Cette chose-là semble aller partout, et très vite... Beaucoup plus vite que vos radeaux ! »

J'hésitais. Je ne savais vraiment que faire ! C'est alors que j'entendis un des gosses (Ric, un petit blond... il a sept ou huit ans de moins que toi) qui disait à voix haute :

— Ce n'est pas vrai ! Cette chose ne va pas partout. Moi, je l'ai remarqué. Ce que vous nommez « tunnel » s'est arrêté net dès que ça a touché l'eau du Lac !

Je l'avoue, je n'y avais pas pris garde. Je demandai :

— Est-ce vrai ?

Ils furent quatre ou cinq à me répondre :

— Oui ! On l'a vu aussi ! On aurait dit que le tunnel arrivait devant une barrière qu'il ne pouvait franchir !

— Eh bien, vois-tu, Phil, c'est ça qui a décidé de tout. Je ne savais que faire. Où que nous débarquions, d'après Fred et Chris ces horribles tunnels nous rattraperaient.

Mais, si les gosses ne s'étaient pas trompés, les tunnels ne pouvaient nous poursuivre sur le Lac !

* *

*

... Il soupira longuement et, à mi-voix :

— On a sans doute tort de ne pas se fier à l'intuition des gosses. Ils entrevoient des choses que les adultes ne peuvent percevoir. Pourquoi, comment, je l'ignore. Mais le fait est que nous avons attendu le lever du jour, sur les radeaux, et que la Nuit nous a laissés en paix. Forts de cette expérience, nous avons recommencé le lendemain soir, après avoir passé la journée dans la forêt. La Nuit est venue. Les gosses prétendaient qu'elle était furieuse. Elle déployait ses tunnels sur toutes les rives, dans notre direction... Mais ils ne pouvaient s'engager sur le

Lac !

Les gosses étaient tout fiers, et ils en ont fait une chanson dans laquelle ils se moquent de la Nuit. Ils vous la chanteront. Nous avons vraiment compris : le Lac nous protégeait de cette abomination.

... Il rêva un peu et fit, en hochant la tête :

— Sais-tu, Phil ? Je me suis parfois demandé si cette passion que j'éprouvais pour le Lac n'était pas une sorte de prémonition, comme si quelque chose, en moi, avait su depuis longtemps que la Nuit vivante viendrait, et que le Lac m'en protégerait.

— Mais ensuite, demanda Phil... Ensuite ? On ne peut pas vivre pendant des années sur des radeaux !

— Nous avons construit des cabanes sur pilotis, dit Gil. Dès que le soir tombe, on se réfugie dans ces cabanes.

— Et jamais la Nuit n'a dévoré aucun de vous ?

— Si, au début. Trois jeunes. Deux garçons et une fille. Ils avaient décrété qu'ils n'y croyaient pas. Ils ont refusé de revenir aux cabanes. On les a vus disparaître... dans un tunnel qui s'arrêtait au bord du Lac.

CHAPITRE VIII

Que la Nuit ait peur de l'eau ne me parut pas extraordinaire. J'aurais dû m'en douter. Le vieil Alec, qui m'a appris à peu près tout ce que je sais, m'avait répété souvent que les savants d'autrefois estimaient qu'il existait trois éléments essentiels : l'air, l'eau et le feu. Je ne pouvais prétendre que la Nuit était allergique à l'air. Mais à la Terre, oui. Quant au Feu, je ne pouvais en douter, je l'avais vu très souvent. L'eau, le Feu, la Terre. Voilà trois auxiliaires précieux que nous pouvions utiliser.

Et je ne pensais qu'à cela alors que nous marchions vers le Lac. Longue étape ! Nous avons passé la nuit dans la caverne où Pat nous avait conduits, et j'avais demandé, non sans surprise :

— Comment avez-vous su que la Nuit ne pouvait traverser les pierres ?

Ils avaient ri.

— C'est une histoire de chien.

— Quoi ?

Nous avons des chiens, sur la Montagne bleue, mais je ne voyais pas du tout comment un de ces animaux avait pu apprendre à Pat et à Gil que la Nuit ne traversait pas les pierres.

— Le vieux Larn avait un jeune chien qui l'empêchait de dormir, car l'animal voulait à tout prix dormir avec son maître. Quand on l'attachait, il hurlait. Juste à côté de la caverne où habitait Larn, il y en avait une autre, toute petite, où l'on n'entrait qu'en rampant. Larn y enfermait son chien chaque soir, en fermant l'entrée avec trois ou quatre grosses pierres.

— Là où nous avons couché ? dis-je, stupéfait.

— Oui. Une niche à chien. Comprends-tu, Phil ? Un jour, nous avons osé revenir à la Montagne bleue... Mais c'était loin, très loin ! Il aurait fallu courir sans cesse pour aller et revenir dans le même jour. Et la Nuit dévorait !... Mais tout ignorer de ce qui subsistait ! Ne pas savoir s'il y avait des survivants ! Bref, je suis revenu quelques jours plus tard. J'ai entendu hurler un chien. Tous les humains avaient disparu. Il ne restait plus que le chien, dans sa grotte. La Nuit ne l'avait pas dévoré ! Donc, dans cette grotte, on était à l'abri. J'y ai couché, j'ai fermé l'entrée avec des pierres, et la Nuit m'a laissé tranquille. Dès lors, nous avons su qu'elle ne pouvait passer à travers les rochers... pas plus que sur l'eau.

— Et le chien ? demandai-je.

Il s'assombrit.

— Elle l'a dévoré. Je me le reproche encore, Phil. Mais quand je l'ai

libéré, il avait faim, il avait soif... Il est parti comme un fou. Et il n'est pas revenu.

Les autres s'approchaient de nous.

— Il t'a raconté ? me demanda Caty.

— Oui.

Elle me regardait « en dessous », comme toutes les fois qu'elle redoutait un refus.

— Si on allait avec eux, vivre sur le Lac ?

— Bien sûr, fis-je, surpris.

Et, à Gil :

— Nous construirons deux cabanes sur pilotis, près des vôtres.

— Inutile, répondit-il avec une certaine tristesse. Deux sont libres : celles des imprudents qui ont osé braver la Nuit et qui ont été dévorés par elle. Une pour Caty et toi, une pour le couple d'étrangers.

Un long silence suivit. Puis Caty me sourit, et je lui rendis son sourire. J'ai toujours été stupéfait par ce qu'on peut se raconter en un seul regard quand on se connaît bien.

Oui, je devinais ce que désirait Caty... et elle savait ce que je désirais. J'allai vers Hélène et, pour la première fois, je glissai mon bras sur ses épaules et je la serrai contre moi. Caty était déjà près de Philippe.

Gil écarquillait les yeux, mais Pat au collier se mit à rire.

— Ça nous arrivera peut-être un jour, Gil, dit-elle, si d'autres humains venus d'ailleurs débarquent sur cette planète. Pourquoi ne pas changer si l'on est consentant tous les deux ?

* *

*

Le village sur pilotis est édifié à deux ou trois cents mètres du rivage. Avec ses barques de roseaux (on a les pieds dans l'eau, mais elle est tiède) Gil nous conduit jusqu'à nos « appartements ».

Deux cabanes, avec des lits de joncs tressés, une table faite de bambous reliés par des lianes. À terre, quelques tapis de fibre.

Il s'excuse :

— Ce n'est pas grand-chose, mais nous n'avons pas d'outils pour débiter le bois.

Je sais ce que c'est. J'en ai souffert avec Caty. Des couteaux, c'est à peu près tout ce qui reste des outils des ancêtres. Avec un couteau, on ne peut pas débiter un tronc d'arbre.

De toute façon, c'est aussi bien, et même mieux que notre grotte-refuge.

Je demande :

— Est-ce que les Présences viennent vous importuner la nuit ?

Gil plisse le front, et soudain :

— Ah, je comprends ! Tu veux parler des Images de ceux que la Nuit a dévorés ? Hélas, oui, elles surgissent parfois... et on ne peut rien contre elles : elles ne sont pas vivantes.

Je continue à regarder les deux cabanes sur les pilotis. On ne se décide pas à y entrer ! On est encore sur les barques, maussades, lorgnant l'entrée des deux « logements ».

Comment pourrais-je dire à Caty :

— Va avec Philippe, je vais avec Hélène...

Pas possible. Elle a confiance en moi, une confiance absolue. On a juré de ne jamais se séparer.

Gil demande avec un peu d'impatience :

— Vous vous décidez, oui ?

Je regarde Caty. Elle hésite un peu, puis cligne de l'œil. Signe d'interrogation, ou de complicité ? Et soudain :

— Bonne nuit, Phil, dit-elle. J'espère qu'il n'y aura pas de Présences.

Elle entraîne Philippe vers la cabane à gauche. Ils entrent. La porte de roseaux, maintenue par des lianes, se referme.

* *

*

Je ris un peu, puis je me tourne vers Hélène. Je vais l'entraîner vers l'autre cabane quand Gil m'interpelle, mi-sérieux, mi-souriant.

— Si je comprends bien, inutile de compter sur vous demain matin pour la Grande Chasse ?

Hélène est déjà dans mes bras.

— La Grande Chasse ? dis-je, intrigué. Qu'est-ce que c'est ?

Alors, il m'explique l'histoire. Après quelques années de terreur et d'angoisse, certains survivants se sont demandé si l'on ne pouvait pas espionner la Nuit.

— Comprends-tu, Phil ? Elle ne supporte pas la lumière. Donc, le jour venu, elle doit se blottir dans quelque sombre refuge... probablement une caverne. Mais où ? Si nous arrivions à le savoir, nous pourrions nous en approcher... au grand soleil bien entendu !... et tenter de la tuer.

L'idée est belle. Mais...

— La tuer ? Comment ?

— Je ne sais. Nous avons une certitude : quand le soleil brille, elle ne peut quitter son refuge. Alors, on pourrait l'attaquer de n'importe quelle façon... et peut-être découvririons-nous la bonne.

Hélène frémissait contre moi, mais ce n'était pas en pensant à la Nuit vivante. Aussi dis-je avec un peu d'impatience :

— Soit. Mais votre Grande Chasse ?

— Eh bien, pour découvrir le refuge de la Nuit, nous tentons de la suivre le matin, quand elle se retire. Mais c'est extrêmement difficile et dangereux, car elle lance vers nous ses tunnels. Pour limiter les risques, nous choisissons le moment de la pleine lune. Elle est gênée par cette demi-clarté.

Nous appelons « lune » le satellite de la planète, parce que les vieux l'ont baptisé ainsi.

— Vous n'avez pas encore découvert le refuge ?

— Non, avoue-t-il. Nous n'osons pas la suivre de très près.

Hélène tremble de désir.

— Bien, dis-je à Gil. Nous en reparlerons.

Et j'emporte Hélène dans la cabane de roseaux.

TROISIÈME PARTIE

MORT DE LA NUIT

CHAPITRE PREMIER

Gil fut stupéfait quand j'atteignis la rive, à la nage, alors que le jour venait à peine de se lever. Ils étaient là une vingtaine, hommes et femmes, groupés, prêts à partir pour la Grande Chasse de la pleine lune. Bien sûr, certains étaient restés dans les cabanes pour garder les enfants.

J'avoue que cette Grande Chasse apparaissait à mes yeux comme une parodie – et c'en était une – une sorte de rite dont ils avaient pris l'habitude depuis longtemps, et qu'ils accomplissaient tout en sachant que cela ne les mènerait à rien.

En sortant de l'eau, je bâillai, je m'étirai, puis je dis :

— Alors, que fait-on ?

Ils se groupaient autour de moi. Certains riaient. Même Gil.

— Tu ne t'es pas fatigué cette nuit, murmura-t-il, railleur.

Je haussai les épaules et montrai la cabane de roseaux :

— C'est elle qui peut te répondre. Va-le-lui demander.

Et tout de suite, sans attendre sa réponse :

— Pour cette Grande Chasse, comment procédez-vous ?

— Eh bien, on...

À quelque distance, sur le lac, on percevait un léger clapotis. Le jour était encore très timide, et il nous fallut une bonne minute pour comprendre que quelqu'un venait vers nous à la nage, comme je l'avais fait, mais beaucoup plus silencieusement que moi.

Je supposais que c'était Philippe. Mais non, c'était Hélène. Elle prit pied sur la rive, nue et souriante, et tout de suite vint vers moi.

— Je suis des vôtres, dit-elle. Expliquez-moi ce que je dois faire.

— Tu n'aurais pas dû venir, grognai-je.

— Ah bah ! pourquoi ?

J'allais répondre : « C'est une chasse dangereuse, et donc pas pour les femmes » mais, je ne sais trop pourquoi, je m'en abstins. Je l'eusse dit à Caty, qui n'avait pas tout à fait tort quand elle m'accusait de veiller sur elle comme une mère. Pas à Hélène : celle-ci n'avait nul besoin qu'on la protège.

Je me contentai donc de murmurer :

— Tu n'as aucune expérience de la Nuit Vivante...

— Il faut donc l'acquérir, cette expérience, répondit-elle en riant.

Un peu inquiet pour elle, je me tournai de nouveau vers Gil et je demandai :

— Voyons, de quoi s'agit-il exactement ? Si j'ai bien compris, vous suivez la Nuit afin de découvrir son refuge diurne ?

— C'est cela. Mais nous la suivons de très, très loin... Avec une

extrême prudence. Nous connaissons toutes ses possibilités, et nous nous tenons à une distance suffisante pour que ses tunnels ne puissent nous atteindre.

Il regardait Hélène, il me regardait et, dans un souffle :

— Aucun danger, Phil.

C'était bien ce que j'avais supposé. La Grande Chasse n'avait abouti à rien de concret. C'était devenu une sorte de rite.

— Eh bien, dis-je, allons-y !

* *

*

... Quand l'idée avait germé dans l'esprit des survivants du Lac, ceux-ci, en poursuivant la Nuit, avaient pris trop de risques, si bien que quelques-uns d'entre eux avaient été dévorés.

Ce qui avait rendu les autres beaucoup plus prudents. Ils avaient déjà appris à repérer la Nuit Vivante : au cœur de la nuit normale elle formait une masse d'obscurité épaisse comme un bloc de charbon, et dans laquelle la lumière ne pénétrait pas.

Et elle se retirait vers son refuge au rythme de la nuit normale. On pouvait s'approcher d'elle jusqu'à quelques centaines de mètres à la condition de ne pas se dissimuler dans les fourrés touffus où le jour n'entrait pas encore, car alors elle pouvait lancer ses tunnels.

On arrivait ainsi à la suivre de loin. Et toujours elle se retirait vers les Montagnes bleues.

Mais là, on devait attendre car la montagne arrêta la timide clarté de l'aurore et l'on ne pouvait s'engager dans la pénombre. Si bien que, quand le jour colorait la vallée, la Nuit Vivante avait disparu. Et nul ne savait où elle s'était réfugiée.

* *

*

Comment eussent-ils deviné qu'une fois de plus la Nuit jouait avec eux ? Elle aurait pu regagner sa cachette diurne de façon presque instantanée. Elle ne le faisait pas parce que cette poursuite l'amusait. Peut-être était-ce une Nuit Vivante toute jeune, un enfant Nuit.

Elle avait fort bien compris que ces Êtres tentaient de la suivre, de l'encercler, de l'attaquer peut-être, et cela la mettait en joie. Ils ne pouvaient rien contre elle. Dans ce monde, elle était invulnérable. Partout où elle était passée sur cette planète (la seule qu'elle eût connue, puisque son propre Univers était dépourvu d'astres, et pratiquement de matière) elle avait noté que les Êtres qu'elle absorbait tentaient de se révolter contre elle.

Entre le moment où elle lançait sur eux ses tunnels, et celui où ils cessaient d'exister en tant qu'entité pensante, quelques secondes s'écoulaient. Pendant ces quelques secondes, elle enregistrait avec amusement leurs réactions de colère, ou de désarroi, ou de terreur.

Donc, ils la suivaient, et elle flânait volontairement. Non pour tenter d'en capturer quelqu'un : depuis qu'elle avait dévoré les Êtres de la Bête de Métal, sa faim s'était calmée.

* *

*

... Hélène marchait près de Phil sans prendre garde à sa nudité. Philippe ne les avait pas suivis, et c'était le seul devant lequel elle redoutait de se montrer nue, parce qu'ils avaient reçu tous deux la même éducation.

On n'avait pas commencé tout de suite la Grande Chasse. Gil, chef des Survivants du Lac, avait estimé que, malgré l'aide de la pleine lune, le jour était encore trop jeune pour que l'on ne pût redouter un retour de la Nuit.

L'attente avait même été si longue qu'on l'avait perdue de vue, la Nuit Vivante. Mais ça n'avait aucune importance, puisqu'on savait déjà où elle allait : vers la Montagne Bleue.

Phil, qui marchait près d'Hélène, possédait enfin la certitude qu'il ne s'agissait que d'une parodie de chasse. Et il bougonnait, car il n'aimait pas perdre son temps.

Les Survivants s'étaient déployés en un large arc de cercle et avançaient avec prudence dans la forêt. De temps à autre, l'un d'eux entrevoyait, très loin, la masse obscure de la Nuit dans les demi-ténèbres, et il criait :

— Elle est là ! Devant nous !

Et Phil haussait les épaules, et continuait à bougonner, car il devinait sans peine qu'une telle Chasse, comme les autres, serait sans résultats. Ah, si Caty avait été là... Peut-être... Car elle lisait dans les pensées de la Nuit... Mais Caty n'était pas là.

— Crois-tu qu'ils arriveront à quelque chose ? murmura Hélène.

— À rien du tout. Mais ça les amuse, tu le vois bien. Ils ont l'impression que la Nuit a peur d'eux et bat en retraite. D'ailleurs, même s'ils parvenaient à l'encercler, que feraient-ils ?

— Le feu, dit Hélène pensive. La Nuit en a peur, tu nous l'as prouvé quand tu nous as sauvés, Philippe et moi, en nous criant d'incendier les sapins. Si nous pouvions l'enfermer dans un cercle de feu...

Il la regardait, déçu parce qu'il avait imaginé qu'elle était d'une intelligence supérieure. Or elle proférait d'énormes sottises. Il est vrai qu'elle n'avait pas encore assimilé toutes les possibilités de la Nuit...

Sans y prendre garde, il écarta une branche qui menaçait de fouetter le visage de la jeune femme, et il répondit doucement :

— Réfléchis, Hélène... La Nuit se retire quand le jour avance vers elle. Pour l'enfermer dans un cercle de feu, il faudrait que certains d'entre nous la précèdent, et donc abandonnent la clarté du jour pour se plonger dans l'obscurité. À ce moment-là ils seraient perdus, tu le sais bien.

Elle se mordillait les lèvres.

— Dans ces conditions, demanda-t-elle enfin, à quoi sert cette Grande Chasse ?

— À rien du tout.

« Si fait, pensa-t-elle. Cela permet aux Survivants d'effacer pour un temps l'épouvante qui plane sur eux. Car ils ont l'impression, fausse bien sûr, mais psychologiquement valable pour eux, que la Nuit les craint puisqu'elle se dérobe. »

À droite, à gauche, on s'interpellait :

— Je l'ai perdue de vue !

— Je la vois encore, mais il semble qu'elle s'enfuit de plus en plus vite !

C'était bien cela : une griserie de victoire alors que l'on ne disposait d'aucun moyen d'action...

Aucun moyen d'action ? Erreur. L'idée jaillit tout à coup dans l'esprit d'Hélène. La Nuit avait peur du feu et de la lumière. Mais, Hélène l'avait fort bien remarqué, quand elle formait un tunnel vertical, celui-ci ne dépassait guère la cime des sapins, sans doute parce qu'au-delà elle était gênée par la clarté du satellite.

On pouvait donc l'attaquer en se plaçant au-dessus d'elle. Et cela, c'était possible grâce à l'ASTROLABE. L'astronef était toujours là-bas, ses réservoirs à peu près pleins de carburant...

Et, lors des atterrissages, les tuyères crachaient de fantastiques jets de flammes.

— Viens, dit soudain Hélène. Revenons au Lac. Il faut que je parle à Philippe.

CHAPITRE II

Ce « il faut que je parle à Philippe » m'était allé droit au cœur. J'avais quelques raisons de supposer qu'après une telle nuit elle ne pensait plus à son compagnon de la Bête de Métal. Or, c'étaient nos folles étreintes qu'elle avait oubliées !

Je ne répondis rien, mais j'avertis Gil :

— Nous revenons vers le Lac, et nous abandonnons la Chasse.

Il se mit à rire :

— Je m'en doutais. Eh bien, bon plaisir !

Je grognai :

— Ce n'est pas ce que tu supposes. Hélène prétend qu'elle peut tuer la Nuit. Et pour ça...

J'évitais de la regarder :

— ... elle a besoin de revoir Philippe, son compagnon.

Gil cessa de rire, parce qu'il comprenait que j'étais jaloux.

— Ah ! dit-il simplement.

Mais il l'étudiait de telle façon qu'elle rougit un peu, d'autant plus que cinq ou six Survivants s'étaient rapprochés de nous et avaient tout entendu.

— Ce n'est pas cela, protesta-t-elle. Mais je ne puis, seule, contrôler le vol de l'astronef... de la Bête de Métal. Pour cela j'ai besoin de l'aide de Philippe.

Incrédule, Gil demanda :

— Et tu espères tuer la Nuit, alors qu'elle pénètre à sa guise dans vos Bêtes de Métal ?

Pour toute réponse elle fit :

— Avez-vous déjà vu décoller... ou atterrir... un astronef ?

Gil se grattait la tête :

— À vrai dire, nous n'en avons jamais vu. Nous n'ignorons pas qu'il y a toujours un peu de vérité dans les légendes... Et d'ailleurs Phil et Caty ont vu votre Bête de Métal. Nous n'en avons jamais vu aucune.

Elle eut un sourire qui ne me plut pas. Un sourire d'être supérieur.

— Vous verrez, la nuit prochaine, la flambée de lumière et de chaleur qui se dégage des tuyères ! Plus lumineuse et beaucoup plus chaude que les rayons de votre soleil. Si nous arrivons à prendre la Nuit Vivante dans le jet des tuyères, elle est perdue !

* *

*

... C'est ce qu'elle répéta à Philippe quand elle entra dans la cabane

où celui-ci dormait encore près de Caty. Il récupérerait moins vite que moi.

Gêné, Philippe ! Il tenta de fixer un lambeau d'étoffe autour de ses reins, mais Hélène haussait les épaules. Il renonça alors à son vêtement symbolique qu'il laissa tomber sur le sol de roseaux tressés.

— Qu'y a-t-il ?

Caty nous regardait, soulevée sur un coude, toute souriante. Elle me décocha un clin d'œil auquel je répondis par un autre, à la dérobée. Comme Hélène et Philippe étaient compliqués !

— Philippe, dit Hélène, je voudrais ton opinion au sujet de l'idée que je viens de suggérer, pour nous débarrasser de la Nuit Vivante grâce à l'ASTROLABE.

— Explique-toi mieux, grogna-t-il. Je dors encore à moitié.

Elle commença à lui exposer son plan, mais en utilisant des mots que je ne comprenais pas, des termes scientifiques dont les Vieux ne m'avaient jamais parlé.

Aussi, après deux minutes, je demandai à Caty :

— Veux-tu venir sur le radeau ? Il fait sombre ici, alors que sur le Lac le soleil se lève.

Elle se leva, souriante :

— Volontiers.

Nous laissâmes Hélène et Philippe s'expliquer « scientifiquement » et je m'assis près de Caty, sur l'embarcation.

Elle était épanouie, radieuse. Alors je lui posai la question habituelle (et je riais !) que l'on réserve à ceux et à celles qui font l'amour pour la première fois :

— Ça a été ?

— Oui, fit-elle tout heureuse. Très bien.

— Mieux qu'avec moi ?

Elle fit la moue :

— Ce n'est pas la même chose, Phil. Il est... très tendre... très attentionné. Toi, tu es... comment dire ? Une force de la nature. Lui, il est très doux.

Un temps, puis, avec une curiosité amicale, elle demanda :

— Et toi ?

Du bout du doigt, je caressais les roseaux de l'embarcation.

— Elle me plaît beaucoup, avouai-je. Elle est moins douce que toi. Moins... passive. C'est une vraie tempête !

— Tu as toujours aimé la tempête, dit-elle en rêvant.

Et, secouant la tête :

— Souviens-t'en ! Quand, dans la journée, le vent hurlait et courbait les sapins, quand les grêlons giclaient à l'entrée de la grotte, tu sortais, tu te campais devant l'entrée, les bras levés ou tendus à l'horizontale, comme pour imposer silence aux éléments...

Elle pouffait en silence :

— Tu n'y es jamais arrivé d'ailleurs ! Mais tu respirais profondément, et ta poitrine se gonflait à l'air tumultueux de l'orage... Je t'admiraïs !

— C'est vrai, reconnus-je.

Puis, doucement :

— Caty, je t'aime bien.

— Moi aussi, Phil, dit-elle en riant. Je t'aime bien. Mais je ne suis pas une tempête, et tu n'es pas un ange de douceur. C'est pourquoi il est naturel que...

Elle se tut. Hélène et Philippe sortaient de la cabane, préoccupés. Je me demandais s'ils avaient parlé comme nous, avec une franchise fraternelle, puis je me dis que c'était impossible à deux êtres qui souffraient de se montrer nus l'un à l'autre.

Quelle étrange planète que la leur ! Se disait-on parfois la vérité, quand on s'aimait ? Il est vrai qu'ils ne s'aimaient pas vraiment, pas plus que je n'aimais Caty... Mais moi je lui disais la vérité, à Caty.

Ils vinrent s'asseoir près de nous, plutôt mornes. Philippe avait remis ses vêtements. Pourquoi ?

— Phil, demanda-t-il, tu es plus adroit que moi pour diriger cette embarcation rustique. Conduis-nous jusqu'à votre cabane. Il faut qu'Hélène reprenne ses vêtements.

— Ah, bah ! fis-je, stupéfait.

Elle murmura, la tête basse :

— Dans l'astronef... la Bête de Métal... la température est conditionnée par des mécanismes... Elle est beaucoup plus basse qu'ici. Nous aurons besoin de nos vêtements.

Je grimaçais.

— Ainsi, c'est décidé ? Vous allez partir tous les deux ?

— Il n'est pas question de partir, Phil, dit-elle doucement. Nous allons tenter de détruire la Nuit Vivante... et aussitôt nous reviendrons.

Elle ajouta :

— Si vous voulez venir avec nous, Caty et toi... Nous avons des vêtements pour vous dans l'astronef.

Les légendes éclataient dans mon souvenir, telles que les avaient léguées les Ancêtres. « Sous un prétexte quelconque, on vous fait monter dans une Bête de Métal... et jamais plus, jamais vous ne revoyez le monde qui vous a vu naître. »

Ma gorge se serrait. Je regardais Hélène. Je l'aimais. J'aimais aussi Caty, bien sûr, mais ce n'était pas la même chose. J'aurais donné ma vie pour Caty, mais j'aurais donné dix vies pour Hélène... Non, c'est idiot, on ne dispose pas de dix vies. Mais enfin j'éprouvais cette sensation-là.

Mais mon sang se glaçait à l'idée d'abandonner ma planète natale. Et pour aller où ? Oh, certes... nous étions tremblants devant la Nuit Vivante. Mais s'ils parvenaient à la détruire... Quel paradis ce serait, chez nous !

— Hélène, balbutiai-je... Tu reviendras, n'est-ce pas ?

C'est Philippe qui répondit avec impatience (et j'étais certain que cette impatience naissait surtout du fait qu'Hélène était nue, alors qu'il était vêtu) :

— Notre expédition durera une heure à peine. Après quoi nous ramènerons l'astronef exactement à son point de départ. Vous devez comprendre que je ne vais pas m'amuser à modifier les coordonnées établies par le cerveau électronique ! Je piloterai à vue de façon à détruire la Nuit, après quoi je laisserai agir le pilote automatique, qui est programmé pour que l'astronef revienne là-bas, près de l'autre.

Bouche bée, sans rien comprendre, je fis « oui, oui ». Que dire d'autre quand vous ignorez le sens des mots ? Les vieux, qui avaient entendu les Presque à l'époque où certains de ceux-ci venaient parfois vers la Montagne bleue, agissaient de même. Ils ne comprenaient rien, et donc ils répondaient « oui, oui... ». Je crois qu'il en est ainsi toutes les fois que l'on ne comprend pas très bien. Quand j'étais gosse, les vieux qui dirigeaient tout demandaient parfois : « C'est comme ci, c'est comme ça, faut faire ceci ou faire cela. Es-tu d'accord pour cela ? » Et comme on n'avait rien compris on répondait : « Oui, oui... »

— Bien, dit Philippe. Vous nous guidez jusqu'à l'astronef ? Nous ne sommes pas capables de retrouver le chemin.

D'un regard j'interrogeai Caty. Comme moi, elle avait l'impression qu'on ne reverrait jamais Philippe ni Hélène... Mais il s'agissait de tuer la Nuit Vivante ! L'amour, c'est beau, mais il y a d'autres choses dans la vie.

Elle hocha la tête :

— Oui, murmura-t-elle. Nous vous guiderons.

* *

*

Jamais je n'aurais cru qu'une femme et un homme, ma foi d'apparence banale, puissent déchaîner une telle tornade de feu !

Ils nous avaient longuement recommandé de nous tenir à plusieurs centaines de mètres, dans la forêt, et je rigolais intérieurement de leur prétention. Même la foudre, quand elle tombe, n'incommode personne à deux ou trois cents mètres.

Et pourtant ! Quand ils mirent en marche ce qu'ils avaient nommé des « tuyères », Caty hurla et vint se blottir contre moi. Je la caressai machinalement, mais je tremblais.

Était-ce possible ? Le plateau rocheux sur lequel était posée la Bête de Métal s'illuminait d'une insoutenable clarté. Un souffle, ou plutôt un sifflement qui vrillait les oreilles... et la Bête de Métal s'éleva, lentement d'abord, puis avec une vertigineuse rapidité. Elle ne fut bientôt plus qu'un petit point brillant au soleil levant, à l'extrémité d'une longue traînée blanchâtre.

Je continuais à trembler. Était-ce possible ? Ainsi, les légendes disaient vrai. L'Homme pouvait s'élever dans l'espace. L'Homme... et la Femme car, je n'en doutais pas, c'était Hélène qui dictait ses ordres à Philippe.

Très, très haut, l'engin étincelant navigua à l'horizontale... mais peu de temps, quelques secondes à peine. Il devait alors survoler la Montagne Bleue.

Et je savais ce que faisais Hélène. Elle cherchait la Nuit Vivante, parmi les demi-ténèbres du jour naissant à la surface de la planète.

Caty cria, une main sur la bouche, horrifiée. La Bête de Métal tombait ! Elle descendait à toute vitesse vers la forêt !

Malheureusement, lorsqu'elle arriva à une certaine distance du sol, nous cessâmes de la voir. Les sapins la masquaient et le soleil, trop bas encore, ne l'éclairait plus.

Hélène ! La peur au ventre, je me demandai stupidement si, à une telle distance, nous sentirions le sol trembler sous nos pieds quand l'engin s'écraserait.

Hélène était perdue. Dans mes bras, Caty sanglotait.

* *

*

On attendait, les yeux fermés, blottis l'un contre l'autre. Caty pensait à Philippe, j'en étais sûr, comme je pensais à Hélène. Une, deux, cinq, dix secondes...

Et le sol ne trembla pas.

J'ouvris les yeux. Là-bas, au-dessus de la Montagne Bleue, un minuscule point étincelait au soleil levant, à l'extrémité d'un long ruban blanchâtre. Je criai :

— Caty !

Elle leva la tête, eut un gémissement d'incrédulité, puis s'arracha à mon étreinte et joignit les mains en regardant, là-haut, la Bête de Métal, qui, sa mission accomplie, reprenait son vol à l'horizontale et revenait vers nous.

Hélène avait réussi ! La Nuit était morte... et Hélène vivait !

* *

... Comme ils nous l'avaient recommandé, nous avons attendu que le sol se refroidisse avant d'avancer vers « l'astronef » qui s'était posé à peu près au point d'où il était parti.

Nous marchions nu-pieds, et le terrain était brûlant. La joie au cœur, je me disais que la Nuit était morte. Aucune forme de vie ne pouvait supporter le feu de ces « tuyères ».

Quand Hélène sortit (Philippe la suivait, il admettait donc comme moi la supériorité de cette femme admirable) elle ôta ses gants.

Elle me sourit, mais du bout des lèvres.

— Eh bien, voilà, fit-elle. Ce n'était pas difficile.

— La Nuit est vraiment morte ? murmurai-je d'une voix qui tremblait un peu.

Elle haussa les épaules, montra le sol au-dessous de la Bête de Métal. Certaines pierrailles s'étaient vitrifiées.

— Connais-tu un être vivant qui pourrait résister à ça ? Dès que je l'ai repérée, nous nous sommes laissé tomber sur elle. Nous avons freiné peu à peu, comme pour un atterrissage. Et puis, pleine puissance, comme au décollage. Tout ce qui était au-dessous de nous a été carbonisé. Y compris la Nuit.

Elle glissait ses gants dans sa ceinture. Indifférente, elle ajouta :

— La forêt brûle, bien sûr. Et la Nuit n'est plus là pour éteindre les flammes. Mais le vent souffle dans la bonne direction, et toute la fumée s'étend vers la Montagne.

Fou de joie, je lui pris la main, que je posai sur ma bouche, et je me mis à l'embrasser longuement. La main qui avait tué la Nuit ! Elle se dégagea avec impatience :

— Tu es fou ! C'était vraiment trop facile !

Mais je savais qu'elle était heureuse de mon geste d'allégeance. Jamais je n'avais embrassé la main de Caty.

Il est vrai que Caty était incapable de tuer la Nuit Vivante.

CHAPITRE III

La forêt brûla jusque vers midi mais, comme l'avait annoncé Hélène, un vent léger emportait la fumée vers la Montagne Bleue. Après midi, de gros nuages noirs masquèrent le soleil, des éclairs strièrent le ciel, le tonnerre gronda, et de véritables trombes d'eau s'abattirent sur les sapins en feu.

Quand l'orage se calma, l'incendie était vaincu.

Les Survivants connurent quelques problèmes, car les ruisseaux qui alimentaient le Lac déversaient dans celui-ci des flots d'eau boueuse, si bien qu'en moins d'une heure le niveau s'éleva de près d'un mètre, submergeant les planchers de roseaux.

Phil et Hélène, Philippe et Caty, arrivèrent sous la pluie chaude, alors que l'on s'affairait à protéger la rustique literie et à sauver les bébés de la noyade.

L'affolement était à son comble, aussi prit-on à peine garde aux clameurs de victoire qu'ils lançaient du rivage :

— La Nuit est morte !

Gil, debout sur un radeau, répondit simplement :

— Très bien ! Venez nous aider !

— On te dit que la Nuit est morte, hurla Phil. Ne comprends-tu pas ?

— Je comprends, dit Gil avec impatience. Mais il y a un mètre d'eau dans les cabanes, et les berceaux flottent comme des embarcations ! Il faut d'abord sauver les gosses en les hissant sur les toits de roseaux !

On entendait en effet brailler des enfants, et on en apercevait quelques-uns, qui se cramponnaient sur les toits à forte pente.

— Venez nous aider ! répéta Gil.

Hélène répliqua avec assurance :

— Inutile. Vous ne pouvez pas continuer à vivre normalement dans vos cabanes inondées. Puisque la Nuit est morte, chargez vos radeaux et venez tous camper dans la forêt. Il n'y a plus aucun danger.

De tous côtés s'élevaient des voix inquiètes :

— Comment sais-tu que la Nuit est morte ?

— Nous le savons, affirma Phil. Nous l'avons vu. Hélène et Philippe sont montés dans la Bête de Métal. Celle-ci crache des flammes gigantesques, mille fois plus lumineuses et plus chaudes qu'un sapin en flammes ! La Nuit a été prise dans ces flammes si chaudes qu'elles fondent les rochers. Rien, pas même elle, ne pourrait résister à ça.

Et, pour mieux convaincre, il demanda :

— N'est-ce pas, Caty ?

— Oui, répondit celle-ci. La Nuit avait peur des sapins en feu, et se battait contre eux, preuve que le feu peut la détruire. Il est impossible qu'elle ait pu résister aux flammes de la Bête de Métal. Elle a disparu, et jamais plus nous ne la reverrons.

* *

*

... Alors, ils vinrent vers le rivage avec leurs radeaux, abandonnant les cabanes, et ils s'installèrent sous les sapins.

Après l'orage, le soleil flambait. Une vapeur dansante s'élevait du sol tapissé d'aiguilles mouillées.

Gil avait groupé les Survivants autour de lui et, après une brève discussion, ils tombèrent d'accord. Le niveau du Lac ne baisserait que lentement, les cabanes ne seraient normalement habitables que dans quelques jours. Puisque la Nuit était morte, pourquoi ne pas s'installer sous le couvert des arbres ?

Une heure plus tard, ils étaient tous rassemblés sous les sapins.

* *

*

Cependant, je le devinai, l'angoisse naquit dès que le crépuscule s'étendit sur la forêt. On ne passe pas impunément des années à trembler devant la Nuit Vivante ! Quand le jour faiblit, on commence à se demander si elle est vraiment morte.

L'odeur du poisson grillé parfumait encore le rivage, et les Survivants s'étaient allongés sur les aiguilles des sapins que le soleil avait séchées. Un brasier flambait au cœur du campement improvisé.

Soudain Caty, allongée près de Philippe, se souleva sur un coude et gémit :

— Elle est là ! Elle s'approche !

Je n'eus pas besoin de lui faire préciser « qui » s'approchait. Abandonnant Hélène, je me levai d'un bond :

— Caty ! En es-tu certaine ?

Elle possède la faculté de détecter l'approche de la Nuit, et même de lire vaguement dans les pensées de celle-ci.

Elle pleurait en silence.

— Oui ! J'en suis certaine ! Je la devine, là-bas, du côté de la Montagne... Elle vient vers nous...

Les Survivants s'étaient levés, l'entouraient. Elle s'était agenouillée.

— Elle vient... Elle est loin encore, mais il faut tout de suite regagner les cabanes. Le Lac nous protégera...

Pas un mot. Ils se dévisageaient, interdits. Enfin Gil fit :

— Mais vous aviez affirmé qu'elle était morte !

— C'est une erreur ! Une atroce erreur ! Ne perdez pas de temps : elle est là ! Elle arrive !

J'étais seul à savoir qu'elle lisait dans les pensées de la Nuit, aussi fus-je seul à prendre au sérieux son avertissement... Du moins au début. Les hommes souriaient. J'entendais fuser des réflexions qui ne me plaisaient guère.

— Elle est cinglée ! Personne n'a jamais pu deviner ce que va faire la Nuit !

Et ça me donnait envie de jouer des poings. Mais je me calmai : j'avais remarqué que les femmes semblaient plutôt inquiètes.

— Ne perdez pas de temps, je vous en supplie ! cria Caty.

Elle pleurait. Pour moi, pas l'ombre d'un doute : Hélène et Philippe avaient pris leur désir pour une réalité. Ils n'avaient pas tué la Nuit.

Mais les autres, autour de nous ! Mollement allongés sur les aiguilles des sapins, ils se sentaient infiniment mieux que dans leurs cabanes inondées !

Gil, pourtant, s'inquiétait et interrogeait Philippe :

— Est-elle morte, oui ou non ?

— Eh bien, je...

J'intervins :

— Peut-être est-elle morte, mais nous ne pouvons courir un tel risque, grondai-je. Si elle ne l'est pas, il ne restera pas un seul survivant sur la planète ! Embarquons-nous tous sur les radeaux et regagnons les cabanes. Pour les berceaux des gosses, on les accrochera aux parois. Pour nous, ce ne sera jamais qu'une nuit désagréable... et demain nous aurons une certitude !

Ils hésitaient. L'idée de passer des heures dans l'eau, même tiède, jusqu'à la ceinture, n'a rien de réjouissant. Mais c'est Hélène qui prit l'offensive.

— Es-tu devenu fou ? cria-t-elle. J'ai dit que la Nuit était morte, elle l'est. Cette femme (elle désignait Caty) est une hallucinée, voilà tout.

Agissez comme bon vous semble. Moi, je reste ici... avec Philippe.

Pas d'accord, Philippe ! Il interrogeait Caty du regard.

— Il faut regagner les cabanes, murmura celle-ci. À peine en avons-nous le temps ! La Nuit se rapproche !

Philippe répondit :

— Viens. J'ai confiance en toi.

Hélène gronda :

— Pauvre imbécile !

Les Survivants ?... Eh bien, ils se dévisageaient, indécis.

— Vous êtes stupides ! dit Hélène avec mépris. Quoi qu'il arrive, je reste ici. Vous avez peur d'une ombre.

C'est alors que je me décidai. Oui, je sais : j'éprouvais pour Hélène une affection d'esclave pour son maître. Mais je ne la connaissais que depuis quelques jours, alors que pendant des mois et des années Caty m'avait prouvé qu'elle lisait dans les pensées de la Nuit.

Je ne pouvais hésiter. Hélène était capable de diriger la Bête de Métal... mais Caty devinait la Nuit.

— Viens, dis-je à Hélène.

Elle sursauta.

— J'ai dit que je restais, fit-elle avec hauteur.

Je répétais plus doucement :

— Viens. Qu'importe ? Si c'est faux, Caty sera ridiculisée.

Cela lui plut et elle hésita. Mais en définitive elle secoua la tête.

— Va-t'en si tu veux, répondit-elle. Je reste.

Et les autres écoutaient, et hésitaient encore ! Alors je m'approchai d'Hélène, je la soulevai, je la couchai sur mon épaule et je l'emportai vers un radeau.

Elle hurlait, elle gesticulait, elle me mordait jusqu'au sang. J'éclatai de rire.

Et ce rire, elle ne me l'a jamais pardonné. Jamais.

INTERLUDE

La Nuit n'était pas morte. Elle ne possédait aucun des sens humains, mais d'autres qui lui permettaient en principe d'évaluer l'imminence du péril.

Quand l'astronef, utilisant ses tuyères de freinage, s'était laissé tomber sur elle, sa réaction avait été immédiate. Cela éclairait et brûlait infiniment plus qu'un sapin en flammes. Or elle éprouvait beaucoup de difficultés pour éteindre un sapin.

Donc, elle ne pourrait jamais éteindre cette chose. La solution s'imposait : fuir. Elle pouvait s'éloigner de façon quasi instantanée. À peine la lumière jaillie des tuyères l'effleura-t-elle qu'elle se déporta à quelques centaines de mètres. Pas plus loin : elle tenait à étudier l'adversaire.

Elle se posta là, attentive. Cette chose qui descendait vers la forêt dans un flamboiement de soleil, elle l'avait explorée là-bas et elle avait dévoré les Êtres qui s'y dissimulaient. Jamais elle n'eût supposé que ce fût si dangereux pour elle. Elle décida de s'en tenir désormais à l'écart.

Mais déjà la forêt flambait, et la Chose remontait vers le ciel. La Nuit prit peur. Elle se demandait si cela n'allait pas l'attaquer de nouveau.

Alors, sans panique mais sans retard, elle recula, recula, et s'en fut se dissimuler dans sa cachette diurne.

Là, elle attendit le soir, afin de montrer à ces Êtres stupides qu'ils ne pouvaient rien contre elle.

Comment eût-elle deviné qu'elle venait de signer son arrêt de mort ?

CHAPITRE IV

Des heures de cauchemar ! Blottis dans les cabanes, installés tant bien que mal sur des claies de roseaux que balayait parfois l'eau tiède, ils avaient somnolé jusque vers la mi-nuit.

Puis ils avaient entendu les cris, les hurlements, les appels de ceux qui avaient préféré la douceur des aiguilles de sapins, et vers lesquels la Nuit ressuscitée lançait ses tunnels.

La Nuit furieuse, la Nuit coléreuse... Mais non pas la Nuit méchante. La méchanceté est un apanage humain. On ne peut dire d'un tigre qu'il est « méchant » : il n'a aucune notion du bien et du mal, voilà tout. Pas plus que la Nuit. Comment une Nuit Vivante discernerait-elle ce qui est Bien de ce qui est Mal ?

Jusqu'alors, elle avait mangé à sa faim, après quoi elle avait joué. Désormais elle savait que ces Êtres inoffensifs en apparence disposaient d'un engin capable de la détruire si elle ne s'enfuyait pas assez tôt.

Cela l'avait rendu furieuse et coléreuse comme la mer quand souffle la tempête.

Dans l'excès de sa fureur, elle quitta son refuge de la Montagne dès que le jour pâlit, ce qu'elle n'avait encore jamais fait car la lumière déchaînait en elle une souffrance presque intolérable.

Elle sortit. Elle commença à avancer vers la forêt – et le crépuscule tombait à peine. Puis elle reflua : trop de jour encore. Attendons. Mais elle pensait aux Êtres.

Depuis des mois, depuis des années, ils lui échappaient parce qu'elle ne parvenait pas à vaincre son horreur instinctive de l'eau. Cent fois elle avait été tentée de lancer ses tunnels sur le Lac afin d'atteindre les cabanes de roseaux...

Et cent fois elle y avait renoncé. Dans ce monde où elle surgissait, elle sentait, d'instinct, que trois choses lui seraient néfastes et qu'elle devait s'en écarter le plus possible : le Feu, l'Eau, la Terre.

Lancer ses tunnels sur l'eau ? Quelle folie ! Elle ne les récupérerait pas. Or les tunnels étaient pour elle de l'énergie vitale concentrée.

Quand elle arriva sur la rive du Lac, ce fut la délectation des délectations. Ces Êtres stupides n'avaient pas tous regagné leurs cabanes sur l'eau, hors de portée.

Certains dormaient, allongés sur des lits de broussailles. Elle pouvait les absorber tous, d'un coup – mais elle décida de n'en rien faire, et de leur laisser espérer qu'ils pourraient lui échapper. Toujours le jeu... Décidément, elle devait être très jeune.

... De la cabane, on la voyait, Hélène et moi, à la clarté du satellite. Et j'étais prêt à parier que, de la cabane voisine, Caty et Philippe la regardaient aussi, puisque Caty, grâce à sa faculté de télépathe, avait suivi son avance dans la forêt.

Elle s'amusait, on ne pouvait en douter. Épiant le rivage par les interstices des parois de roseaux, on s'en rendait compte. Elle jouait. Mais cette fois le chat avait décidé de croquer la souris... de les croquer toutes !

Elle lançait ses tunnels ! On les voyait !

À gauche, parce qu'une femme et son gosse essayaient de s'enfuir de ce côté... Mais quand ils aperçurent le tunnel, ils refluèrent. Et le tunnel ne les suivit pas !

Remarquez : elle aurait pu tout aussi bien lancer son tunnel droit sur eux. Non ! Elle s'amusait.

Ils partirent vers la droite... et un nouveau tunnel surgit devant eux. La femme hurla. On l'entendait, de la cabane. Elle hissa son enfant sur ses épaules et, folle de terreur, elle sauta dans le Lac. Le gosse se cramponnait à ses cheveux.

Elle se mit à nager vers les cabanes – vers les refuges. Le tunnel glissait tout au long de la rive. On aurait juré qu'il hésitait. Puis, lentement, avec une sorte de répulsion, il s'engagea sur l'eau ! Je vous dis qu'il s'engageait sur le Lac, pour la première fois ! Il se mit à glisser en direction de la femme qui nageait, et de son enfant.

Hélène gémit quelque chose que je ne compris pas. Mais je le devinais. Si désormais la Nuit pouvait lancer ses tunnels sur le Lac, nous étions perdus !

Mais le pouvait-elle ? Le pouvait-elle vraiment ? C'était bien, je crois, la première fois que j'avais rapproché de ma bouche mon poing fermé, et que je me mordais l'articulation des phalanges. Jusqu'au sang.

— Elle n'y parviendra pas, fit Hélène derrière moi. Regarde : le tunnel hésite.

Toute tranquille. Sûre d'elle. Oui, mais elle était sûre d'elle aussi quand elle avait affirmé que la Nuit était morte.

— C'est impensable, ajouta-t-elle. Elle craint l'Eau, comme le Feu, comme les Rochers. Elle ne peut y parvenir.

Elle y parvint ! Le tunnel, avec d'incompréhensibles hésitations, continuait à s'étirer vers la mère et son enfant.

Et c'était horrible surtout parce que la femme ne le savait pas. Elle se croyait en sécurité. La Nuit n'avait jamais osé s'aventurer sur le Lac.

— Non, elle n'y parviendra pas, répéta Hélène.

Mais cette fois sa voix sonnait faux. Elle avait compris comme moi que la femme et l'enfant étaient perdus. La Nuit était furieuse au point qu'elle en oubliait son horreur de l'eau.

Le tunnel s'allongeait toujours. Je me mordais les poings de plus belle.

Il les atteignait ! La femme ne l'avait pas vu, ne soupçonnait pas cette atroce poursuite, et continuait à nager bien régulièrement. Elle était à mi-chemin du groupe des cabanes.

D'un coup, le tunnel se referma sur elle, et elle disparut. Hélène cria, une main devant sa bouche, si bien que nous présentions tous deux la même attitude puisque je continuais à me ronger le poing. Et nous ne pouvions rien faire, rien !

Dès que le tunnel avait atteint la femme et son enfant, nous avions cessé de voir ces deux derniers. Mais nous n'avions pas encore compris ! Nous pensions que le tunnel allait revenir vers la rive, emportant ce qu'il venait de dévorer.

Pas du tout ! Il hésita un peu... et reprit sa progression sur le Lac, lentement... droit vers notre cabane ! Peut-être la Nuit gaspillait-elle d'incroyables quantités d'énergie, mais elle avait vaincu sa terreur de l'eau.

Désormais, le Lac ne protégerait plus personne.

C'était la fin des survivants. Et la Nuit allait commencer par Hélène et par moi. Le tunnel n'était guère qu'à une vingtaine de mètres... Il continuait à glisser vers notre cabane. Quinze mètres... Dix !

* *

*

— Phil ! cria Caty de la cabane la plus proche. Peux-tu enflammer quelque chose afin de l'apeurer ?

Enflammer quoi ? Les roseaux étaient encore mouillés ! Je hurlai :

— Non ! Mais on va se jeter à l'eau et nager vers vous.

Elle dut discuter avec Philippe car quelques minutes s'écoulèrent puis :

— Attendez un peu. Philippe va tenter quelque chose.

* *

*

... En quittant l'astronef après leur tentative infructueuse contre la Nuit, Philippe avait emporté un petit sachet étanche... à tout hasard. On a toujours remarqué que les technologues s'attachent toujours à des détails insignifiants.

La Nuit avait peur de la Lumière. Or, à bord de l'ASTROLABE, il y

avait, si l'on peut dire, de la lumière en conserve. Des engins éclairants de diverses couleurs. Philippe ne les avait utilisés qu'au cours de son instruction à l'école, mais il savait que chacun de ces cylindres guère plus gros que le doigt projetait une clarté insoutenable pendant plusieurs minutes dès qu'on le lançait dans l'eau.

Pourquoi ne pas essayer ces engins contre la Nuit ? Oh, il savait que cela ne la tuerait pas ! Les réacteurs de l'ASTROLABE n'y avaient pas réussi.

Mais, en certains cas, cela pouvait sauver des vies humaines, et c'est pourquoi il les avait emportés. Et tout à coup... cela pouvait sauver plus qu'une vie humaine : tous les Survivants !

Le tunnel n'était plus qu'à quatre ou cinq mètres de la cabane qu'occupaient Hélène et Phil. Philippe ouvrit le sachet étanche, saisit un cylindre et le lança droit sur le tunnel.

Aussitôt il se dit :

— Je suis stupide ! J'aurais dû le jeter à côté !... La Nuit va l'absorber avant qu'il n'atteigne l'eau et qu'il ne s'allume.

Il ne la connaissait pas suffisamment, la Nuit ! Elle ne pouvait s'attaquer aux objets inanimés. Pas plus à ce cylindre qu'aux pierres qui obstruaient certaines grottes.

L'engin traversa le tunnel, l'eau gicla, et tout de suite la lumière jaillit, magnifiquement verte.

Tranché en deux, le tunnel se tortilla comme une énorme chenille... puis il disparut.

Et jamais plus la Nuit ne tenta d'en lancer un autre sur le Lac.

* *

*

Tout de suite Hélène cria, sauvagement :

— Philippe ! Tue-la ! Lance les capsules sur elle ! Elle ne peut y résister, tu le vois bien !

Oui, mais... Pour lancer d'autres cylindres sur la Nuit, il eût fallu que celle-ci fût encore là. Elle n'y était plus. Elle s'était retirée, de façon presque instantanée.

* *

*

Et c'est cela qui donna à Philippe la solution du problème.

CHAPITRE V

— Elle a disparu de façon presque instantanée, dit Philippe rêveur.

Il s'était assis au fond de la cabane, sur un siège rustique qui flottait et qui, sous son poids, s'était enfoncé, si bien qu'il était dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il n'y prenait pas garde. Il regardait Caty, debout devant lui, immergée jusqu'aux genoux, mais il ne la voyait pas.

Songeur, il répéta :

— Elle disparaît de façon presque instantanée...

— Oui, murmura Caty. Et c'est pourquoi personne n'a jamais découvert son refuge diurne. Nous supposons qu'elle se cache dans quelque caverne, mais où ?

Il avait fermé les yeux.

— Philippe, demanda Caty avec timidité... À quoi penses-tu ?

— Je la tiens, murmura-t-il. Je la tiens !

Il était parfaitement ridicule, nu, assis dans l'eau, les mains cramponnées aux roseaux de la paroi.

— Je la tiens ! répéta-t-il. Elle disparaît de façon *presque* instantanée, mais le vidéo-robot travaille de façon instantanée, lui !

Il dut expliquer ce qu'était le vidéo-robot : un appareil qui, lorsqu'un astronef survolait une planète, enregistrait dans sa mémoire mécanisée l'image du sol sur lequel, peut-être, l'engin se poserait.

Il se levait, la prenait dans ses bras :

— Comprends-tu, Caty ? Quand l'astronef est descendu pour essayer de brûler la Nuit, celle-ci s'est enfuie... et a regagné son refuge. Mais le vidéo-robot a automatiquement enregistré tous ses mouvements. Or, à la vitesse où la Nuit semble se déplacer, quelques secondes ont dû suffire pour qu'elle atteigne son refuge. Ce qui revient à dire que, sur la bande vidéo du robot, nous pourrions suivre sa trace et repérer sa cachette.

Bouche bée, elle le regardait avec admiration.

— Tu pourrais vraiment... découvrir le lieu où la Nuit se réfugie ?

— Je le crois.

Elle cria à voix basse :

— Philippe ! On pourrait la tuer !

Grimace de Philippe :

— Ça, c'est une autre question !

Mais elle allait jusqu'à lui en pataugeant dans l'eau tiède, elle se plaquait contre lui.

— Philippe ! Il y a bien longtemps que les Survivants y pensent... En plein jour, la Nuit ne peut sortir de son refuge. Si donc nous découvrons ce repaire... et tu espères y parvenir facilement... nous

chercherons... et nous trouverons... un moyen de la tuer, car elle ne pourra plus se défendre !

— Oui, murmura-t-il. L'Eau, le Feu, la Terre... ou le rocher... Elle en a peur, et donc c'est de ce côté-là qu'il faut chercher.

* *

*

Sur le Lac, il n'y avait plus la moindre lumière. Dans les autres cabanes, on attendait, l'angoisse au cœur. Mais, tout de même, on avait compris que la Nuit s'était enfuie !

— Caty, reprit Philippe, je ne suis pas capable de retrouver l'astronef... la Bête de Métal. Je vais demander à Phil de me guider dès que le jour se lèvera.

Elle lui sourit :

— Laisse Phil avec Hélène. Je te guiderai, moi.

* *

*

... Ils arrivèrent près de l'ASTROLABE vers midi. Philippe étudia aussitôt les enregistrements vidéo, les projeta devant Caty qui, non sans hésiter, avait consenti à l'accompagner dans l'astronef.

On voyait la Nuit ! On la voyait qui, après une brève pause à quelque distance des sapins incendiés, se repliait très vite, « de façon presque instantanée », vers la Montagne Bleue !

Philippe immobilisa l'image.

Masse très noire dans la pénombre, la Nuit vivante entraînait dans une caverne.

— Caty, souffla Philippe... Es-tu capable de retrouver cette caverne ?

— Oui. C'est sur le flanc sud. J'y ai joué parfois quand j'étais gamine.

Regard brillant, il lui prenait les mains, les serrait :

— La chance est avec nous ! Essaie de t'en souvenir : y a-t-il une autre issue que celle par laquelle la Nuit est entrée ?

Les yeux clos, elle réfléchissait, secouait la tête :

— Non, affirma-t-elle.

— En es-tu certaine ?

— Absolument. Elle s'étend sous la montagne par de nombreux souterrains, et c'est pourquoi nous aimions y jouer... Mais aucune de ces galeries ne débouche à la surface. C'était l'une de nos grottes préférées, car elle est immense.

Puis inquiète :

— Que vas-tu faire ?

— Je vais la tuer.

Et il lui expliqua comment, tout en entassant certains objets dans un sac de toile.

* *

*

Le Feu, l'Eau, la Terre. Trois éléments qui incommodaient la Nuit au point qu'elle ne pouvait s'y aventurer.

Certes, elle avait lancé un tunnel sur le Lac. Mais pas *dans* l'eau : sur l'eau. Certes, elle se battait contre le Feu. Mais toujours de l'extérieur. Encerclée par une barrière de flammes, peut-être eût-elle péri.

Mais ce n'était ni à l'Eau, ni au Feu que pensait Philippe. Le refuge diurne de la Nuit était beaucoup trop profond pour qu'on pût le noyer ou l'incendier d'un bout à l'autre.

— Depuis des années, disait Philippe, la Nuit n'a rien pu contre Phil et contre toi parce que vous fermiez votre grotte avec un simple rocher. Vous étiez enfermés dans une carapace de terre qu'elle ne pouvait percer. De même pour les Survivants du Lac, quand ils allaient à la Montagne Bleue et qu'ils se blottissaient dans une petite caverne dont ils obturaient l'entrée avec des pierres. La Nuit est incapable de franchir un écran de terre ou de roche.

Il réfléchit et ajouta :

Puisqu'elle ne peut le franchir pour entrer, je suppose qu'elle ne pourra pas davantage le franchir pour sortir.

— Que veux-tu dire ?

— Nous irons là-bas, sur la Montagne Bleue. Dès que l'obscurité viendra, nous nous réfugierons dans la petite grotte, bien fermée. Quand le soleil brillera, que la Nuit sera tapie dans son refuge diurne... et j'ai besoin de toi pour m'y conduire... je bloquerai la seule issue avec un tel amas de rochers que jamais, jamais plus elle n'en sortira.

Caty s'était assise, stupéfaite.

— Mais, Philippe... À peine pouvons-nous fermer avec des pierres l'entrée d'une grotte minuscule ! Or, regarde l'image : le passage est aussi haut qu'un sapin de la forêt !

Il lui sourit, frappa sur le sac qu'il venait d'emplir :

— J'ai là tout ce qu'il faut, Caty. Vous ignorez tout de ces objets. On les appelle des explosifs. Avec eux, je disloquerai complètement l'entrée du refuge diurne. Et nous verrons si la Nuit pourra en sortir !

* *

*

Du crépuscule au lever du jour, ils avaient somnolé dans la petite grotte de la Montagne Bleue, protégés par l'amas de pierres qui obstruaient l'unique issue.

Puis ils étaient sortis, quand le soleil commençait à s'élever sur la forêt, et Philippe avait demandé :

— Allons-y. Guide-moi.

Il n'y avait aucun danger, et c'était admirable de se débarrasser sans risques de la Nuit vivante. Car elle ne pouvait quitter son refuge tant que le soleil brillait.

Faire sauter l'entrée avec les puissants explosifs pris dans l'ASTROLABE, et noter si, l'issue étant obstruée par les pierres, la Nuit parviendrait à sortir.

Philippe tenait le pari : il estimait qu'elle ne pourrait plus quitter son refuge et que, par conséquent, dans des semaines, des mois ou des années, elle mourrait. Car, Caty l'avait affirmé, la Nuit ne pouvait vivre sans manger.

Comment eût-il deviné qu'il allait mourir avant elle... et que pourtant il la tuerait ?

* *

*

Sans la moindre hésitation, Caty le conduisit jusqu'au refuge diurne. Les images du vidéo-robot avaient ravivé ses souvenirs d'enfance. Le soleil éclatant réchauffait les flancs de la montagne. Pas un nuage dans le ciel.

Bien que la caverne fût au sud, l'entrée était orientée vers l'est, et la lumière frappait déjà les rochers. Dans ces conditions, aucun danger : jamais la nuit n'oserait lancer ses tunnels.

Philippe ouvrit le sac et commença à en retirer les cylindres d'explosif.

CHAPITRE VI

Caty lisait vaguement dans les pensées de la Nuit mais, ils l'ignoraient, la Nuit lisait vaguement dans les pensées de Caty.

Et quand Philippe ouvrit le sac, la Nuit lut dans l'esprit de Caty que ces objets qu'il en retirait étaient redoutables pour elle. Très redoutables, au point qu'ils pouvaient l'anéantir.

Elle eut peur. Car, sans être humaine, elle connaissait la peur, sentiment probablement commun à tout ce qui pense. Elle s'affola. Oubliant que le soleil brillait, elle tenta de lancer un tunnel à l'extérieur de la caverne, de façon à neutraliser ces deux Êtres qui la menaçaient.

* *

*

Caty le comprit aussitôt et cria :

— Recule ! Vite !

Il recula d'un bond. Juste à temps. Le tunnel sortait de la grotte ! Mais il n'alla pas loin. À la brutale clarté du soleil, il se recroquevilla, il se tortilla, puis il rentra. Philippe s'essuyait le front.

— Je me demande... murmura-t-il.

Caty dit à voix basse :

— Si fait ! Vas-y maintenant ! Elle a eu peur... Elle ne recommencera pas avant de dominer sa peur.

Il revint dans l'entrée. Il cherchait des fissures, y glissait les cylindres. Et il se disait qu'autrefois rien n'aurait été aussi simple. Il aurait fallu poser des fils électriques, ou des mèches... Mais depuis beau temps les détonateurs obéissaient à des impulsions d'ultra-sons. Dans le sac, il avait apporté le minuscule émetteur.

— Reviens, Philippe, vite, vite !

Il obéit. Il courait. Un nouveau tunnel surgissait, monstrueux celui-là. En oscillant, il sortait de la caverne malgré la clarté du soleil levant ! La Nuit était folle de fureur et tentait le tout pour le tout.

Philippe eut un rictus de haine. Il la haïssait, la Nuit ! Il prit dans sa poche un cylindre semblable à celui qu'il avait déjà projeté sur le Lac, et il le lança dans l'ouverture de la grotte.

L'insoutenable clarté, jaune cette fois, le contraignit à fermer les yeux. Il dut faire effort pour les entrouvrir. Le tunnel, coupé en deux, se tortillait comme un ver de terre frappé d'un coup de bêche. Puis il disparut.

— Elle est épouvantée, dit Caty. Elle se réfugie au fond de la

caverne. Vas-y, Philippe ! Pour le moment, elle est tout à fait désorientée. Elle avait mis à peu près toute son énergie dans ce tunnel !

Il revint vers l'entrée, continua à glisser des cylindres dans les fissures du rocher. Chacun d'eux comportait un détonateur commandé par ultra-sons : une minuscule lame de quartz, accordée sur une fréquence très précise. Quand une onde émise exactement sur cette fréquence frappait le quartz, celui-ci se mettait à vibrer, provoquant, grâce à un système très simple, une étincelle qui enflammait la charge.

Au jugé, Philippe plaça vingt cylindres. Il n'avait jamais utilisé ceux-ci et ignorait leur puissance. Il revint vers Caty, l'entraîna à une trentaine de mètres.

Un peu inquiet, il ordonna :

— Va plus loin...

— Et toi ? murmura-t-elle.

Il montrait le minuscule émetteur d'ultrasons :

— La portée de cet engin n'est que de quelques dizaines de mètres. Si je m'éloigne davantage, les détonateurs ne fonctionneront pas.

Il s'était adossé à la falaise. Au-dessus de lui, un entablement rocheux formait une voûte protectrice.

— Ici, je suis abrité de toute retombée de pierres, affirma-t-il. Toi, va là-bas, au bord du ruisseau.

Caty ne pensa même pas à répondre : « Puisque tu ne risques rien, je reste avec toi. » Les possibilités de Philippe, cet Être venu d'ailleurs, la fascinaient. Elle en était à ce point : « Il ne peut pas se tromper. Il a contraint la Nuit à fuir le Lac. Il vient de l'obliger à se retirer au fond de la caverne. Il sait exactement ce qu'il fait et je dois obéir. »

Elle alla vers le ruisseau, à plus de cent mètres.

Alors Philippe fit glisser le couvercle de la boîte émettrice. D'un regard, il vérifia que la fréquence était réglée sur celle des quartz détonateurs.

Il mit le contact de la pile, se tourna de côté pour jouir du spectacle de l'entrée qui allait s'effondrer, bloquant pour toujours la Nuit dans la caverne. Et il abaissa le levier de mise en marche.

* *

*

... La Montagne éclata. Du moins ce fut l'impression qu'il eut pendant deux ou trois secondes. Il entendit hurler Caty, là-bas, et il eut le temps de voir qu'elle se précipitait vers lui.

Puis il ne vit et n'entendit plus rien. Holden, ex-commandant de l'ASTROLABE, eût pu le préciser : un seul cylindre d'explosif eût suffi. Philippe en avait placé vingt !

Toute la falaise s'était écroulée, l'ensevelissant sous des tonnes de rochers.

* *

*

... Caty arriva en criant alors que des pierres roulaient encore.

— Philippe ! Réponds-moi !

Mais Philippe ne pouvait plus répondre. Elle eût certainement perdu connaissance en voyant ce qui restait de lui : une bouillie. Dieu merci, elle ne le voyait pas, elle ne l'imaginait même pas. Elle lui accordait encore une chance. Les blocs s'étaient peut-être entassés au-dessus de lui, formant une voûte au-dessous de laquelle il était indemne ?

— Réponds-moi, Philippe !

Une infecte odeur souillait l'air de la Montagne. Caty ne savait pas que tous les explosifs sentent mauvais, sans doute parce qu'ils tuent.

— Philippe !

Elle étreignait un rocher, essayait de le déplacer, n'y parvenait évidemment pas.

Tout à coup, elle entendit dans sa tête la Nuit qui, pour la première fois, s'adressait à elle. Et la Nuit lui disait :

— Ce n'est pas moi qui ai tué celui que tu aimais. Il s'est tué lui-même.

Caty s'assit à terre et écouta.

En vérité, la Nuit n'avait pas prononcé cela, car elle ignorait ce qu'était « tuer » ou « aimer ». Mais Caty ne pouvait traduire qu'en pauvres mots humains. Elle écoutait donc la pensée de la Nuit.

* *

*

« Pourquoi me traquez-vous ? N'ai-je pas respecté la Loi fondamentale : ne manger que pour vivre ? Dans l'Univers tout entier, le vôtre comme le mien, il faut manger pour ne pas mourir. Mais ne jamais détruire ce que l'on pourrait assimiler. C'est la Loi. L'ignorez-vous ? Pourquoi essayez-vous de me supprimer puisque vous ne pouvez assimiler mon énergie ? »

* *

*

Caty écoutait sans comprendre. Une seule chose comptait pour

elle : Philippe. Elle se leva en chancelant.

De toute son âme elle lança un flux de pensées :

— Est-il mort ?

La réponse se forma lentement, l'atteignit, la brisa au point qu'elle tomba à genoux, inconsciente. Car la Nuit avait répondu : « Oui. »

CHAPITRE VII

Après la fuite de la Nuit épouvantée par la flamme verte que Philippe avait lancé sur elle, nous avions somnolé debout, adossés à la paroi de roseaux, dans l'eau jusqu'aux genoux.

Au petit jour, on avait repris les embarcations et on était revenus au rivage, commentant à voix haute, avec de grands gestes, les événements nocturnes.

Comme je m'inquiétais de ne voir ni Caty ni Philippe, plusieurs des survivants m'affirmèrent qu'on les avait vus gagner le rivage juste au lever du soleil, il y avait moins d'une heure.

— Où diable ont-ils pu aller ? murmurai-je.

L'attitude d'Hélène me surprit. Orgueil masculin ? Jamais je n'aurais cru qu'elle tienne autant à Philippe, d'autant plus que, elle me l'avait confié, elle n'avait jamais fait l'amour avec lui. Elle était hébétée. Quand je lui dis :

— Ne t'inquiète donc pas ! Ils reviendront avant ce soir.

Elle répondit avec hargne :

— Laisse-moi !

— Qu'y a-t-il, Hélène ?

— Tu ne peux pas comprendre. Suppose qu'il ne revienne pas...

Je ne répondis rien. Certes, à-ce moment-là, je ne pouvais comprendre. Mais le lendemain...

* *

*

... Le soleil se coucha, et nous n'avions revu ni Caty ni Philippe. On les avait cherchés et appelés en vain, mais pas pendant longtemps parce qu'on était tous très fatigués par notre « grande chasse » de la journée précédente, et par nos longues heures sans sommeil.

Le soir venu, on regagna les cabanes. Le Lac avait commencé à baisser, si bien que l'on pouvait s'allonger sur le plancher de roseaux. Et on était si las, Hélène et moi, qu'on s'endormit tout de suite malgré la couche de limon que l'eau avait déposée en se retirant.

J'ignore si, cette nuit-là, les Présences vinrent hanter la cabane. Je ne me réveillai que deux fois, parce qu'Hélène, dans son sommeil, appelait Philippe. Non avec amour, mais avec colère. Je dirais presque « avec haine ».

Je me rendormis aussitôt parce que, j'en étais certain, elle ne l'aimait pas. Mais la question me poursuivait dans mon rêve : « Pourquoi est-elle frappée à ce point par son absence puisqu'elle ne

l'aime pas ? »

Au matin, Caty et Philippe n'étaient pas encore revenus. Je commençais à craindre qu'ils aient été dévorés par la Nuit, et j'en avais beaucoup de chagrin car j'éprouvais pour Caty une affection plus que fraternelle.

Cependant, un faible espoir subsistait. Quand on allait du Lac à la Montagne Bleue, on ne pouvait revenir dans la même journée et il fallait passer la nuit dans la petite grotte.

Pouvais-je deviner alors que nos deux disparus avaient agi ainsi, mais qu'ils avaient fait un détour par la Bête de Métal ?

J'expliquai cela à Hélène, et aussitôt elle dit :

— Il faut en avoir le cœur net. Peut-être Philippe est-il blessé... et ne peut-il revenir.

Elle ne pensait donc qu'à Philippe ! Il est vrai que je ne pensais qu'à Caty...

— Veux-tu qu'on y aille ? proposai-je.

— Oui. Tout de suite. Je ne peux supporter cette incertitude.

Deux des Survivants s'offrirent à nous accompagner, mais je refusai. La petite grotte de la Montagne Bleue ne pouvait guère recevoir que quatre hôtes, cinq au plus. Et si Caty et Philippe étaient là-bas...

* *

*

Nous marchions depuis longtemps déjà sous les sapins, Hélène et moi quand, loin, du côté de la Montagne Bleue, s'éleva un grondement comparable à celui que produisent les Bêtes de Métal quand elles s'apprêtent à se poser sur le sol de la planète.

Mais le grondement des Bêtes de Métal se prolongeait jusqu'à ce que celles-ci soient immobiles. Là, ce fut bref, et aussitôt le silence. Ce n'était pas le tonnerre : pas un nuage dans le ciel.

— Une explosion, murmura Hélène. Mon Dieu, qu'a-t-il fait ?

Elle pensait encore à Philippe ! Elle saisit mon poignet :

— Plus vite ! Je me demande si...

* *

*

... Il fallut chercher pendant longtemps avant de trouver Caty. Elle me le raconta plus tard, elle était restée là pendant des heures, agenouillée, le front appuyé sur un rocher écroulé. Au début, elle avait pleuré, puis la torpeur l'avait envahie, au point qu'elle avait perdu toute notion du réel.

Quand je courus vers elle et que je la pris dans mes bras en criant :

— Caty !

... elle ne me reconnut pas tout de suite. Puis elle murmura : « Phil ! » et elle se mit à pleurer sur mon épaule.

Je glissai un regard vers Hélène. Figée, les yeux écarquillés, elle fixait l'entassement de rochers. Soudain, d'une voix rauque, elle demanda :

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Oui, gémit Caty. Il est mort. La Nuit me l'a affirmé, et je sais qu'elle ne mentait pas. Elle ignore ce qu'est le mensonge.

Je crus qu'elle perdait la raison, puis, je m'en souvins : elle lisait parfois les pensées de la Nuit.

— Voyons, reprit Hélène toujours immobile...

Il a fait sauter cette falaise afin de bloquer la Nuit dans une caverne ?

— C'est cela. Mais il... il était trop près ! Il...

Elle ne pouvait plus parler. Hélène haussa les épaules avec fureur :

— L'imbécile ! Il avait donc oublié ?

Cette fois, la colère m'empoigna. J'allai vers Hélène, je posai mes mains sur ses épaules.

— Oublié quoi ? grondai-je. Quel pacte aviez-vous conclu ? Tu t'es moquée de moi, et lui de Caty, n'est-ce pas ?

Elle essayait de se dégager, n'y parvenait pas, ce qui la rendit furieuse.

— Crois-tu, cria-t-elle, que j'avais l'intention de passer toute ma vie avec toi, renonçant à tout ce que j'ai connu sur ma planète ? Quelques jours, certes ! Après quoi Philippe et moi, nous serions repartis dans l'astronef...

Elle s'amadoua un peu :

— Oh, nous ne vous aurions pas laissé dans l'embarras ! Vous êtes des Humains comme nous, et nous vous aurions envoyé du secours.

Je la lâchai, et je revins vers Caty.

— Ta Bête de Métal est là-bas, dis-je à Hélène. Saute dedans et va-t'en si tu veux. Mais, si tes frères de race sont comme toi, inutile de nous envoyer du secours.

Elle ne bougeait pas, bras ballants, tête basse. Puis, lentement :

— Tu ne comprends pas, Phil. Partir seule serait presque un suicide. Certes, je suis capable de faire décoller l'astronef... et même de le diriger dans l'espace. Mais le diriger vers quel but ? Je suis incapable de calculer les coordonnées grâce auxquelles j'atteindrais mon monde d'origine. Cela, c'était le travail de Philippe.

Ces révélations me fascinaient.

— J'avais pourtant cru comprendre, murmurai-je, que tu étais supérieure ?

D'une voix morne, elle avoua :

— Oui. Parce que je suis la fille d'un homme qui, pratiquement, gouverne toute ma planète.

— Et tu n'as aucun espoir de revenir seule là-bas ?

— Une chance sur cent.

— Ces appareils qui vous permettent de converser à grande distance... la radio, je crois ?

— Oui, fit-elle en relevant la tête. Oui... Je n'y pensais pas. Je connais leur fonctionnement. Et mon père a certainement fait entreprendre des recherches... Mais si j'appelle d'ici, la planète formera écran... Dans l'espace, la portée des ondes est pratiquement illimitée. Je...

Elle se tut. Elle réfléchissait – comme toujours.

Bien sûr, j'avais cette fois parfaitement compris. Pour elle, je n'avais jamais été qu'un jouet. Dans son esprit calculateur, elle avait décidé tout au début :

« Quand je serai lasse de ce demi-sauvage, je partirai vers l'astronef avec Philippe, et nous reviendrons chez nous... »

Seule, elle en était à peu près incapable. Et voilà pourquoi elle regrettait Philippe ! Qu'est-ce qu'elle avait donc à la place du cœur ? Pourtant, je la plains.

J'étais près de Caty.

— Hélène, dis-je doucement... Si vraiment Philippe a réussi à frapper la Nuit à mort...

Caty me coupa la parole.

— La Nuit n'est pas morte. Elle espère encore. Elle hésite entre plusieurs possibilités... mais je n'ai pu deviner lesquelles.

— Tu vois bien ! cria Hélène. Jamais, jamais vous ne vous débarrasserez de cette monstruosité. Et comment pourrais-je vivre, moi, dans de telles conditions ?

Je murmurai :

— Hélène, on peut fort bien vivre ici... surtout si la Nuit meurt.

— Vivre ! piailla-t-elle. Tu appelles ça « vivre » ? Errer pendant des heures pour découvrir un peu de nourriture et échapper à vos sempiternels repas de poisson... Édifier des cabanes de roseaux ! Manquer de tout ! De tout, entendez-vous ? Vous avez une intelligence à peu près normale, mais vous vivez comme les indigènes de l'Australie centrale !

— De... quoi ? fis-je, surpris.

Elle leva les bras, les laissa retomber, découragée.

— Nous ne pouvons pas nous comprendre.

— En effet, reconnus-je.

Puis, doucement :

— Qu'allons-nous faire ? Tu ne m'aimes pas, Hélène. Vas-tu

chercher un autre mâle ?

Elle cria avec fureur :

— Un autre mâle !

Puis elle plaça ses mains sur ses yeux et elle se mit à sangloter. Oui, elle, Hélène, elle pleura.

* *

*

... Quand le soir est venu, j'ai essayé de les entraîner vers la petite grotte afin d'échapper à la Nuit.

Caty refusa net. Elle s'était allongée à terre et rappela d'une voix ferme :

— Philippe est mort.

Je pense que, quand quelqu'un est vraiment décidé à mourir, personne n'a le droit de l'en empêcher. Et Caty était résolue. Je ne répondis pas un mot.

Hélène grogna :

— Je préfère la mort à une telle existence !

Mais elle mentait. Caty souffrait dans son cœur, Hélène était simplement dépitée. Aussi, quand je saisis cette dernière par un bras et que je l'entraînai, elle résista à peine, simplement pour montrer à Caty qu'elle ne s'enfuyait pas de son plein gré.

* *

*

Nous n'avons pas fermé l'œil, ni Hélène ni moi, dans la petite grotte dont j'avais obturé l'entrée avec des pierres. À tout instant nous redoutions de voir surgir la Présence de Philippe. Mais il n'avait pas été dévoré par la Nuit et n'apparut pas.

* *

*

... Au matin, je fis rouler avec hâte les pierres qui obstruaient l'entrée de notre refuge, et je m'élançai en courant vers le flanc sud de la Montagne.

Hélène ne pouvait me suivre, mais je ne m'en inquiétais guère. Je ne pensais presque plus à elle. Comme si la mort de Philippe m'en avait détaché.

Et c'était bien ça. La mort de Philippe m'avait montré Hélène telle qu'elle était, et avait effacé l'image embellie que j'avais élaborée avec

enthousiasme.

Hélène ! Au fond, tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle disait m'était étranger. Les Anciens prétendaient avec ironie que l'on ne peut jamais comprendre les femmes. Faux. J'avais vécu pendant des années avec Caty, et je la comprenais.

Même quand elle avait choisi Philippe, je l'avais comprise. Peut-être parce que j'avais, moi, choisi Hélène ? Soit ! Mais tout de même, je pouvais deviner ce que pensait Caty, rien qu'en la regardant, parce qu'elle ne savait pas déguiser sa pensée. Alors qu'Hélène...

Caty ! Et je l'avais laissé dévorer par la Nuit !

Je courais, je courais... Hélène était loin derrière, si loin que depuis longtemps je ne la voyais plus quand je me retournais.

Soudain, Caty fut là. À la place où elle s'était allongée la veille au soir. Mon cœur craqua. Caty était morte ! Je tombai à genoux, je la soulevai...

Elle ouvrit les yeux, me regarda, balbutia :

— Phil ? C'est toi ?

— C'est moi. Et jamais plus je ne te laisserai seule. Nous avons juré de ne jamais nous séparer... nous ne nous séparerons plus !

Doucement, j'ajoutai :

— Et la Nuit, Caty ?

Elle me répondit dans un soupir – comme si elle le regrettait :

— La Nuit est morte.

CHAPITRE VIII

Dans son repaire muré, la Nuit rêvassait. Elle avait d'abord tenté de lancer ses tunnels parmi les rochers éboulés, mais n'avait pu y parvenir. D'ailleurs, elle le savait à l'avance.

Elle était constituée uniquement d'énergie, mais cette forme-là était détruite par le Feu et repoussée par la matière inerte. Elle pouvait lancer un tunnel dans l'entrée d'une grotte, à la condition que cette entrée eût des dimensions suffisantes.

Quand Pat au collier et Gil entassaient des pierres dans l'orifice de la petite caverne où ils pénétraient en rampant, ils perdaient leur temps. Jamais la Nuit n'eût pu lancer un tunnel dans une entrée aussi réduite. Mais ils l'ignoraient, bien sûr !

Donc, la Nuit rêvassait. Et si Caty avait moins intensément pensé à Philippe, elle aurait su que parfois la Nuit mentait – qu'elle se mentait à elle-même. Elle prétendait que la Loi voulait que l'on ne tuât que pour manger, et donc uniquement pour vivre...

Or, depuis quelque temps, elle dévorait la Vie des Humains dans un tout autre dessein : constituer une réserve d'énergie suffisante pour revenir dans son Univers d'origine, celui où la Matière n'existait pas... Pas encore.

Cette réserve était-elle désormais suffisante ? Elle en doutait. C'était probablement à la limite. Une chance sur cent... sur dix ? Peut-être. Mais attendre, prise au piège comme elle l'était, incapable de sortir de cette caverne, c'était consommer peu à peu cette précieuse énergie accumulée... pour enfin périr d'inanition.

Chaque jour, chaque heure qui s'écoulerait rendrait plus hypothétique son retour dans son Univers immatériel.

Soudain, elle se décida. Et elle fit tout ce qu'il fallait pour passer d'un Univers dans l'autre... si possible !

* *

*

— La Nuit est morte, répéta Caty incrédule. Il n'y a plus la moindre pensée dans cette caverne. Et elle appuya sa joue sur l'épaule de Phil.

* *

*

Hélène réfléchissait en les regardant. Elle avait d'abord été tentée de s'approcher de Phil et de le mettre en demeure de choisir entre elle

et Caty. Mais elle savait que désormais il choisirait Caty. Même s'il ne la repoussait pas, elle avait perdu la préséance. Elle, fille de Dupont-Granit ! Elle devant qui tous les hommes se prosternaient !

Qu'avait-elle à faire de ce demi-sauvage ? Plaisir sensuel, soit. Mais il y a autre chose dans la vie, et Phil ne pouvait lui procurer que ça.

L'ennui, c'était que cet imbécile de Philippe était mort. Un excellent navigateur. Certes, elle tenterait de programmer le calculateur électronique de l'ASTROLABE... mais elle n'avait aucune expérience en la matière.

« Il faut choisir. Attendre encore ? Ménage à trois, Phil, Caty et moi ? Non, jamais. Mon père me fait certainement rechercher... Mais l'ASTROLABE s'est détourné de sa route normale après l'appel de la SUZY. On me retrouvera... Oh, c'est certain ! Mais dans combien de mois ? Et j'aurai beau faire, l'équipage, puis la planète entière sauront que j'ai partagé la couche d'un demi-sauvage, avec une sauvageonne à laquelle il tenait plus qu'à moi... Quel éclat de rire ! Toute la puissance, toute la fortune de mon père n'empêcheront pas que je croule sous le ridicule. C'est impossible ! Je n'ai peut-être qu'une chance sur cent... une sur dix, qui sait ? Mais je ne puis attendre. Décoller avec l'ASTROLABE ne pose aucun problème. M'éloigner de ce système solaire, pas davantage. Là, lancer des appels radio à pleine puissance. On me recherche. Tous les centres d'écoute, tous les astronefs sont en état d'alerte. Réflexion faite, j'ai bien une chance sur deux. Dès que je serai repérée, j'expliquerai que, sur cette planète, des Humains survivent dans des conditions lamentables, et que... »

... Expliquer ? Mais si des astronefs de secours se posaient, les équipages apprendraient que Son Honneur Hélène Dupont avait vécu, toute nue, avec un demi-sauvage... et seconde femme du harem...

D'ailleurs, ils n'étaient pas malheureux, les survivants ! Phil l'avait souvent affirmé : ils étaient accoutumés à cette existence. Oui, oui, ils seraient heureux, comme l'étaient les indigènes de l'Australie centrale. À quoi bon apporter à ceux-ci des autos, des villas avec chauffage central, des ouvre-boîtes électriques ou des centrales nucléaires ? En y réfléchissant, on avait appris, hélas trop tard, que ces Centrales étaient... Bah ! Elle perdait son temps.

La Vie, la vraie, c'était celle que menaient les Survivants, loin de tous les méfaits de la Civilisation.

« Mais moi, bien sûr, je ne pourrai jamais m'y accoutumer. Question d'éducation. Je les envie... et en même temps je les méprise. Un peu comme si j'étais droguée et que je vienne de passer quelques jours sans drogue, près de gens sains. Quelle folie ! La Civilisation n'a rien d'une drogue, n'est-ce pas ? »

*

— Phil, je te remercie pour les heures inoubliables que j'ai passées près de toi.

— Tout le plaisir est pour moi, Hélène.

Il embrassait Caty. Hélène sourit, gentiment.

— Je vais revenir vers l'astronef. Tu le verras s'élever dans un jaillissement de flammes, et...

— Je l'ai déjà vu, rappela Phil. Quand vous avez tenté de tuer la Nuit en la brûlant.

— En effet. Eh bien... adieu, Phil.

Elle espérait un élan... orgueil féminin. Mais il ne lâcha pas Caty.

— Adieu, Hélène.

* *

*

... Le soir tombait quand la traînée lumineuse jaillit vers le ciel. L'ASTROLABE s'envolait. Hélène était seule à bord.

Phil était allongé près de Caty, à l'air libre.

Il regarda longtemps, longtemps, le point lumineux qui fonçait vers les étoiles, puis il caressa l'épaule de Caty :

— Cette fois, dit-il, je vois clair en moi-même. La Nuit est vraiment morte.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
25 NOVEMBRE 1975 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N » d'impression : 1746. —

Dépôt légal : 1er trimestre 1976.

Imprimé en France